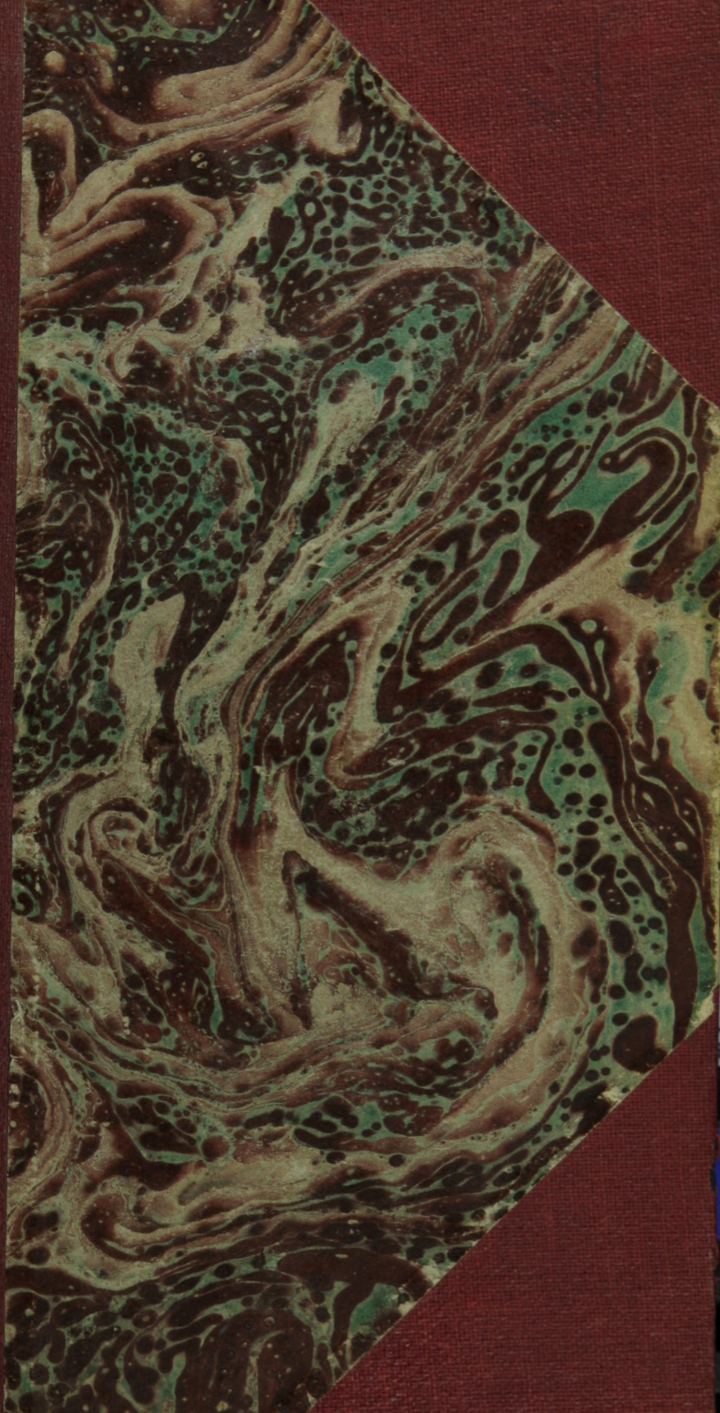


The
George Washington University
Library

Special Collections
Division

DOES NOT
CIRCULATE

L'EXPÉDITION d'ALEXANDRE ET LA CONQUÊTE DE L'ASIE

PAR

RAYMOND BURGARD

GALLIMARD

L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE
ET
LA CONQUÊTE DE L'ASIE

LA DÉCOUVERTE DU MONDE
Collection dirigée par Raymond Burgard

RAYMOND BURGARD

L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE ET LA CONQUÊTE DE L'ASIE

Dix-neuf reproductions et cinq cartes

nrf

HUITIÈME ÉDITION

GALLIMARD

Dt
234
.B79

1380

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1937.

CHAPITRE PREMIER

LES GRECS EN ASIE.

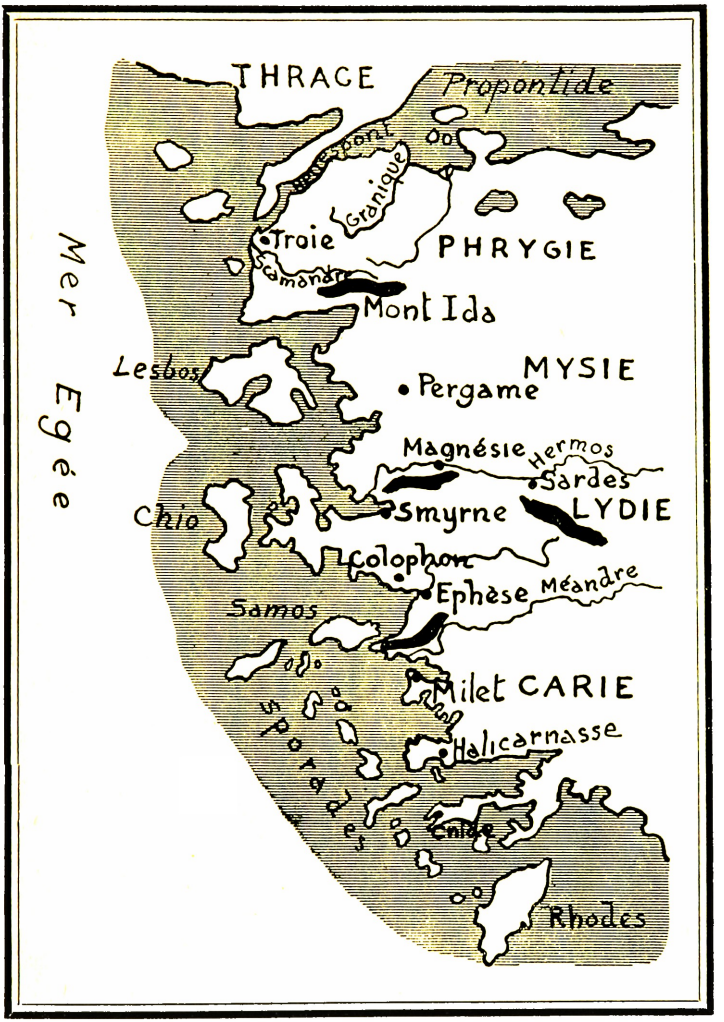
Etablis sur la côte de l'Asie-Mineure après la guerre de Troie, les Grecs y fondent des villes, puis colonisent les bords de la mer Noire. Ils atteignent un haut degré de prospérité. Mais des peuples venus de l'Orient leur font la guerre, et, après de longues luttes, les villes grecques d'Asie passent sous la domination des Perses.

Quand, au début de son expédition, Alexandre eut franchi le détroit des Dardanelles et que la proue de son navire eut touché la rive asiatique, il lança son javelot contre le sol, en signe de conquête. Pourtant la terre qu'il venait de frapper n'était pas une terre ennemie: elle était grecque depuis des siècles. Jadis les combats de la guerre de Troie l'avaient rendue fameuse. Agamemnon, Achille, Ulysse y avaient conduit les premiers Hellènes, ceux qu'on appelait les Achéens, à la conquête de la ville du roi Priam.

Car, depuis qu'ils s'étaient fixés sur les bords et dans les îles de la mer Egée, les Grecs avaient

toujours tourné vers l'Orient leurs regards et leurs ambitions. La guerre de Troie fut le premier épisode de cette poussée vers l'Est, une première tentative de migration et d'établissement. Quand la ville et la dynastie de Priam eurent été détruites, les barques des Hellènes ne furent pas longues à revenir au rivage de l'Asie. Une génération s'écoulait à peine qu'elle amenait, à nouveau, par vagues successives, des contingents des divers peuples grecs, des Eoliens, des Ioniens, des Doriens, qui essaimèrent le long de la côte. Ces pionniers sont restés anonymes et les poètes n'ont pas célébré leurs exploits comme ils l'avaient fait pour les héros de la première guerre, les combattants de l'Iliade; mais ce sont eux qui ont fixé la race grecque en Asie.

De ces migrations naquirent des villes bientôt florissantes : villes insulaires, Samos et Chios; villes côtières, espacées le long d'un littoral tourmenté, Smyrne, Ephèse, Milet, Phocée. L'Ionie, surtout, connut de bonne heure la prospérité, car les Ioniens, selon le mot d'Hérodote le voyageur, « avaient bâti leurs villes sous le plus beau ciel et le plus beau climat que nous connaissions chez les hommes ». Ces Grecs d'outre-mer gardaient avec leurs frères de race demeurés sur le continent européen ou dans les îles des rapports d'amitié. A Délos, on célébrait périodiquement, en l'hon-



LA CÔTE ET LES VILLES GRECQUES D'ASIE-MINEURE.

neur d'Apollon, la fête de tous les Ioniens. La mer Egée ressemblait à un grand lac sur les bords duquel vivait un même peuple.

D'autres contacts devinrent nécessaires. Les peuples asiatiques voisins de la côte se trouvèrent en relations naturelles avec les nouveau-venus. Des unions mêlèrent bientôt au sang grec le sang étranger: première fusion des races, exemple de celle que, beaucoup plus tard, Alexandre voulut imposer et propager.

Les Grecs, désormais, tenaient les portes d'un continent immense. L'attrait de richesses neuves à exploiter, un goût collectif de l'aventure et du risque devaient les entraîner plus loin. Pourtant, ce n'est pas vers les centres les plus anciens de la civilisation orientale, vers l'Assyrie et la Mésopotamie, qu'ils cherchèrent d'abord leurs voies: montagnes et déserts apparaissaient trop lourds de dangers inconnus à ces marins qui n'avaient pas encore expérimenté leur vigueur en de longues expéditions terrestres et qui avaient perdu jusqu'au souvenir des puissantes migrations de leurs ancêtres aryens. Ils se dirigèrent vers le Nord, vers la Mer Noire, ce Pont-Euxin redouté, aux bords inhospitaliers qui, déjà, aux temps mythiques, avait tenté l'héroïsme des Argonautes.

Les gens de Milet, gens entreprenants, y établirent des comptoirs. Ils furent les vrais ex-

plorateurs de cette région, sise aux confins de l'Europe et de l'Asie. Ils fondèrent Sinope et Trapézonte, s'établirent en Colchide, terre fiévreuse et de réputation sinistre, car ceux qui l'habitaient passaient pour être habiles à préparer les poisons. L'audace des Milésiens se révéla fructueuse. Du Caucase, ils tiraient de beaux esclaves dont ils peuplaient leurs « agoras ». Du sud de la Russie, le pays des Scythes, ils exportaient des grains, des pelleteries et des métaux que des caravanes amenaient sans doute des monts Ourals. Les eaux du Pont-Euxin fournissaient en abondance le poisson qui, séché ou salé, partait pour les marchés des villes d'Asie-Mineure ou de Syrie. Peu à peu, les Grecs enlevaient aux Phéniciens le monopole du commerce maritime et les supplantaient dans le rôle d'intermédiaires entre l'Orient et le bassin méditerranéen.

Des siècles durant, rien ne vint troubler leur vie prospère. Enrichis, ils cultivèrent les arts, les lettres et les sciences. Ils eurent des poètes et des sculpteurs, des sages et des physiciens, dont la réputation s'étendit hors de leurs cités; ce sont eux qui fondèrent la civilisation grecque et lui donnèrent le premier éclat.

De l'Est leur vinrent les premiers malheurs. Ils n'avaient pas voulu, par sagesse et prudence, pénétrer trop avant dans le continent asiatique: à leur insu, les Barbares s'organisaient et

préparaient leur puissance guerrière, leurs futures conquêtes. Déjà, au milieu du VIe siècle avant Jésus-Christ, un roi de Lydie, le riche et fastueux Crésus, avait étendu son pouvoir jusqu'à la mer. Les villes grecques durent lui payer tribut. Crésus se disait, par ailleurs, l'ami des Grecs et consultait volontiers l'oracle de Delphes. Ce fut, semble-t-il, pour les Ioniens une tyrannie supportable. Mais Crésus fut, à son tour, assailli et vaincu par un autre chef de guerre, venu d'un Orient plus lointain: Cyrus, qui menait ses armées de Mèdes et de Perses. Avec Sardes, la ville royale, toutes les colonies grecques de la côte furent envahies et soumises à des gouverneurs perses.

Un instinct de liberté souleva bientôt la communauté hellénique. Sans doute, les Perses n'étaient-ils pas « barbares » au sens absolu du mot; ils représentaient, eux aussi, une forme de la civilisation. Mais, aux yeux des Grecs, ils n'étaient qu'une masse aveugle, soumise à la souveraineté despotique d'un maître. On sait ce que furent les guerres médiques, comment la révolte des Ioniens d'Asie entraîna le Grand Roi à porter la lutte jusque dans la Grèce continentale, et ce qu'il advint, à plusieurs reprises, de ces expéditions punitives; vaincus à Marathon, à Platées et à Salamine, les Perses se virent contraints, en définitive, de limiter leur empire à l'Asie. L'Athénien Kallias, traitant la paix

avec Artaxerxès, avait réussi à obtenir des Perses qu'ils s'abstiendraient désormais de faire avancer aucune troupe à moins d'une « journée de cheval » de la côte. L'unité grecque d'une rive à l'autre de la mer Egée, se trouvait reconstituée. Mais les dissensions intérieures firent ce que les armes de l'ennemi n'avaient pu obtenir. La rivalité qui opposait Athènes à Sparte, l'or répandu par les souverains perses, amenèrent la soumission des cités indépendantes: en l'an 387, le Spartiate Antalcidas livrait au Grand Roi la Grèce asiatique.

Injuste humiliation. Pour la bravoure hellénique d'abord; car, au cours de cette guerre séculaire, et en dépit de toutes les vicissitudes des combats, la valeur militaire des Grecs avait, en définitive, triomphé de la lourde puissance de leurs adversaires. Et l'épisode récent de la retraite des Dix-Mille avait ressuscité dans les cœurs, lassés par les luttes internes, l'orgueil de Salamine. Une poignée d'hommes, isolés, en des circonstances tragiques, au centre d'un pays hostile et presque inconnu n'avaient-ils pas, sous la ferme conduite d'un jeune Athénien qui s'était improvisé leur chef, maintenu leur cohésion et tenu l'ennemi en respect? Surmontant la fatigue et tout découragement, ils avaient affronté le rude hiver des montagnes arméniennes, persévéré dans l'espoir jusqu'à forcer le salut. On ne peut douter que la téna-

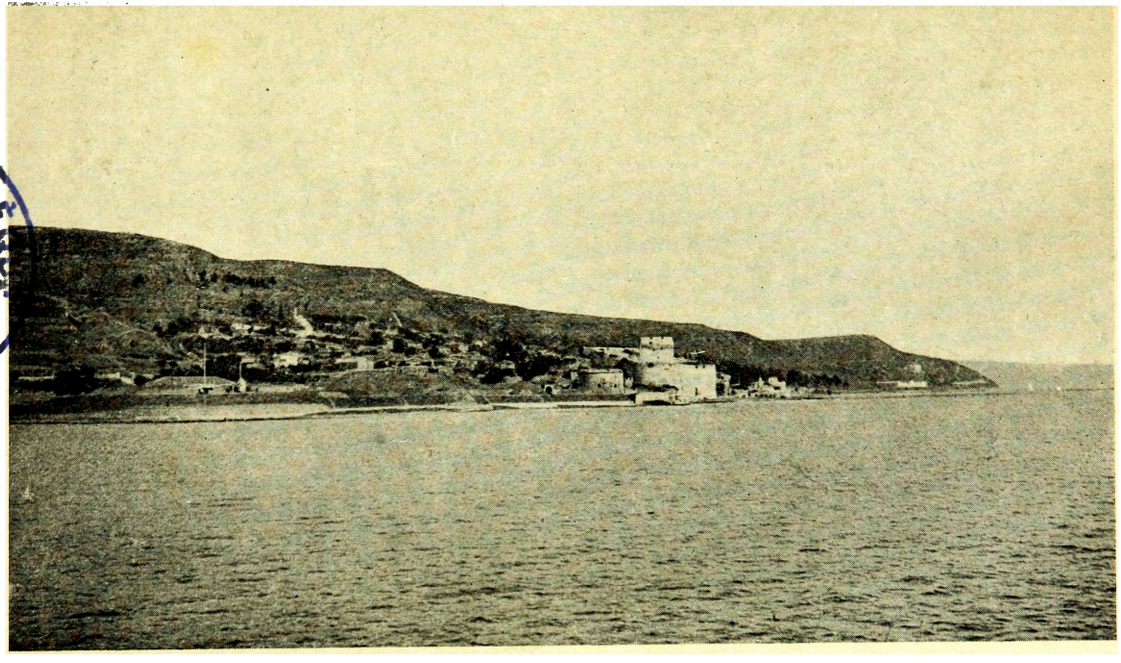
cité de Xénophon n'ait préparé la revanche d'Alexandre.

Sparte, en sacrifiant à ses intérêts locaux et à son ambition les cités grecques d'Asie, consentait en outre à limiter la force expansive d'une civilisation qui, sans être impérialiste, visait à devenir universelle, parce qu'elle avait la certitude d'être supérieure à toute autre. « Les Lacédémoniens se font Mèdes! » cria-t-on un jour à la suite d'un pacte conclu, au roi de Sparte Agésilas. Ce n'était pas justifié, sans doute. Du moins y avait-il abdication de l'esprit grec, c'est-à-dire d'un idéal fondé sur la liberté civique et la culture morale. Depuis qu'ils affrontaient ou fréquentaient les « Barbares », les Grecs se sentaient moins portés à les mépriser qu'à leur communiquer ces forces qu'ils avaient en eux et qu'ils jugeaient aptes à rendre les hommes meilleurs, plus dignes de leur titre d'hommes: l'horreur du despotisme ou de la tyrannie, la liberté du jugement, l'éducation de l'intelligence et du goût.

Qu'allait-il donc rester, désormais, des espoirs si communément répandus chez les meilleurs des Grecs? Tandis qu'en Asie, l'hellénisme subissait la contrainte de ceux qu'il avait dominés, en Europe même il s'épuisait dans la dispersion: les rivalités entre les cités détruisaient peu à peu le sentiment d'une communauté d'intérêts, supérieure aux exigences locales.

On ne saurait dire avec sûreté ce qu'il serait advenu du génie grec, de cette civilisation nourrie dans les arts et la liberté civique, si les rapports intellectuels et sociaux des Grecs et des Perses avaient dû se maintenir et se développer sous la prépondérance politique du Grand Roi et de la noblesse perse. Mais la situation se trouva renversée du moment que, dans la fruste Macédoine, des rois doués d'un grand sens politique, substituèrent leur ambition naissante à la défaillance de tous.

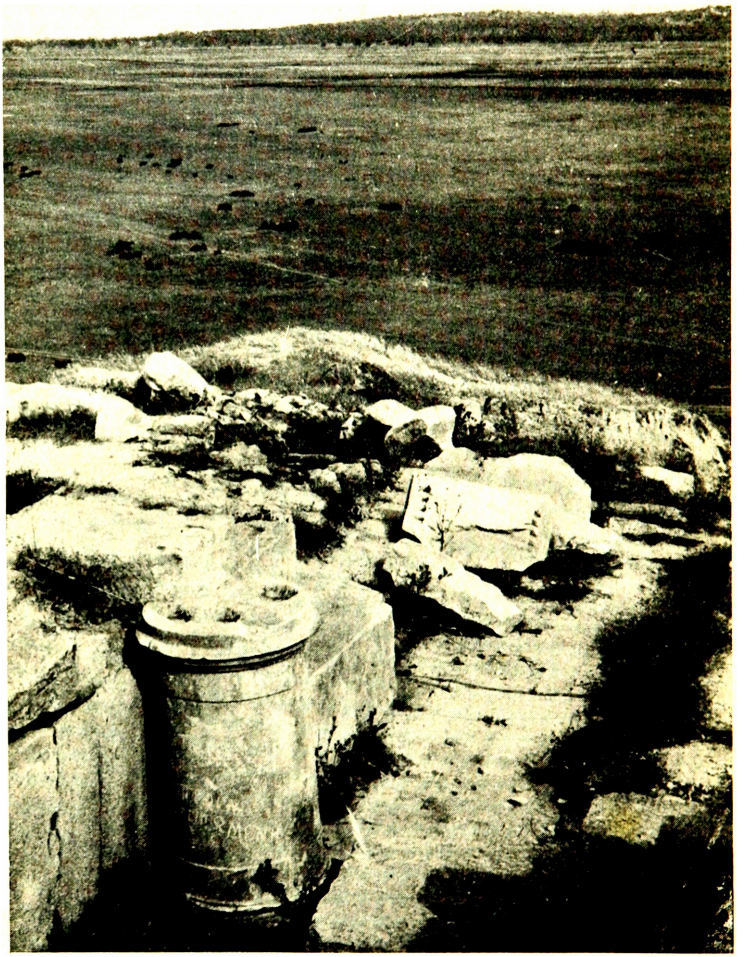
Tard venus au milieu des Hellènes, ils s'imposèrent bientôt à eux et leur assurèrent sur leurs vieux ennemis d'Asie une revanche inespérée. Une guerre de représailles allait devenir, autant par l'enchaînement des succès que par volonté réfléchie, bien plus qu'une entreprise de conquête: la marche en avant d'une civilisation, portée des rives de la Méditerranée jusqu'aux pentes du Pamir et de l'Himalaya. Et, par une conséquence imprévue au départ, en ce canton du monde allait s'opérer la fusion de l'Orient et de l'Occident.



BIBLIOTHÈQUE NAUL

(*Ph. Verascope Richard*).

ENTRÉE DES DARDANELLES.
Côte européenne.



(*Ph. Verascope Richard*).

LE SITE DE TROIE.

BLIO AUL
XENAUX

CHAPITRE II

LES ROIS DE MACÉDOINE CHAMPIONS DE LA CAUSE GRECQUE.

Les cités grecques d'Europe sont divisées entre elles. Un roi de Macédoine, pays semi-barbare, s'efforce d'unifier la Grèce sous son autorité : c'est le roi Philippe. Il voudrait mener en Asie une guerre de représailles contre les Perses. Mais il meurt assassiné. Son fils Alexandre reprend son projet. Il quitte la Macédoine avec une forte armée, le cœur plein d'une grande ambition.

Jusqu'à l'avènement du roi Philippe, la Macédoine n'avait été qu'une nation de paysans aux mœurs primitives, isolés au nord de la Grèce, entourés de Barbares. Les Macédoniens vivaient de la terre, cultivant le sol des fertiles vallées ou des bassins lacustres qui se creusent entre les sommets du Pinde et du Rhodope. Leur territoire s'étendait de l'Albanie actuelle au sud de la Bulgarie. Par leurs origines, ils étaient apparentés aux Doriens fixés dans le Péloponèse; ils avaient gardé de cet atavisme une certaine rudesse de manières et d'existence

et, par ailleurs, une organisation monarchique de l'Etat. Pendant très longtemps, ils avaient vécu hors de la communauté hellénique; les influences qu'ils avaient subies par leurs contacts avec les peuples voisins, Epirotes, Illyriens, Thraces, les faisaient considérer par les Grecs comme des semi-Barbares. Il leur fallut, pour avoir le droit de participer aux Jeux Olympiques, prouver leur ascendance hellénique. C'est alors qu'un de leurs rois, Alexandre Ier, établit une généalogie qui faisait remonter sa famille aux Héraclides, premiers souverains d'Argos.

Philippe, sans toucher aux conditions d'existence de son peuple, transforma l'Etat macédonien. Il conçut pour lui-même et pour ceux qu'il gouvernait les plus vastes ambitions. Visant à devenir maître de toute la péninsule balkanique, il recula d'abord les frontières de son pays, du côté des Barbares; puis il orienta son activité politique vers les Etats grecs. Si Athènes n'était plus alors une cité toute-puissante dans la Grèce continentale, il existait toujours une rivalité latente entre elle et les autres grandes cités, particulièrement Thèbes et Sparte. Pour mieux agir, Philippe eut soin de renforcer son prestige, et sut user d'habileté autant que de force militaire. Il fit de sa résidence de Pella un centre brillant de mondanités et de culture, pour dissiper jusqu'aux dernières appréhensions qu'on pouvait garder de

la rusticité macédonienne. Aussi l'Athénien Isocrate ne craignit-il pas de l'appeler « l'ami des lettres et des arts ». Il sut choisir, pour donner à son fils Alexandre l'éducation parfaite qu'il souhaitait, un jeune précepteur qui devint par la suite un des deux plus grands philosophes de la Grèce: Aristote. Il ne faut donc pas s'étonner que les Grecs, anxieux de l'avenir de leur propre civilisation, menacée par la discorde, se soient tournés vers lui comme vers l'unificateur possible de la Grèce réconciliée.

Isocrate proposa au roi Philippe d'être un

médiateur entre les grandes cités et après avoir établi l'ordre et la paix en Grèce, de prendre l'initiative d'une guerre mondiale contre la Perse, d'abattre le despotisme du Grand Roi, ou, tout au moins, de délivrer les frères de race tombés sous sa tutelle.

Dans quelle mesure Philippe se laissa-t-il convaincre par ce projet qui faisait de lui, non plus le roi d'un peuple, mais le guide d'une race? Il est difficile de préciser quels furent ses intimes desseins. Mais il y trouva d'abord une raison d'intervenir directement dans les affaires grecques. Tour à tour, il entre au Conseil des Amphictyons, sorte de conseil fédéral des cités, devient archonte de la Ligue thessalienne, brise à Chéronée une coalition de Thébains et d'Athéniens, soulevés par l'éloquence de Démosthène, qui persistait à ne voir en lui qu'un ennemi des Grecs et un tyran. Poussant plus loin, il inflige à Sparte une mutilation territoriale. Maître de la Grèce, il offre à tous la paix, sa paix. Et pour mieux cimenter cette union dans la sujétion, il offre à ceux qu'il venait de soumettre de réaliser le vœu d'Isocrate et de mener, pour le compte de la cause grecque, la guerre persique.

Etait-il sincère? Voyait-il vraiment dans cette entreprise une sorte d'action civilisatrice et vengeresse ou un prétexte à satisfaire une ambition égoïste, une passion de domination?

Alexandre recueillait aussi un excellent instrument de guerre: une armée instruite, endurcie, avec ses méthodes particulières de combat et sa formation originale en *phalange*, groupe massif de résistance et d'action. Les phalangites portaient, avec l'épée, une lourde lance d'environ cinq mètres de longueur, la sarisse. Quand la masse s'avançait, articulée en files de seize hommes, les piques formaient une sorte de carapace hérissée de pointes. Habilement maniée, cette formation de combat constituait une force redoutée.

Mais le plan d'Alexandre était plus vaste que celui d'un homme de guerre. Il prévoyait que son entreprise dépasserait en importance les résultats acquis sur les champs de bataille. Il s'entoura de géographes et de savants, et son expédition devint aussi une exploration, la première percée de l'Occident vers le Centre-Asie. Ce monde à peine connu l'attirait, il en voulait être le premier « découvreur ». La passion géographique s'unissait, chez lui, à l'ardeur du chef de guerre. Il voulait déterminer la part d'erreur ou de vérité contenue dans les récits des rares voyageurs qui avaient promené leur curiosité chez les Barbares. Et l'on ne peut douter qu'à certains moments de ses campagnes, il n'ait été influencé par les relations d'un Hérodote ou d'un Scylax.

Quand il jugea le moment venu, le jeune

roi, laissant en Macédoine quelques milliers d'hommes sûrs sous le commandement d'Antipater, quitta sa capitale de Pella, après une série de fêtes et de démonstrations militaires, et se dirigea vers Amphipolis, où sa flotte se trouvait concentrée. Il montait Bucéphale, le robuste et fougueux cheval qu'il avait lui-même dompté et qui devait le conduire jusqu'aux frontières de l'Inde. Il avait avec lui trente sept mille guerriers, phalangites, hétères (corps de cavalerie lourde macédonienne) et cavaliers légers envoyés par les alliés. La moitié de l'infanterie était constituée par des contingents étrangers. Une forte artillerie de siège (catapultes, béliers) complétait l'équipement de l'armée; sur mer, cent soixante trières fournies surtout par les différents alliés grecs devaient appuyer l'action des troupes de terre. Mais cette flotte, très inférieure en nombre à la flotte perse, ne put agir, au début, qu'avec une extrême prudence.

Aux premiers jours du printemps de l'année 334, l'armée quitta Amphipolis et, longeant la côte de la Thrace macédonienne, arriva bientôt aux Dardanelles, à Sestos, sur la rive nord de l'Hellespont. La flotte, qui, par chance, n'avait pas rencontré l'adversaire, avait, elle aussi, rallié la côte de l'Hellespont. Tandis qu'un de ses lieutenants, Parménion, transportait l'armée sur le rivage opposé, près

de la ville d'Abydos, Alexandre descendait jusqu'à la rive d'Eléonte, à l'entrée des Dardanelles, et traversait à son tour le détroit. Il jouait désormais son destin.

CHAPITRE III

LA CONQUÊTE DE L'ASIE-MINEURE.

Après avoir longé la côte de Thrace et franchi les Dardanelles, Alexandre aborde près des ruines de Troie. Il fait un pèlerinage à ces lieux sacrés de la légende grecque. Puis il se heurte, au Granique, à une armée perse commandée par Memnon. Il la met en déroute. Cette victoire lui permet de libérer les Grecs de la côte et de conquérir une bonne partie de l'Asie-Mineure. Il en atteint la côte méridionale, puis remonte vers le nord. Il hiverne à Gordion.

La barque d'Alexandre avait touché la rive à peu de distance de l'ancienne Troie. La colline d'Ilion, lieu saint et citadelle de la ville fameuse, domine la plaine où coule le petit fleuve du Scamandre. Des temples gardaient sur la colline les souvenirs et les traditions religieuses du peuple grec.

Alexandre gravit la pente sacrée, pénétra dans le temple d'Athéna, voua son armure à la déesse protectrice de sa nation, et prit en échange une de celles qui s'y trouvaient déjà parmi les offrandes votives. Puis il se rendit à l'autel de Zeus et y ordonna un sacrifice pour

apaiser les mânes de Priam, le vieux roi vaincu au temps de la première conquête. Cette cérémonie accomplie, il descendit vers la plaine. Deux petits tertres passaient pour couvrir les restes d'Achille et de Patrocle. Alexandre s'y fit conduire. Il se recueillit devant le tombeau d'Achille, versant des larmes au souvenir du plus fougueux des Grecs, de ce fils de Pélée qu'il s'honorait de compter au nombre de ses ancêtres.

Par ces gestes symboliques, le jeune roi ne se contentait pas d'affirmer sa volonté de conquête: il reliait son aventure à l'antique épopée du peuple hellène, et, en la plaçant sous la protection des dieux et des héros nationaux, il s'efforçait de donner aux Grecs d'Asie, sur le sol qu'ils avaient occupé avant d'y subir la loi du Barbare, une confiance rajeunie dans leurs destinées.

Sans tarder davantage après ces hommages rendus, il rejoignit son armée, qui campait aux alentours d'Abydos.

Les forces de Darius s'étaient également groupées sous les ordres du Rhodien Memnon au nord-est de la Troade, à quelque distance de la mer, dans la plaine de Zélée. Quand le contact parut inévitable, les Perses tinrent conseil; redoutant d'affronter l'armée macédonienne en rase campagne, ils décidèrent de s'appuyer au premier obstacle susceptible d'ar-

rêter la marche d'Alexandre: ils s'établirent sur les bords de la petite rivière du Granique.

La rivière coulait entre des berges de quelques mètres de hauteur. Ligne de résistance assez médiocre, en vérité; elle fut surtout mal utilisée par les Perses. Au lieu de s'abriter derrière l'obstacle, ils placèrent leur cavalerie devant la rivière même. Leurs forces étaient légèrement supérieures aux effectifs macédoniens, mais leur cavalerie était nombreuse et réputée; quant à leur infanterie, elle consistait en contingents de mercenaires grecs, suivant une tradition déjà ancienne.

A peine arrivé en présence de l'ennemi, Alexandre jugea que les Perses avaient commis une évidente faute tactique; sans accorder aux siens le moindre répit, il donne l'ordre d'attaquer. Lui-même se jette dans la bataille à la tête de ses hétères, rompt les rangs de la cavalerie ennemie, s'élance dans la rivière et remonte la berge opposée. De furieux corps à corps s'engagent. Alexandre abat de sa propre main Mithridate, gendre de Darius. Il faillit lui-même tomber sous le sabre du satrape de Lydie. Attaqués sur tout leur front, les Perses se débandèrent. Les troupes macédoniennes arrivèrent jusqu'au corps des mercenaires grecs qui périrent en grand nombre. Ceux qui échappèrent au massacre furent traités en déserteurs de la cause hellénique et envoyés en

Macédoine pour y travailler, comme des forçats, à des travaux publics.

Cette victoire, qui lui ouvrait l'Asie-Mineure, Alexandre la fit annoncer au plus loin qu'il put, et la représenta non comme un succès personnel, mais comme le triomphe des armées grecques. Il fut modeste sur le rôle qu'y avaient joué les Macédoniens et fit envoyer à l'Acropole d'Athènes trois cents armures prises aux Perses, pour les consacrer à la déesse Athéna.

Le roi Darius n'avait pas été mêlé à ces événements. Il portait un nom qu'avait illustré un des premiers souverains achéménides, le Darius de la guerre médique. Il se tenait au cœur de ses terres, au bord de l'Euphrate, ou plus loin peut-être, dans quelque résidence des confins de l'Iran. Il lui semblait, sans doute, que l'immensité lui était une sécurité. Il avait confié à des étrangers le soin de veiller aux portes de son empire. La garde avait faibli et les portes avaient cédé. Aucune force réelle ne s'opposait plus à la marche de l'assaillant. La domination perse en Asie-Mineure était trop récente pour n'être pas fragile. Morceau par morceau, Alexandre va démanteler ce premier bastion.

Son premier objectif fut Sardes, ville de grand renom, dont nous savons qu'elle avait été capitale de royaume. Pour avoir perdu

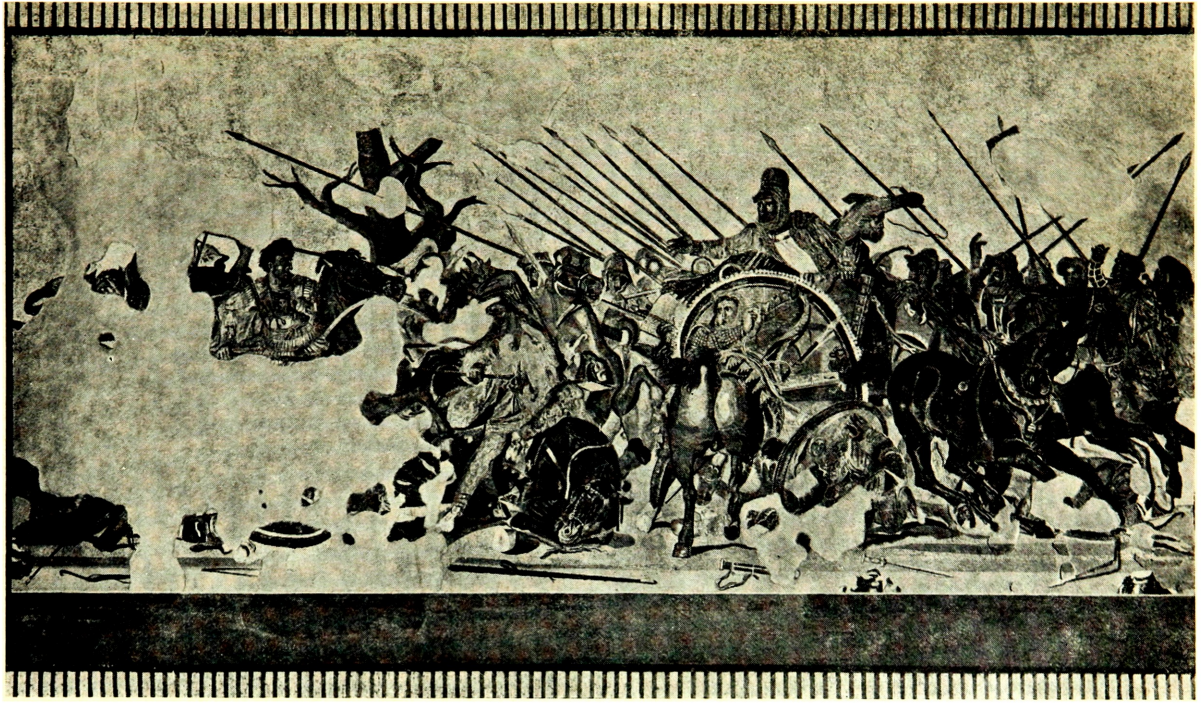
son ancien prestige, elle était demeurée, depuis qu'elle avait été conquise par les Perses, une place militaire importante. Elle aurait pu montrer quelque résistance, si on avait voulu la défendre. Mais Lydiens et Grecs sympathisaient et supportaient assez mal, les uns et les autres, l'administration des satrapes perses. Sardes se rendit sans combat et livra au jeune vainqueur les trésors enfermés dans la citadelle. Fidèle à sa mission, Alexandre donna l'ordre de construire un temple à Zeus Olympien. Puis il organisa l'ancienne satrapie en province autonome, sous l'autorité d'un gouverneur macédonien.

De Sardes, la « voie royale », construite par Darius Ier, traversait l'Asie-Mineure et conduisait à Suse, contournant par le nord le désert de Syrie et la Mésopotamie. Longue de deux mille cinq cent kilomètres, cette route était équipée avec des points d'étape, caravansérails et bosquets ombreux pour le repos du voyageur. Alexandre aurait pu utiliser cette voie pour porter un coup décisif à la puissance perse. Il est vraisemblable que des raisons militaires et politiques le détournèrent de cette action. La flotte perse tenait encore la mer et pouvait interrompre toutes les communications avec la Macédoine; d'autre part, les populations grecques de la côte attendaient un libérateur. La prudence lui conseillait d'être maître du littoral et de fonder sa conquête sur les populations

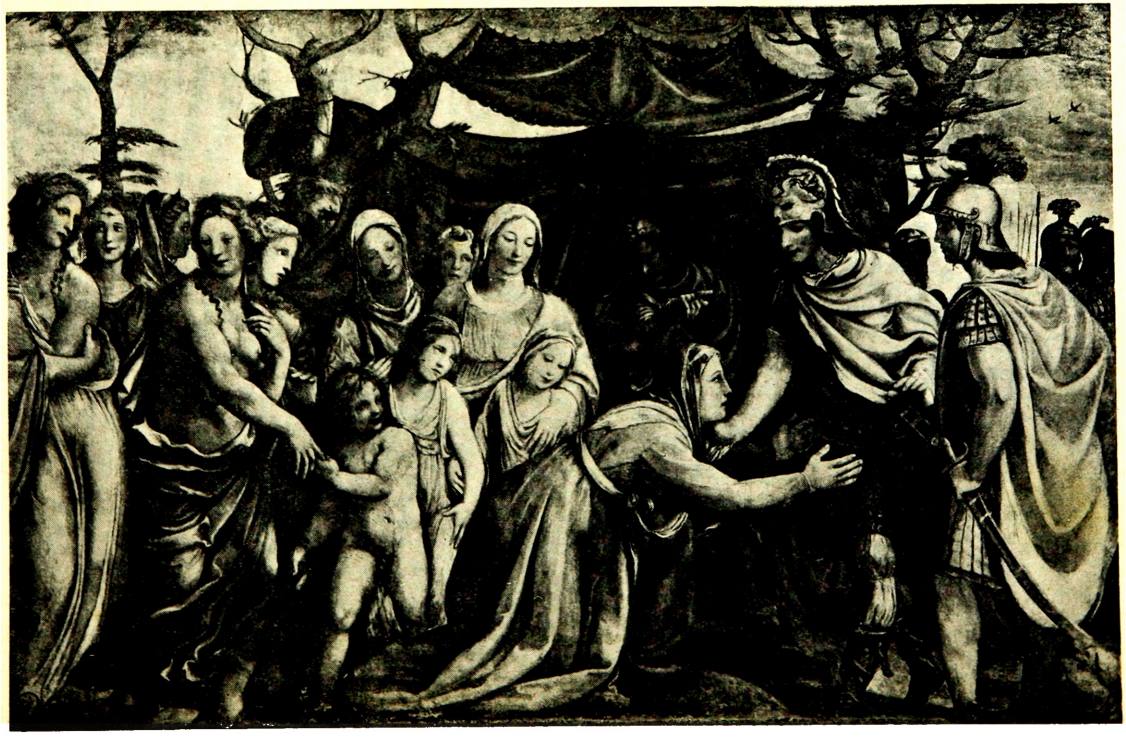
acquises ou ralliées à sa cause. C'est pourquoi il décida de prendre la direction de la mer Egée. En trois jours il fut devant Ephèse.

Cette ville était en proie à des dissensions politiques. Le peuple y avait gardé son patriotisme hellénique, mais il subissait l'autocratie de quelques familles appuyées sur les forces perses. L'approche d'Alexandre fit naître une petite révolution locale, dont le Macédonien profita. Ses ennemis quittèrent la place et se réfugièrent plus au sud, dans les villes de Milet et d'Halicarnasse. Alexandre rétablit dans Ephèse le régime démocratique des cités grecques, affecta au temple d'Artémis le tribut payé aux Perses par les citoyens. Il s'intéressa à la prospérité de la région tout entière, fit reconstruire Smyrne détruite et délaissée depuis les guerres de Lydie. De ce séjour à Ephèse, Alexandre laissa un autre souvenir: il fit faire son portrait par le peintre Apelle et fit don de ce tableau au temple d'Artémis.

Il rencontra plus de résistance à Milet. Cette ville, riche et assez indépendante, était située non loin de l'île de Samos, sur la côte méridionale du golfe de Latmie. Elle possédait quatre ports et offrait à la flotte perse l'appui le plus sûr qu'elle pût trouver sur tout le littoral. C'est ce que comprit Nicanor, commandant de la flotte hellénique. Tandis qu'Alexandre prenait ses dispositions de siège



MOSAÏQUE DE POMPEI REPRÉSENTANT LA RENCONTRE D'ALEXANDRE ET DE DARIUS A LA BATAILLE D'ISSUS. (*Ph. Anderson*).



(*Ph. Alinari*).

La mère de Darius implore Alexandre.
(D'après la fresque du Sodoma.)

devant les murs de la ville, Nicanor fit mouiller ses trières dans la rade de Milet, pour en interdire l'approche aux vaisseaux de Memnon qui avait pris, après la bataille du Granique, le commandement de la flotte perse. Celle-ci croisa devant le promontoire de Mycale, à trois milles de la place assiégée. Mais, jugeant sans doute sa position défavorable, elle ne livra pas bataille et assista, sans intervenir, à la chute de Milet, bombardée par les catapultes et livrée aux rudes assauts des Macédoniens. Milet prise, la satrapie de Carie tombait aux mains d'Alexandre; mais la ville d'Halicarnasse refusa de se rendre. Bien défendue, du côté de la mer, par la flotte de Memnon, et sur terre, par deux acropoles, elle résista aux attaques. Les troupes grecques pénétrèrent dans la ville basse, mais ne purent forcer les garnisons adverses. Pressé par le temps — la belle saison s'achevait — Alexandre laissa sur place Ptolémée et un petit corps d'armée, atteignit à l'hiver les dernières villes de la Lycie, et se fixa à Phasélis.

Il n'avait plus d'ennemi proche à craindre. Aussi laissa-t-il souffler ses troupes. Il renvoya même en permission les jeunes Macédoniens qui s'étaient mariés peu de temps avant la guerre. Mais il n'attendit pas la fin de l'hiver pour reprendre la campagne et parachever, à l'intérieur même de l'Asie-Mineure, une con-

quête qui lui avait donné le littoral dans toute son étendue.

De Phasélis, il remonta vers le nord, à travers la montagneuse Pisidie. Rude contrée, sans organisation politique, chaque vallée ayant sa population indépendante de la voisine. Guerroyant contre les uns, traitant avec les autres, Alexandre atteignit d'abord Sagalassos, puis Célènes, puis Gordion, où il arriva au printemps de l'année 333.

Située sur le Sangarios et sur une des routes impériales créées par Darius [1], Gordion (aujourd'hui Bela-Hissar) constituait une excellente position d'attente et de repos. Alexandre sentait le besoin d'organiser sa conquête et de refaire son armée. Il reçut des renforts de Macédoine, et Parménion, qui avait achevé la pacification de la Phrygie, vint aussi le rejoindre.

Alexandre eût pu s'en tenir à cette part de conquête. Il avait réalisé, semble-t-il, le vœu des Grecs : venger une vieille défaite et une gloire humiliée. Les cités d'Asie étaient rendues à la nation hellénique; la conquête de la Pisidie et de la Phrygie protégeait désormais, du côté des Perses, la liberté reconquise. La gloire

1. Ce n'était pas, comme on l'a cru, la « voie royale », mais une route secondaire qui se détachait de la voie royale à Ipsos et desservait la Phrygie et la Cappadoce.

macédonienne en était rehaussée. N'était-ce pas suffisant?

Il semble bien qu'en ce séjour de Gordion Alexandre se prit à élaborer d'autres projets. La cause des Hellènes avait triomphé. Une autre guerre germa dans l'esprit du conquérant : une guerre qui ferait désormais de l'Orient tout entier un monde hellénique, et d'un petit roi de Macédoine le successeur des Grands Rois et l'héritier de leur empire.

Un événement imprévu favorisa la poursuite de l'entreprise. Memnon, dont l'activité dans la mer Egée menaçait d'isoler les troupes en marche, provoquait des troubles dans les cités de Grèce et jetait l'inquiétude jusqu'en Macédoine, Memnon mourut, au moment même où l'on prétendait qu'il allait attaquer l'île d'Eubée. La flotte perse reçut l'ordre de cesser toute action contre la Grèce continentale. Alexandre, libéré de ce souci, put songer à livrer bataille au Grand Roi lui-même.

Un geste de lui prouve quelle foi il avait en son destin. Il y avait à Gordion un temple de Jupiter, et dans ce temple un char qui avait porté, disait-on, le père du roi Midas. Char très simple d'aspect, mais dont le joug était enlacé dans un enchevêtrement de nœuds très compliqués. Un oracle avait prédit que l'homme assez heureux pour défaire ces nœuds deviendrait maître de l'Asie. Epreuve tentante

pour l'ambition d'Alexandre. Le jeune chef voulut s'y soumettre. En présence de la foule des Phrygiens et des Macédoniens, il s'efforça de pénétrer la combinaison des nœuds et de les défaire; mais l'ensemble en était si complexe que les efforts d'Alexandre n'aboutissaient pas. L'épreuve se prolongeait et risquait de tourner au présage funeste: Alexandre prit alors son épée et trancha d'un coup les courroies, assuré, du moins, que l'oracle ne pourrait s'appliquer à nul autre après lui.

CHAPITRE IV

LA RENCONTRE DES DEUX ROIS.

Le roi Darius rassemble son armée à Babylone. Après une cérémonie de grand apparat, il remonte le cours de l'Euphrate et marche à la rencontre d'Alexandre. Celui-ci, qui a repris la campagne, s'apprête à franchir les Portes Syriennes. Une bataille se livre dans la plaine d'Issus. Darius est battu et prend la fuite. Sa famille tombe prisonnière au pouvoir du Macédonien.

La mort de Memnon, la concentration à Gordion des troupes macédoniennes inquiétèrent le roi Darius, qui voyait son empire ouvert à l'ennemi. Il décida de prendre lui-même le commandement de ses troupes et de marcher à la rencontre d'Alexandre.

C'est à Babylone qu'il rassembla son armée, dont les contingents étaient fournis par tous les peuples de l'empire. Armée disparate par son recrutement, inégale en valeur, en discipline et en armement à celle d'Alexandre. Mais elle était nombreuse: trois cent mille hommes, pour le moins. Perses, Mèdes, Arméniens, Grecs mercenaires en formaient la majeure partie.

Vers la fin de l'été 333, Darius donna l'ordre de marche à cette multiple armée. Cela n'allait point sans une cérémonie militaire de grand apparat. De la tente du roi surmontée d'un globe de cristal brillant comme un soleil, la trompette donnait le signal du départ. Et les troupes s'ébranlaient dans la clarté du matin.

En tête, les Mages portaient le feu sacré sur des autels d'argent et chantaient leurs hymnes. Derrière eux, trois cent soixante-cinq jeunes hommes vêtus de pourpre symbolisaient la succession des jours de l'année. Une file de chars décorés précédait les corps de cavalerie. Après les cavaliers s'avançaient les dix mille *Immortels,* soldats d'élite richement parés. Puis ceux qu'on appelait les *Cousins du Roi* et les *Doryphores,* ou porteurs de lances, marchaient devant le char du roi. Ce char était d'une exceptionnelle magnificence. Les côtés s'ornaient d'images divines ciselées dans l'or et dans l'argent; le joug, où s'incrustaient des pierreries, portait deux statuettes d'or, celles de Bélus et de Ninus, fondateurs de Ninive et de la puissance assyrienne; entre les statuettes, un aigle d'or déployait ses ailes.

Quant au roi, il était vêtu d'une tunique de pourpre barrée, en son milieu, de broderies blanches. Il portait, en outre, un manteau tissé d'or, orné de deux éperviers; à la ceinture pendait un cimeterre dans un fourreau de pierres

précieuses. Sa tête était enserrée dans une sorte de diadème, bandeau bleu et blanc, qui maintenait la Cidaris, ou mitre royale.

Une nombreuse escorte suivait le char du roi. Beaucoup plus loin venaient d'autres chars: celui qui portait la mère de Darius, Sisigambis; celui de la reine; tous ceux qui servaient au transport des femmes du harem. Six cents mulets et trois cents chameaux, s'il en faut croire les historiens, se partageaient la lourde charge du trésor personnel de Darius. Les valets d'armée et les troupes légères fermaient l'immense cortège.

C'est avec cet appareil lourd et compliqué que Darius remonta le cours de l'Euphrate, tandis que Pharnabaze recevait de lui mission de succéder à Memnon dans son commandement naval.

Le plan de Darius était de se porter le plus loin possible à la rencontre d'Alexandre, celui-ci devant chercher à atteindre, semblait-il, le haut cours de l'Euphrate.

Alexandre, quant à lui, après avoir mené ses troupes à Ancyre, dans la direction de l'Est, prit brusquement la direction du sud et, longeant la Cappadoce, arriva d'une marche rapide au Taurus et au défilé qui prend le nom de Portes de Cilicie. Cet étroit passage eût été infranchissable, s'il avait été défendu. Mais Darius était encore sur les bords de l'Euphrate,

et le Perse Arsamès qui gouvernait la Cilicie, plutôt que d'occuper les hauteurs, s'appliquait à dévaster le pays devant l'envahisseur, suivant une tactique plus ou moins heureuse. Sans coup férir, Alexandre franchit le Taurus et les Portes Ciliciennes; il arriva dans la ville de Tarse, capitale de la région, au moment où les troupes d'Arsamès commençaient à l'incendier. Sans doute Alexandre eût-il préféré ne rester que peu de temps en cette ville, mais il faillit y perdre la vie. Alors qu'il avait supporté toutes les fatigues d'une chaude journée d'été et que la sueur couvrait son corps, il commit l'imprudence de se baigner dans les eaux froides du Cydnus. Il tomba sans connaissance. Une grave maladie l'immobilisa et retarda son avance à un moment critique de l'expédition.

Car Darius approchait. Il avait même établi ses troupes dans la plaine de Soches, au nord de la Syrie, entre le Mont Amanus et l'Euphrate. Il y attendait l'arrivée d'Alexandre, et il avait choisi cette position parce qu'elle permettait à sa nombreuse armée de se déployer et d'agir par sa masse. Mais il s'impatienta dans l'attente et décida d'aller inquiéter son adversaire en pleine Cilicie. Entre temps, Alexandre, remis de sa maladie, reprenait sa route, lui aussi, et traversait l'Amanus par les Portes Syriennes. Les deux armées passèrent ainsi à quelque distance l'une de l'autre, sans se rencontrer.

Quand les troupes de Darius furent descendues dans la plaine d'Issus, Alexandre s'aperçut qu'il pouvait être pris à rebours et, jugeant sa position défavorable, il rebroussa chemin vers Issus. Après une nuit de marche, il se heurta aux forces perses et décida de les attaquer sur-le-champ.

La plaine d'Issus, resserrée entre la montagne et la mer, est traversée par un petit torrent qui portait alors le nom de Pinaros. Darius avait établi ses troupes sur les rives du torrent, comme Memnon l'avait fait au Granique, mais il savait mieux utiliser les ressources du terrain et les aptitudes des différents corps de son armée. C'est ainsi qu'il avait eu soin de placer en avant et au milieu du front de bataille les mercenaires grecs, appuyés sur leur droite par la cavalerie, et sur leur gauche par des hoplites qui gardaient le passage du côté de la montagne.

Comme au Granique, la bataille débuta par une charge furieuse d'Alexandre contre l'aile gauche des Perses, c'est-à-dire contre ceux qui s'appuyaient à la montagne. Plus rude fut le combat au centre. Les phalangites avaient peine à combattre contre les Grecs au service de Darius et en face de ces adversaires habiles et courageux leurs rangs perdaient cette cohésion et cette ordonnance qui en faisaient la force. Alexandre s'aperçut que ses troupes étaient en difficulté. Il revint vers le centre

du combat avec sa cavalerie. Il aperçut Darius et, avec sa fougue habituelle, porta son effort vers le Grand Roi. Une mosaïque trouvée à Pompéï montre l'instant pathétique qui met en présence Alexandre, tête échevelée, visage ardent, maîtrisant son cheval cabré, devant un Darius désemparé, au milieu de sa garde à cet assaut imprévu. Une mêlée acharnée se produisit, et Darius put s'enfuir de toute la vitesse de son char. Cette fuite du Grand Roi changea la bataille en une immense déroute. Les Macédoniens poursuivirent les Perses dans les défilés où les fuyards en cohue furent massacrés.

Darius avait trouvé le salut en laissant le champ de bataille. Mais il avait abandonné au camp royal sa mère, sa femme ses enfants, sans parler de ses richesses. Les soldats d'Alexandre firent un énorme butin. Quant au jeune roi, il fut à l'égard des captives d'une exquise courtoisie. Comme elles se lamentaient sur le sort de Darius qu'elles croyaient tombé dans le combat, Alexandre eut à cœur de les consoler et de les rassurer. Selon la loi de la guerre, il eût pu en disposer comme esclaves, et leur imposer le sort qu'on réservait à la plupart des captives. Il leur assura une ferme protection, mais les garda, comme otages, parmi le train de son armée.

Cette bataille d'Issus eut un retentissement universel. Le succès d'Alexandre mettait fin aux intrigues qui se nouaient contre lui dans la Grèce continentale. Il contribuait, plus que toutes les mesures d'organisation, à maintenir dans la paix les régions d'Asie-Mineure déjà conquises. Il mettait aussi la flotte perse, encore agissante, dans une situation moins aisée, en la privant progressivement de toutes ses bases côtières; Pharnabaze n'avait désormais que le domaine des îles.

L'ambition d'Alexandre s'en trouvait aussi accrue. Il se sentit, à partir de cette victoire, non plus seulement le chef des Grecs, mais le roi d'Asie. Il exprima ce sentiment, avec une grande netteté, dans une lettre à Darius. Celui-ci avait demandé au vainqueur de lui renvoyer sa famille captive et lui avait offert, en échange, un pacte d'amitié. La réponse d'Alexandre fut à la fois courtoise et hautaine. « En menant campagne contre toi, je n'ai fait que répondre aux actes d'hostilité dont tu avais pris l'initiative. J'ai vaincu d'abord tes généraux et tes satrapes, puis je t'ai vaincu toi-même. Je suis devenu, par la grâce des dieux immortels, seigneur de ce pays que tu nommes le tien... Tout ce que tu me demanderas te sera accordé. Mais, si tu m'envoies de nouveaux messagers, adresse-les désormais au roi de l'Asie. Tu ne dois pas non plus m'écrire comme

à un égal, mais me soumettre tes désirs avec le respect que tu me dois, parce que je suis le maître de tout ce qui t'appartenait jadis. »

Alexandre, en vérité, avait déjà dépouillé sa personnalité de chef macédonien. Un nouvel homme vivait en lui.

ailleurs le bras de mer qui l'isolait du continent était souvent agité par le vent du sud-ouest et ajoutait aux difficultés d'accès. Sûrs de leur force, espérant aussi l'appui de la flotte perse et de la flotte carthaginoise (des théores arrivés de Carthage séjournaient alors dans la ville), les Tyriens activèrent leur défense. Ils rangèrent les machines sur les remparts, donnèrent des armes aux hommes en âge de combattre, tandis que, dans les ateliers, on forgeait les crocs de fer destinés à détruire les ouvrages de l'ennemi. Dans les forges, disait-on — la fièvre créait et accueillait tous les bruits — on avait vu des traînées de sang sortir des brasiers, présage qu'on interprétait comme funeste aux Macédoniens.

Une telle décision ne fut pas sans troubler Alexandre: il tenta de composer avec les Tyriens. Mais les délégués qu'il leur envoya furent passés par les armes et jetés à la mer, du haut des murs. Force lui fut donc, malgré le retard que devait subir sa marche vers l'Egypte, d'entreprendre la conquête de la place. Les présages ne lui étaient pas hostiles: il avait vu, pendant son sommeil, Héraklès le guider par la main et l'introduire dans la ville.

Le camp macédonien était établi le long du rivage, sur l'emplacement de la Vieille-Tyr. Il y avait là des pierres en abondance; le Liban, tout proche, était riche en bois: de quoi faire

aisément une jetée et amener les troupes jusqu'à l'île, puisque la flotte macédonienne se trouvait éloignée et que, par ailleurs, une attaque navale paraissait difficile à conduire contre une place si bien défendue.

Au début, tout alla bien. Les pilotis s'enfonçaient aisément dans la vase. Avec beaucoup d'habileté, les soldats d'Alexandre établissaient la base de la digue, évitant de la laisser émerger des eaux, pour cacher le plus longtemps possible les progrès de leur ouvrage. Souvent les Tyriens, sur leurs barques rapides, venaient insulter les soldats au travail. Quand la jetée dépassa les eaux, elle apparut considérable et menaçante. Il fallait réagir. Les barques tyriennes harcelèrent les Macédoniens; les flèches et les armes de trait entrèrent en action. Des porteurs de pierres furent même massacrés sur le rivage, au cours d'une descente des Tyriens. Alexandre fit élever, au bout de la digue, des tours de protection et tendre, sur les côtés, des panneaux de cuir. Mais l'attaque tyrienne se fit plus violente. Les insulaires avaient perfectionné, au cours des siècles, leur technique de défense, et leurs moyens, très variés, étaient aussi d'une extrême habileté. Ils chargèrent de pierres l'arrière d'un énorme bateau; la proue se dressa: ils l'enduisirent de soufre et de bitume et lancèrent l'engin avec les rames et la voile, contre la jetée d'Alexandre. Ils mirent

alors le feu au bateau et sautèrent dans des barques qu'ils avaient fait suivre. Les tours de défense furent bientôt la proie des flammes, et aussi les étais qui formaient l'armature de la digue. La violence du vent et des vagues fit le reste: les pierres, disjointes, s'écroulèrent, la majeure partie de l'ouvrage, ce jour-là, fut anéantie.

Devant la difficulté de l'entreprise tout autre qu'Alexandre se fût découragé. Mais il était homme à ne pas céder devant l'obstacle. Il reprit la digue sur de nouveaux plans, décida de l'élargir pour la rendre plus résistante aux coups de mer. Travail accru: on jetait à l'eau des arbres entiers avec leurs branches, on amoncelait dessus des charges de pierre et de terre, pour construire une masse compacte. Tout cela, dans une alerte incessante. Les Tyriens, aussi infatigables que les assaillants, ne laissaient aux travailleurs aucun répit, et leur audace était telle que leurs plongeurs n'hésitaient pas à chercher sous l'eau les branches ou les madriers faciles à saisir, réussissaient souvent à les tirer de la masse construite et à provoquer des éboulements. Aussi longtemps que les Tyriens resteraient libres d'agir sur la mer, l'effort des Macédoniens paraissait voué à l'échec.

La situation se renversa, du jour où l'on put entreprendre, par mer, le blocus de la place. Les flottes de Sidon et de Byblos, alliées à la

flotte perse, étaient rentrées en leurs ports, après le passage d'Alexandre. Les circonstances avaient fait de villes soumises des villes amies. Le Macédonien se rendit à Sidon, y rassembla les flottes phéniciennes, auxquelles vinrent se joindre les vaisseaux du roi de Chypre qui, lui aussi, avait abandonné Darius vaincu. Avec cette force nouvelle, accrue de ses propres navires que la dislocation de la flotte perse avait libérés, il revint devant Tyr, décidé à porter le coup décisif.

La digue commencée lui servit désormais de point d'appui. Les navires donneraient l'assaut. Il les fit équiper avec des machines de jet pour leur permettre de battre les remparts. Il utilisa le temps nécessaire aux préparatifs en une courte expédition dans l'Anti-Liban, châtiant en quelques jours des tribus de pillards.

Quand tout fut prêt pour l'attaque, Alexandre fit avancer les deux cents navires de guerre dont il disposait. Tyr avait deux ports: l'un, au nord-est de l'île, regardait la côte phénicienne et on lui avait donné, pour cette raison, le nom de « port sidonien »; l'autre, au sud-ouest, était appelé « port égyptien ». Les forces navales d'Alexandre, se divisant, bloquèrent les deux ports. Les navires tyriens demeurèrent à l'abri, guettant le moment propice à une sortie.

Ce fut, pendant de longs jours encore, une

lutte acharnée de part et d'autre. On usa des techniques les plus variées et les plus audacieuses. Pour assurer plus de cohésion à ses navires, Alexandre les assemblait par deux, et les poussait jusqu'aux murailles. Les machines entraient en action et les projectiles endommageaient les remparts. Les assiégés réparaient aussitôt les brèches et s'opposaient à tout débarquement. Quand les assaillants touchaient les murs, on déversait sur eux de grands boucliers de bronze emplis de boue et de sable brûlants. Des bâtis de bois, élevés à la hâte, augmentaient la hauteur des remparts et empêchaient qu'on y lançât des ponts-levis. Mais il n'est point d'effort qui ne trouve une fin. Alexandre, payant de sa personne, conduisit lui-même le dernier assaut. Certes, le moral des Tyriens avait fléchi. Nul secours ne leur était était venu de Carthage, et les théores de cette ville n'avaient pu que proposer d'y conduire les femmes et les enfants menacés de périr dans le carnage. Avant de s'avouer vaincus, ils luttèrent avec un désespoir épique.

Quand les remparts furent aux mains des Macédoniens, les assiégés se réfugièrent ou dans les temples ou dans les maisons. Il fallut mettre le feu à la ville, car les Tyriens se battaient encore sur les terrasses de leurs demeures. Alexandre fut sans pitié. Sept mois de siège lui avaient fait perdre patience et miséricorde. Six mille

Tyriens furent passés par les armes, deux mille furent crucifiés le long du rivage. On n'épargna que les suppliants réfugiés dans les temples et les théores carthaginois. Enfin, trente mille personnes furent livrées à l'esclavage.

Sa colère apaisée, Alexandre put enfin pénétrer dans le temple de Melqart-Héraklès, et lui exprimer sa reconnaissance.

Au plus fort de l'action qu'il avait menée contre les remparts de Tyr, Alexandre avait reçu un nouveau message de Darius. Outre l'offre de dix mille talents pour rançon de la famille royale toujours captive, Darius acceptait certains des termes de la réponse que lui avait faite Alexandre après la bataille d'Issus, déclarait reconnaître son titre de roi. Il lui proposait, non plus seulement un pacte d'amitié, mais d'épouser sa propre fille. Il lui offrait même une partie de son empire: toutes les terres situées à l'Ouest de l'Halys, c'est-à-dire la majeure partie de l'Asie-Mineure.

Ces propositions paraissaient si avantageuses que Parménion insista auprès d'Alexandre pour qu'il acceptât.

Mais Alexandre avait fixé plus loin et plus haut son destin: il refusa tout compromis.

En septembre 332, il quitta la ville de Tyr et reprit vers le sud une marche que la ténacité des Tyriens avait interrompue pendant

sept mois. Contrairement à ce qu'il avait espéré, un nouvel obstacle se dressa devant lui: la forteresse de Gaza refusa de se rendre; il fallut pendant deux mois encore renouveler les efforts dépensés devant Tyr. Ce fut un siège ardu. La répression fut impitoyable. Gaza prise devint, elle aussi, place de garnison macédonienne.

On admet que, pendant la durée du siège, Alexandre se rendit à Jérusalem, peu éloignée de la côte. L'historien juif Josèphe raconte la visite du Macédonien au nouveau temple que les Juifs, toujours sujets des Perses, avaient construit à leur retour de captivité. Il aurait tenu à s'incliner devant le grand-prêtre Jaddous. Mais ce sont là des détails qu'on ne peut déclarer sûrs.

De Gaza, il mit sept jours pour gagner Péluse, située à l'embouchure du Nil. Ses vaisseaux, qui avaient longé la côte au cours de sa marche, vinrent l'y rejoindre.

CHAPITRE VI

ALEXANDRE AUX SANCTUAIRES D'ÉGYPTE. FONDATION D'ALEXANDRIE.

L'ambition d'Alexandre croît avec le succès. Il songe à la royauté sur l'Asie entière. Pour s'assurer un plus grand prestige, il se fait reconnaître en Egypte, comme successeur des Pharaons. Puis il traverse le désert avec ses troupes et va consulter l'oracle d'Amon dans l'oasis de Siouah. L'oracle déclare qu'il est bien fils de dieu. Au retour, Alexandre organise la nouvelle administration de l'Egypte. Il dresse le plan d'Alexandrie et envoie une mission scientifique vers le Haut-Nil.

L'Egypte avait perdu ses Pharaons. Des satrapes gouvernaient le pays pour le compte du Grand Roi. Mais c'était un pouvoir étranger que les Egyptiens subissaient sans l'accepter. Quand le satrape Mazacès apprit qu'Alexandre descendait le Nil et s'approchait de Memphis, il comprit qu'entre un peuple hostile et un nouvel envahisseur précédé de la réputation de ses victoires, toute résistance de sa part était vaine. Peu soucieux d'assumer de trop grandes responsabilités personnelles, il abandonna le poste qui lui avait été confié et se porta, de son propre mouvement, au-devant du jeune conquérant. Il avait avec lui huit cents

talents d'or prévus pour les besoins de son administration: il les offrit au Macédonien.

Il y avait à Memphis un temple révéré: celui du dieu Ptah. Seul le Pharaon avait le droit d'y sacrifier et d'y accomplir les cérémonies rituelles. S'il en faut croire une tradition conforme à la vraisemblance, Alexandre pénétra dans le temple et y renouvela les gestes pharaoniques. Ce faisant, il s'introduisait de lui-même, aux yeux des Egyptiens, dans la lignée de leurs souverains nationaux, il reprenait à son compte leurs prérogatives et leurs privilèges, il s'affirmait descendant des vieux dieux locaux. A partir de ce moment, Alexandre porta, dans les actes officiels de l'Egypte, des titres réservés aux Pharaons: « Horus, le puissant prince qui a attaqué les pays étrangers », « protecteur des deux terres », c'est-à-dire de la Haute et de la Basse Egypte; il est aussi appelé « élu de Râ » et « fils de Râ ». Râ, c'est le Dieu-Soleil.

Alexandre acquérait ainsi, au cours de sa marche victorieuse, une nouvelle personnalité: du contact avec l'Orient il gardait certains signes qui, peu à peu, transformaient ce chef de paysans européens en un monarque oriental.

Voulut-il faire partager à son armée le sentiment qu'il avait de sa filiation divine? Voulut-il accentuer, aux yeux de ses hommes, son caractère de souverain, que la fraternité des combats risquait d'atténuer? Il y eut sans

doute un dessein précis dans l'expédition qu'il décida vers le temple d'Amon, au désert de Libye. Pour les Grecs, Amon se confondait avec Zeus, comme le Melqart tyrien se confondait avec Héraklès. Consulter Amon-Zeus dans un sanctuaire isolé, y conduire une armée pour qu'elle participe à la solennité du geste, cela prouve, au moins, chez Alexandre, le désir d'associer les puissances divines à sa mission terrestre pour qu'elle en tire plus d'effet ou plus d'éclat.

Tandis qu'une partie de ses troupes remontait le Nil vers la Thébaïde, moins pour assurer la sécurité de sa conquête que pour faire connaître le nom du conquérant, Alexandre, avec le reste de l'armée qu'il avait conduite à Memphis, descendit, vers la mer, la branche occidentale du Nil. Il arriva au lac Maréotis et reconnut, au passage, le terrain qu'il devait réserver à la fondation de la future Alexandrie.

Il y avait là un poste militaire déjà ancien destiné à surveiller la frontière libyque. Ce poste était situé entre le lac et la mer. Une île, l'île de Pharos, à sept stades de la côte, formait, vers le nord, une digue naturelle et abritait les eaux de la rade.

« Le roi vit immédiatement tous les avantages que cet endroit présentait pour la construction d'un port. Lui-même, raconte-t-on, voulut montrer à son architecte, Deinocrate,

comment il désirait que fût construite la ville, avec la disposition des rues et des marchés et l'emplacement des temples pour les dieux helléniques et l'Isis égyptienne. Mais comme il n'avait pas de craie sous la main, il donna l'ordre à ses Macédoniens de tracer les lignes du plan en répandant de la farine à terre. Alors, de tous les coins de l'horizon, arrivèrent à tire d'aile les innombrables oiseaux des alentours, afin de manger la farine, ce que le devin Aristandre interpréta comme un présage de la future prospérité de la cité. » (Droysen.)

Il est, au reste, plus vraisemblable d'admettre que c'est au cours d'un autre voyage qu'Alexandre traça les limites et le plan de la ville. A son premier passage, il n'eut sans doute que l'idée d'utiliser le site.

Du lac Maréotis, en longeant la côte, Alexandre parvint à Paraetonion, où des habitants de Cyrène, envoyés en délégation, lui firent présent de chevaux et de quadriges et demandèrent son amitié.

Une mauvaise piste conduisait de la côte à l'oasis de Siouah où se trouvait le temple d'Amon. Dix jours de marche, à travers un sol aride et sablonneux. Point de source, ni de puits. Les soldats souffrirent de la soif, car la quantité d'eau emportée dans les outres, à dos de chameaux, était insuffisante. Un orage providentiel vint adoucir les rigueurs du trajet.

Aussi l'oasis d'Amon apparut-elle aux soldats fatigués comme un lieu enchanteur. Ils jouirent de la fraîcheur de l'ombre et des eaux. Il y avait dans un des bois de palmiers dont se composait l'oasis une source étrange, qu'on appelait « eau du soleil ». La température de l'eau variait à différents moments du jour. Froide en plein midi, elle s'échauffait à l'approche de la nuit jusqu'à devenir presque bouillante; au matin, elle s'attiédissait.

Le temple était dans une des enceintes qui protégeaient le centre de l'oasis. Amon n'était pas représenté sous la forme d'une statue, mais symbolisé par une sorte de disque, orné de pierres. L'idole était portée par les prêtres dans une nacelle, et les oscillations qu'elle manifestait passaient pour être les signes de la volonté du dieu.

Quand Alexandre fut en présence de l'image divine, il s'adressa au prêtre chargé d'interpréter l'oracle. Il lui posa d'abord des questions sur ce qu'étaient devenus les assassins de son père. Puis, passant à ce qui faisait l'objet de ses préoccupations personnelles, il voulut savoir si Zeus le considérait comme fils de dieu. Le prêtre, habile à discerner l'orgueil du roi, le convainquit aisément que telle était la pensée d'Amon. Il ajouta que l'empire du monde lui était promis, et qu'après sa mort il irait prendre place parmi les dieux. Alexandre fut satis-

fait. Il fit un sacrifice et offrit des présents aux prêtres du lieu. Quinte-Curce affirme que les Macédoniens furent un peu scandalisés de ce qu'Alexandre les obligea désormais à l'appeler fils de Zeus. Mais ils lui étaient encore trop dévoués pour s'en indigner.

On ne sait pas exactement quel chemin prit, pour le retour, la petite expédition. Il n'est pas vraisemblable qu'Alexandre ait fait en sens inverse le trajet choisi à l'aller pour repasser au lac Maréotis; on peut croire qu'il revint directement à Memphis à travers le désert, soit par l'oasis de Garah, soit par celle d'Aradj.

Le reste de l'hiver 332-331 fut consacré à des travaux d'organisation. La situation militaire était devenue excellente pour le conquérant. Ses victoires successives avaient disloqué le front des inimitiés qui s'était formé en Grèce. La flotte perse avait été chassée de ses bases, et les amiraux de Darius avaient même été faits prisonniers. Des renforts importants lui étaient venus de Macédoine. Il pouvait être sûr du pays déjà conquis, car il avait laissé aux points douteux de solides garnisons. Seule, Sparte lui manifestait encore quelque hostilité. Mais elle était isolée dans ce vaste empire gagné à la cause du jeune roi par la force et le prestige.

Alexandre s'occupa donc de mettre au point la création de la ville d'Alexandrie et l'admi-

nistration de l'Egypte. Il laissa deux Egyptiens à la tête des deux vieilles terres: Haute et Basse Egypte, mais il plaça les marches frontières sous le commandement de chefs grecs, prouvant ainsi son habileté politique. Les impôts continuèrent à être perçus par les fonctionnaires égyptiens, mais la gestion du trésor fut centralisée et confiée à un Grec de la colonie de Naucratis, ville du delta fondée depuis plusieurs siècles.

On assure qu'il envoya aussi une expédition scientifique vers le Soudan, pour y étudier le mystère des crues du Nil. Les explorateurs — qui ne semblent pas avoir dépassé la première cataracte — furent cependant assez heureux dans leurs recherches et leurs enquêtes, puisqu'ils revinrent avec la conviction que la crue annuelle d'été se produisait sous l'effet des pluies du pays abyssin. Le résultat de cette découverte fut transmis à Aristote, qui en éprouva une grande joie, comme d'un secret arraché à la nature.

Le passage d'Alexandre laissa en Egypte un souvenir ineffaçable: ce pays allait s'attacher de plus en plus à la vie hellénique. Il redevint un centre de haute civilisation, tel qu'il avait été pendant plusieurs millénaires.

CHAPITRE VII

VERS LA MÉSOPOTAMIE. ARBÈLES.

Décidé à poursuivre Darius jusqu'à ce qu'il lui ait arraché l'empire, Alexandre quitte l'Egypte, traverse de nouveau la Palestine et la Phénicie, franchit l'Euphrate à Thapsaque, puis le Tigre, non loin de l'ancienne Ninive. Il livre à Darius un combat décisif, près d'Arbèles. Le Grand-Roi s'enfuit vers Ecbatane. Alexandre entre dans Babylone.

Au cours du printemps 331, Alexandre quittant enfin l'Egypte subjuguée et séduite, reprit la route du nord. Il avait mûri sa volonté d'abattre le Grand-Roi et de lui succéder en Asie.

Darius ne pouvait plus douter du vrai dessein de son adversaire. Le compromis qu'il avait suggéré avait été repoussé: force lui était donc d'organiser la résistance, de défendre à la fois son prestige et ce qu'il lui restait de terres fidèles.

Il rassembla dans la plaine de Babylone les contingents que les satrapes lui avaient envoyés de l'Inde, de la Bactriane et de la Scythie. L'ar-

mement des troupes fut particulièrement étudié. Deux cents chars, munis de faux et de piques, devaient causer dans les rangs macédoniens désordre et carnage. La nouvelle armée était, semble-t-il, deux fois plus forte que celle dont Alexandre avait triomphé à Issus. Elle était aussi mieux équipée.

Alexandre, entre temps, avait traversé la Phénicie, pour atteindre le cours de l'Euphrate, seule voie commode de pénétration vers la Mésopotamie. Il s'était arrêté plusieurs semaines à Tyr, pour y régler quelques incidents survenus pendant son séjour en Egypte et remanier l'organisation administrative de ce territoire. Il y avait traité, en outre, quelques affaires intéressant la Grèce continentale.

Longeant l'Anti-Liban, il traversa les sites de Damas et de Hama. De Damas, une piste conduisait à l'Euphrate, traversant l'oasis de Palmyre, mais Alexandre préféra remonter davantage vers le nord. Il parvint, en onze étapes, de Tyr à Thapsaque, sur l'Euphrate. Thapsaque était une des portes de l'Orient; il n'y trouva pas l'armée de Darius, mais quelques milliers d'hommes, commandés par le Perse Mazoeos, qui ne s'opposèrent point au passage du fleuve. Ils avaient mission de surveiller l'avance du Macédonien et de ravager le territoire de parcours.

On était alors au fort de l'été. Suivre le

fleuve, c'eût été s'enfoncer dans les terres brûlantes. Alexandre, averti par ailleurs de la position que Darius avait choisie, au delà de Ninive, sur la rive gauche du Tigre, entre Gaugamèle et Arbèles, ne descendit pas vers Babylone. Contournant au nord les étendues désertiques qui séparent les deux fleuves, il se dirigea par une route caravanière qui devait se confondre sur un certain parcours avec un tronçon de la grande « voie royale », vers le pays des Kurdes. Près de l'actuelle bourgade de Djézireh, il atteignit le Tigre, ce fleuve torrentueux et rapide à qui les Perses avaient donné le nom de « flèche » (Tigris).

La violence des eaux rendit le passage difficile. Alexandre, suivant son naturel intrépide, guida lui-même ses soldats par le gué. La cavalerie de Mazoeos n'apparut qu'à la fin de l'opération; avec plus d'à-propos, les Perses auraient pu se défaire aisément de leur ennemi: il leur eût suffi d'intervenir au moment où les troupes d'Alexandre se trouvaient occupées à traverser le fleuve.

Deux jours de halte en ce lieu laissèrent aux troupes quelque repos. Mais Alexandre y éprouva de nouveaux soucis. On avait intercepté une lettre de Darius engageant les soldats à trahir leur roi, voire à l'assassiner moyennant un fort salaire. Cet incident émut d'autant plus le conquérant qu'un certain malaise ré-

gnait dans son armée. Les soldats se lassaient de cette randonnée qui les emmenait toujours plus avant dans les terres asiatiques, et dont le but leur importait moins depuis qu'ils avaient délivré les Grecs de la côte. Ils devenaient plus sensibles aux menus événements de la campagne, moins unis, semble-t-il, à leur jeune chef. Une éclipse de lune vint jeter parmi eux le trouble et la frayeur; il fallut toute l'habileté des prêtres égyptiens qu'Alexandre avait amenés avec lui de Memphis pour persuader aux soldats inquiets que le phénomène s'avérait fâcheux pour les Perses et non pour les Grecs.

A peine s'était-on mis en marche vers Gaugamèle qu'un serviteur vint annoncer à Alexandre la triste fin de la femme de Darius. Prisonnière depuis la bataille d'Issus, elle avait suivi le destin de son vainqueur. Epuisée par les fatigues et le sentiment de sa déchéance, elle venait de tomber entre les bras de sa belle-mère et de ses filles. On sait que le Macédonien, s'il n'avait point voulu rendre à Darius de si précieux otages, avait traité humainement les femmes livrées à sa merci. La tragique nouvelle l'émut au plus haut point, s'il en faut croire Quinte-Curce:

« Avec les mêmes sentiments que s'il avait appris la mort de sa propre mère, le roi se mit à gémir longuement et à pleurer, comme l'aurait fait Darius lui-même; il se rendit dans la

tente où la mère de Darius veillait le cadavre. Sa douleur se raviva quand il vit la vieille reine accroupie sur le sol: se souvenant dans son malheur de tous les coups qui l'avaient déjà frappée, elle serrait contre elle ses petites-filles, ses consolatrices dans une commune douleur, mais qu'elle devait aussi consoler. Près des femmes se tenait le tout jeune fils de Darius, d'autant plus à plaindre qu'il ne comprenait pas encore un malheur qui, pour une grande part, s'abattait sur lui-même. Alexandre semblait pleurer au milieu des siens et solliciter des consolations plutôt qu'il n'en apportait. Ce qui est certain, c'est qu'il jeûna et assura de dignes funérailles à la défunte, selon la coutume perse. Il mérita vraiment de toucher la récompense de tant de bienveillance et de respect. Il n'avait vu cette femme qu'une fois, le jour où elle était devenue sa captive: encore n'était-ce pas à elle, mais à la mère de Darius qu'il avait rendu visite. Son éclatante beauté n'avait éveillé en lui aucune passion, mais avivé sa propre gloire. »

Il se peut que Darius ait appris dans le même temps la mort de sa femme; on prétend qu'un eunuque du nom de Tyriotès s'échappa du camp d'Alexandre pour porter cette nouvelle au Grand-Roi. Ce qui est moins vraisemblable, c'est que Darius ait fait alors au Macédonien de nouvelles propositions de paix. Les choses

étaient trop engagées, les armées trop proches l'une de l'autre pour qu'on pût éviter le choc décisif.

Il se produisit le 30 septembre de cette année 331. L'armée perse s'était installée sur le plateau de Kermélis, non loin de l'antique Ninive, entre Mossoul et Erbil. Darius avait eu le temps d'étudier le champ de bataille et de disposer son armée. Les cavaliers de Mazoeos le renseignaient sur la progression d'Alexandre. Il avait pleine confiance que la supériorité numérique de ses troupes jouerait en sa faveur sur un terrain plus ouvert qu'à Issus. Son importante cavalerie devait pouvoir se déployer à l'aise et assurer l'encerclement de l'ennemi. Il apparaît donc qu'on usa, de part et d'autre, de la même tactique qu'à Issus. On dit qu'Alexandre éprouva une crainte réelle avant d'engager la bataille. Peut-être cette crainte lui suggéra-t-elle une mesure de prudence. Il disposa derrière son front une seconde ligne de bataille, qui devait entrer en action si la menace d'enveloppement se précisait. Quant au combat lui-même, il consista, dans sa phase décisive, en une charge d'Alexandre à la tête de ses hétères. Le centre ennemi se disloqua, comme à Issus. Alexandre revint alors donner l'assaut à la cavalerie perse qui avait débordé son aile gauche et ravageait son camp. La mêlée fut terrible. Les chars du Grand-Roi qui

avaient voulu se frayer un chemin à travers la phalange ne purent franchir le redoutable rempart de piques contre quoi se cabraient les chevaux. Bientôt, ce fut la déroute et la poursuite. Darius, abandonnant la lutte, s'enfuit à travers les montagnes kurdes, par les défilés du Zagros, vers la Médie.

Dans Arbèles abandonnée Alexandre trouva au lendemain du combat un butin de prix et un important matériel de guerre. Pour montrer que sa pensée restait unie à la patrie grecque, il fit savoir aux Platéens qu'il rebâtirait leur ville, et il réserva une part du butin pour les habitants de Crotone.

Une nouvelle partie de l'empire se détachait de l'ancien bloc asiatique, car la victoire ouvrait au conquérant les plaines qui descendent jusqu'au Golfe Persique et les villes aux noms illustres où avait brillé la civilisation des Chaldéens.

Le souci de ménager ses troupes, une certaine défiance à l'égard des populations qu'il rencontrait dans sa marche firent qu'Alexandre mit près d'un mois à atteindre Babylone. Il franchit de nouveau le Tigre à peu de distance de ce que l'on appelait le « Mur Médique », long rempart tendu entre l'Euphrate et le Tigre. Cette muraille de briques cuites, destinée à protéger la région de Babylone, comme la muraille chinoise protégeait le nord de la

Chine, avait une longueur de cent dix kilomètres, une hauteur de trente mètres et une largeur de six mètres. Elle n'avait plus qu'une valeur militaire médiocre. Par ailleurs, elle ne semblait pas défendue. Alexandre, toutefois, ne l'aborda pas de front et passa le Tigre en aval de cette ligne fortifiée. Traversant la plaine où s'était jadis livré le combat de Cunaxa, prélude de la retraite des Dix-Mille, il arriva aux portes de Babylone.

Il eût pu redouter un long siège. Mais Mazoeos, qui s'était replié dans cette ville, vint à sa rencontre et lui offrit sa soumission. Heureux d'épargner le sang des siens, Alexandre fit grâce à son redoutable adversaire de la bataille d'Arbèles. La population de Babylone s'était tout entière portée sur les murs et sur les voies publiques, et le conquérant pénétra dans la vieille cité de Sémiramis avec tout l'apparat d'un cortège triomphal. On lui avait offert des présents de toute nature, du bétail et des chevaux et jusqu'à des lions et des léopards enfermés dans des cages. Les Mages étaient là, et des artistes chaldéens qui chantaient en s'accompagnant de la lyre. Nul doute qu'aux yeux de ce peuple Alexandre n'ait aussitôt passé pour le successeur du souverain vaincu et fugitif; c'est avec cette certitude qu'il traversa la ville et gagna le palais royal.

CHAPITRE VIII

BABYLONE ET SUSE.

L'armée d'Alexandre se repose à Babylone. Cette ville avait conservé les palais, les temples, les jardins auxquels elle devait sa renommée. Le Macédonien reçoit des renforts, et reprend la Route Royale qui le conduit à Suse, résidence impériale. Il y pénètre sans combat et prend possession de l'important trésor que Darius a laissé dans cette ville.

Depuis qu'elle était tombée au pouvoir des Perses, c'est-à-dire depuis deux cents ans, la ville de Babylone avait perdu de son ancienne splendeur, mais elle était encore une grande ville imposante et supportait son titre de « Porte de Dieu ».

Une double enceinte carrée, dont le développement atteignait quatre-vingt-dix kilomètres, la protégeait de ses hautes barrières. Le mur extérieur, le plus élevé, s'élevait à quatre-vingt-quinze mètres au-dessus du sol; sa largeur était de vingt-cinq mètres. Il commençait à se démanteler, mais le mur intérieur, haut lui-même d'une cinquantaine de mètres, était intact. Les deux remparts étaient faits de bri-

ques cuites, enduites et cimentées de bitume, la pierre étant trop rare dans cette région de sables et d'alluvions. Cent cinquante tours carrées les flanquaient, et cent portes à battants de bronze donnaient accès à l'intérieur de la ville.

L'Euphrate coupait en diagonale cet immense camp retranché. Un pont de pierre, sujet d'orgueil local, joignait les deux rives. Quant au territoire enserré dans les murs, il n'était pas couvert d'habitations: des terres en friche, des champs cultivés, qui assuraient le ravitaillement des habitants, des jardins en occupaient la plus grande part. Les maisons se trouvaient disséminées à l'intérieur de l'enceinte, mais il y avait aussi une agglomération, une cité. Le temple du dieu Bel, avec sa « Ziggourat », tour pyramidale de huit étages, avait subi les outrages de la dévastation, lors d'une révolte réprimée par Xerxès. Délabré aussi, le vieux palais qui n'abritait plus les souverains perses qu'à de rares occasions. Par contre, la citadelle avait gardé toute sa force de place militaire et sa merveilleuse parure de jardins suspendus. Dans un pays où la végétation est rare, les frondaisons des hautes terrasses provoquaient l'admiration.

« Ces jardins atteignent en élévation le sommet des remparts. Des arbres, en grand nombre et très élevés, les agrémentent de leur

ombrage. Les piliers qui en soutiennent le poids sont en pierre; des terrasses en pierre de taille, posées sur ces piliers, supportent elles-mêmes une épaisse couche de terre et l'eau dont on l'arrose. Sur ces terrasses poussent des arbres si puissants qu'ils ont parfois huit coudées (quatre mètres) de tour à leur base et s'élèvent à cinquante pieds (dix-sept mètres) de hauteur; ils produisent autant de fruits que s'ils étaient dans leur terre d'origine. Alors que la vieillesse use et ronge non seulement les ouvrages construits par les hommes, mais la nature elle-même, cette masse, malgré la pression des racines et le poids des arbres, dure et reste intacte. Les murs de soutènement, à la vérité, sont larges de vingt pieds; un espace de onze pieds les sépare les uns des autres. L'ensemble fait songer à des forêts qui surmonteraient des collines naturelles. » (D'après Quinte-Curce.)

La légende faisait remonter la construction de ces jardins à un roi de Syrie, qui aurait régné sur Babylone. Sa femme regrettant la campagne et les bois lui aurait demandé, au nom de leur commun amour, de recréer pour elle la vraie nature avec ses charmes.

Alexandre demeura trente-quatre jours en cette ville, qui servait de lieu d'étape aux caravanes venues des divers points de l'horizon et dont le caractère cosmopolite lui plaisait. Il comprenait que cette population composée

d'éléments très divers faciliterait ses projets d'établissement et les contacts nécessaires. Tandis que ses soldats fréquentaient les lieux de plaisir de la cité et se détendaient de toutes les fatigues endurées antérieurement, il préparait lui-même la nouvelle administration du territoire. Il gardait naturellement pour lui le titre de roi de Babylone et, comme il l'avait fait en Egypte, il voulut appuyer sur le sentiment religieux son pouvoir profane: il donna l'ordre de restaurer le temple de Bel et affecta, pour offrir des sacrifices au dieu local, de se soumettre à toutes les prescriptions rituelles des prêtres. Mais il eut soin de s'attacher les chefs qui l'avaient combattu dans l'armée de Darius en leur confiant des postes d'autorité. C'est ainsi que Mazoeos reçut, pour ses bons offices et la hâte qu'il avait mise à se soumettre, le gouvernement de la satrapie régionale. Par précaution, Alexandre nomma à ses côtés un stratège macédonien pour le commandement des troupes, et un autre administrateur macédonien pour la perception des impôts.

Durant le séjour à Babylone, de nouveaux renforts arrivèrent sous la conduite d'Amyntas: six mille hommes d'infanterie macédonienne, quatre mille mercenaires originaires du Péloponèse, trois mille cinq cents fantassins thraces. Deux mille cavaliers des mêmes pays complétaient cette petite armée. Antipater, à

qui était dévolue, pendant l'absence d'Alexandre, la garde de la Macédoine, avait même songé à envoyer à son souverain cinquante jeunes nobles du pays pour fournir la garde et remplacer, dans la suite, les officiers tombés au cours des combats.

Ayant ainsi reconstitué son armée, Alexandre put reprendre sa marche. Il laissait une garnison dans Babylone, et avait largement rémunéré ses troupes avec l'argent pris à l'ennemi.

Suse était son nouvel objectif. Jadis capitale de l'Elam, elle était devenue une des grandes résidences des souverains Achéménides. Alexandre savait qu'il y entrerait aisément, car, après la bataille d'Arbèles, il avait détaché vers cette ville un de ses lieutenants, Philoxène, avec un petit corps d'armée. Philoxène lui avait fait savoir que la ville s'était rendue sans combat, et que le satrape Aboulitès nourrissait les meilleures dispositions à l'égard du vainqueur de Darius.

En effet, quand, au bout d'une vingtaine de jours, Alexandre fut à proximité de Suse, il vit venir à lui le fils même d'Aboulitès. Celui-ci lui servit de guide jusqu'au bord du Choaspe, ce fleuve descendu des falaises de l'Iran, au delà duquel la ville de Suse était située. Au Choaspe, Aboulitès en personne attendait le conquérant. Il avait avec lui, à titre de présents, des dro-

madaires de course et des éléphants de l'Inde.

L'entrée à Suse parachevait tout un stade de la conquête. A Suse, en effet, se terminait la fameuse « route royale » qui, partie de Sardes, desservait la moitié occidentale de l'empire perse. Darius ayant fui, tout le vaste territoire déjà parcouru par Alexandre passait à son nouveau maître. La possession de Suse rendait encore plus concret ce transfert.

Cette ville possédait un des trésors de l'empire. On sait que Darius Ier avait introduit sur ses terres l'usage de la monnaie métallique. Les souverains de la dynastie se constituaient des réserves en fondant cette monnaie en lingots d'or et d'argent. On estime à cinquante mille talents, soit près de trois cents millions de francs-or, la fortune trouvée par Alexandre dans le trésor de Suse. Cette somme, fabuleuse pour l'époque, allait simplifier l'administration des territoires conquis et le financement de l'expédition.

Alexandre tint à s'asseoir sur le trône personnel de Darius. Le siège était haut: pour s'y installer à l'aise, le conquérant se fit apporter une table, et y reposa ses pieds. C'était la table où l'on servait à Darius ses repas. Il y avait là tout un symbole de puissance foulée aux pieds.

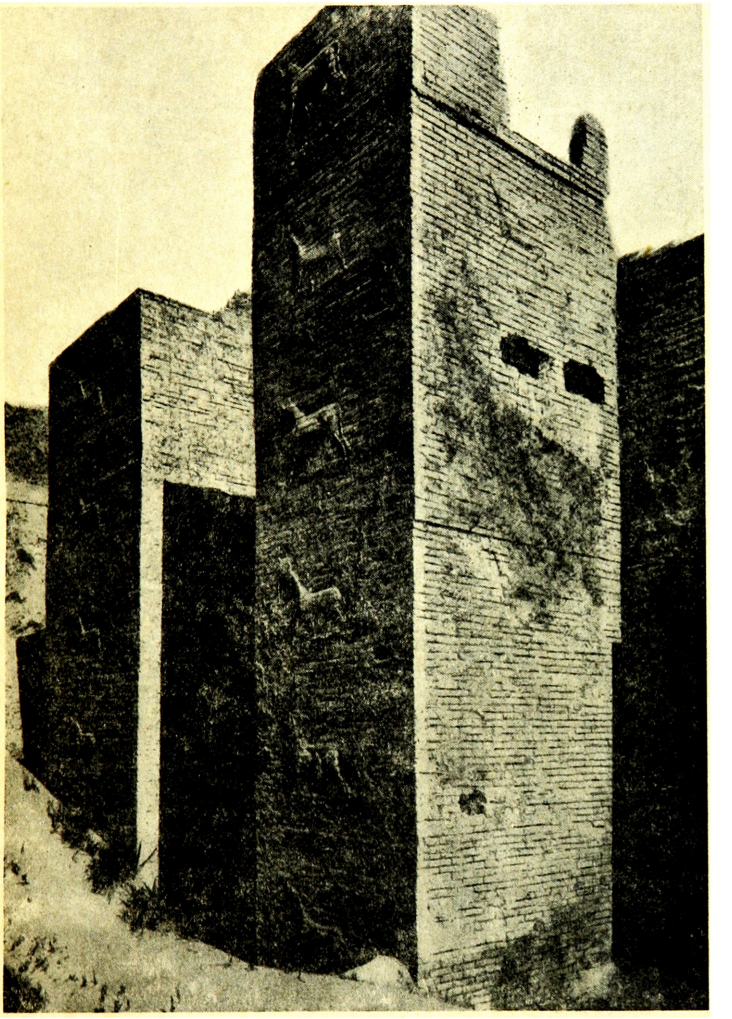
Sûr désormais de sa victoire, Alexandre fit célébrer dans la ville de grandes réjouissances. Il y eut des cérémonies religieuses et des con-

cours athlétiques. Associant la Grèce au succès de ses armes, le vainqueur renvoya à Athènes des statues d'Harmodios et d'Aristogiton [1], que Xerxès avait emportées de la capitale attique, lors de la deuxième guerre médique.

Enfin, il rendit la liberté aux prisonniers qu'il traînait avec lui depuis la bataille d'Issus. Il permit à la mère de Darius, Sisigambis, aux filles du Grand-Roi et au petit prince Ochos de résider dans leur ancien harem. Ce fut là, de sa part, un nouveau geste de courtoisie et d'humanité. Il tint, du moins, à ce que les enfants de la dynastie déchue apprissent le grec: il leur donna des précepteurs. Le roi n'avait pas oublié les leçons d'Aristote.

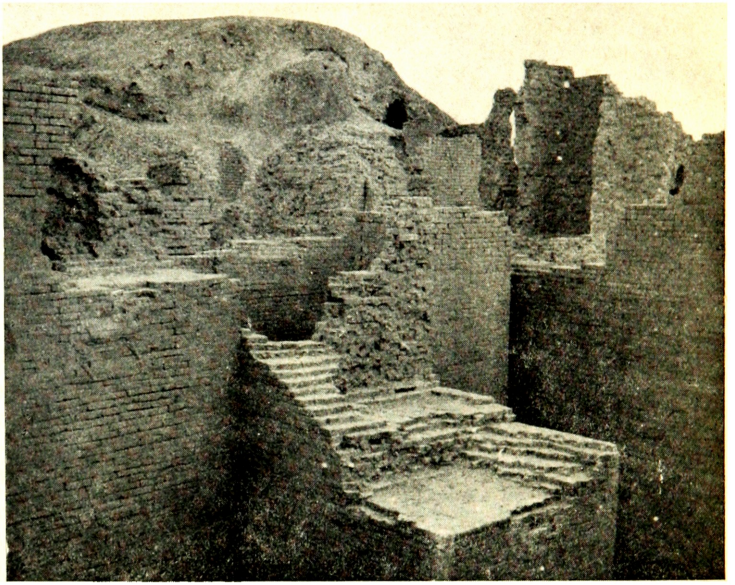
---

1. Ces jeunes Athéniens avaient assassiné Hipparque, fils du tyran Pisistrate. Le frère d'Hipparque, Hippias, s'était réfugié à la cour du Grand-Roi, à la suite de cet attentat.

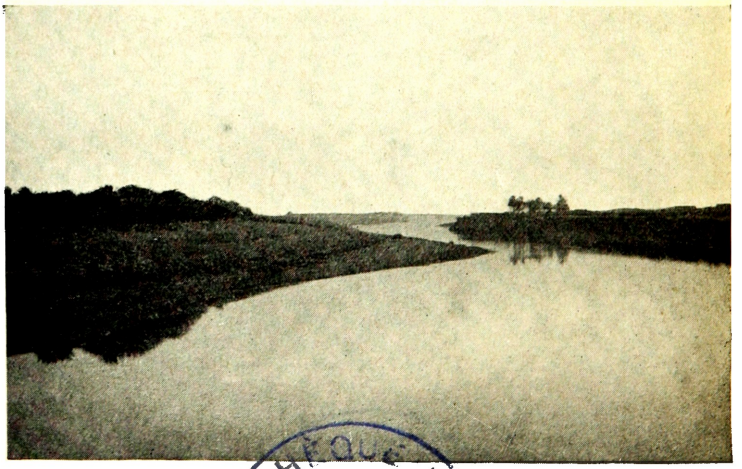


BABYLONE. — PORTE D'ISHTAR.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



BABYLONE. — RUINES DU PALAIS DE SÉMIRAMIS.



(*Ph. G. Aroutcheff*).

LE TIGRE AUX BASSES EAUX.

BIBLIOTHÈQUE RENAUD

CHAPITRE IX

VERS LE PLATEAU D'IRAN.

Après s'être emparé de Suse, Alexandre franchit les étages de la Falaise Persique. Il lui faut livrer un rude combat pour franchir les défilés, à la passe de Tang-i-Rashkân, défendue par Ariobarzane. Il arrive devant Persépolis.

Au delà de Suse se dresse la Falaise Persique, ce qu'on nomme aujourd'hui le Farsistan. C'est une suite de hauts bourrelets, étagés les uns au-dessus des autres, et qui défendent, du côté de la plaine et du Golfe Persique, le plateau d'Iran. Pays chaotique, aux roches nues, comme soulevé par des tempêtes intérieures: « Il sent le soufre et la fournaise », a dit Pierre Loti. Cette description vaut surtout pour la partie méridionale du Farsistan. La région que traversa le conquérant est d'une nature moins hostile, mais encore très âpre et austère [1].

1. Il est, au reste, fort vraisemblable que le climat de ces pays de l'Iran se soit modifié. Une population assez dense vivait en des lieux aujourd'hui presque abandonnés.

C'est en ce pays farouche qu'allaient s'engager les troupes d'Alexandre, avec le sentiment toujours plus lourd de l'éloignement et de la solitude.

Une route carrossable reliait les villes de Suse et de Persépolis à travers les défilés du Farsistan. Alexandre prit naturellement cette voie, quitta la plaine de la Susiane, franchit le Pasitigris (le Karoun) et arriva au pays des Uxiens.

Ces montagnards, dont le territoire servait ainsi de lieu de passage, avaient mesuré depuis longtemps l'importance de leur situation. En gens pratiques, ils avaient su la monnayer. Les caravanes ou les troupes qui empruntaient ce parcours devaient payer une sorte de droit de péage. Comme les Uxiens étaient volontiers belliqueux, les rois perses, pour éviter des ennuis répétés, avaient accepté cette prétention, et l'usage local s'était maintenu. A l'approche d'Alexandre, les montagnards exigèrent le tribut de passage.

Le conquérant n'aimait pas qu'on lui imposât des conditions. Il fit répondre aux Uxiens que s'ils désiraient quelques cadeaux de sa part, ils n'avaient qu'à se rendre aux défilés dont ils voulaient interdire l'accès. Pendant la nuit, il tourna la position, et tandis qu'une partie des troupes donnait l'assaut au village fortifié des montagnards, il cerna lui-même ceux qui

s'étaient portés vers les défilés et en devint maître en peu de temps. Cette résistance avait excité la colère d'Alexandre. Son premier mouvement fut de déporter toute la population et la réduire en esclavage. On dit que la reine-mère Sisigambis intercéda pour les malheureux Uxiens. Alexandre leur permit de rester dans leurs montagnes. Mais il leur infligea un tribut annuel de mille chevaux, de cinq cents bêtes à cornes et de trente millle moutons, ce qui paraît considérable pour une tribu assez pauvre.

Pour atteindre les capitales de la Haute Perse, il fallait franchir un deuxième passage très ardu, porte inévitable, à laquelle on donnait le nom de « Défilés Persiques », et qui se confond avec la passe de Tang-i-Rashkhân. Outre la route habituelle que suivit l'expédition il y avait un raccourci qui permettait de gagner quelques jours de marche avant ces défilés. Tandis que Parménion, avec une partie des troupes, suivait la grand'route, Alexandre, accompagné des seuls Macédoniens, emprunta la voie qui traversait la montagne. En cinq jours de marche forcée, il parvint à l'entrée des gorges.

Il devait y rencontrer une résistance plus grande qu'il n'avait redouté. Le passage était fortement défendu par le satrape de la Perside, Ariobarzane. Une immense muraille avait été construite au travers de la passe. Quarante

mille hommes se trouvaient là, résolus à interdire toute avance.

Une première tentative d'Alexandre échoua. Au haut des rochers qui dominaient la route, les Perses faisaient pleuvoir sur les Macédoniens leurs flèches et des pierres énormes.

Parmi les prisonniers qu'il avait faits au cours des combats antérieurs, il y avait un pâtre de la région qui avait suivi les armées de Darius. Cet homme fit une description de la montagne qui barrait la marche d'Alexandre. Elle était difficile et dangereuse, mais des sentiers à peine tracés permettaient pourtant de prendre par le revers les positions occupées par Ariobarzane.

Alexandre décide d'emprunter coûte que coûte la voie indiquée par le guide. Pour ne pas éveiller les soupçons des Perses, il laisse au camp son lieutenant Cratère avec une bonne partie des troupes, et lui-même part avec quelques milliers d'hommes équipés à la légère et munis de trois jours de vivres. Des cavaliers faisaient partie de la petite expédition. On peut imaginer ce que fut cette escalade à travers roches et forêts embroussaillées. Comme la saison était déjà avancée, la neige recouvrait les montagnes. Les sentiers étaient glissants. Les torrents formaient des obstacles redoutables. Livrés à leur guide, les Macédoniens pouvaient être victimes d'un guet-apens sans pos-

sibilité d'échapper à l'ennemi embusqué. Ce fut une des actions les plus périlleuses de la campagne d'Alexandre. Mais le risque avait le succès pour enjeu.

On parvint enfin, après une nuit angoissante passée dans la montagne hostile, à un pic d'où l'on dominait les troupes d'Ariobarzane. Les Perses ne se doutaient de rien. Ils étaient dans leurs tentes, à l'abri des bourrasques de neige, convaincus que nul ne viendrait les troubler. L'assaut livré par Alexandre fut brutal et décisif. Les troupes de Cratère, alertées par le bruit du combat, montèrent, de leur côté, à l'assaut de la muraille jusqu'alors trop bien défendue. Cernés et surpris, les Perses furent massacrés. Beaucoup tombèrent dans les ravins. Ariobarzane, voyant sa route coupée vers Persépolis, réussit à s'enfuir vers la Médie.

C'est par de tels exploits, où il se donnait tout entier, qu'Alexandre relevait le moral de ses soldats et recréait en eux des sentiments de confiance et d'admiration.

Prenant à peine quelques instants de repos, Alexandre sortit du défilé et se lança, à bride abattue, avec ses cavaliers, sur la route de Persépolis, dans la crainte que des Perses fugitifs ne missent au pillage le trésor de la ville. Arrivé au fleuve Araxe (le Kour), il fit lancer un pont de fortune, et parvint, sans combat, à la capitale des souverains achéménides.

Mais un incident retarda l'entrée dans la ville. Un cortège lamentable vint à la rencontre du roi. C'étaient des Grecs, au nombre de quatre mille environ, que les Perses avaient mutilés ou traités d'odieuse façon. On avait coupé aux uns les oreilles, à d'autres les mains ou un pied. Certains portaient des signes imprimés au fer rouge dans leur peau. Ces malheureux avaient fait partie des troupes mercenaires au service des rois perses.

« Bien peu des Hellènes qui s'engageaient au service du Grand-Roi, les uns pour des tâches de lucre, les autres en qualité de mercenaires, s'élevaient à l'éclatante fortune des deux fameux capitaines rhodiens Mentor et Memnon. Parmi tant d'aventuriers qui formaient comme la Légion étrangère des Achéménides, il y avait une foule d'indésirables, toute une lie mauvaise, contre laquelle les satrapes étaient souvent obligés de sévir. Les délinquants s'en allaient croupir dans les geôles perses.

« Persépolis avait son bagne de forçats grecs. A l'approche des Macédoniens, les surveillants de cette géhenne prirent une décision qui leur semblait dictée par les circonstances : ils licencièrent leur cour des miracles. » (Radet.)

Alexandre s'émut à la vue de cette misère. Il donna l'ordre de rapatrier en Grèce les mal-

heureux, et fit distribuer à chacun d'eux trois mille deniers et des habits. Il prit également des dispositions pour que, dès leur arrivée en Grèce, ces hommes pussent obtenir un champ, des semences et du bétail. Cet épisode rend manifeste la bonté foncière d'Alexandre et la spontanéité de ses sentiments.

Ce soir-là, le conquérant campa à deux stades de la ville. Les Barbares l'avaient déjà en partie abandonnée. Leur exode continua pendant la nuit. Quand, le lendemain, les troupes d'infanterie qu'il avait devancées au cours de la poursuite l'eurent rejoint, il possédait la certitude que le trésor enfermé dans la citadelle était intact et que le commandant perse. Tiridate, livrerait la place sans résistance. Il décida, en conséquence, d'attendre le corps de Parménion, qui avait pris la route la plus longue. Il avait besoin de toutes ses forces pour éviter une surprise. Quand l'armée entière fut rassemblée, il tint conseil et prit d'importantes décisions : la ville serait livrée au pillage, pour la grande joie des soldats, et pour que soient vengées les vieilles injures faites au peuple grec jusque dans la ville d'Athènes.

CHAPITRE X

PERSÉPOLIS ET PASARGADE.

Alexandre s'installe à Persépolis dans le palais de Xerxès. Il éprouve le sentiment de continuer la tradition des rois perses. Il se rend à Pasargade et médite devant le tombeau de Cyrus, fondateur de la dynastie achéménide. Puis, au cours d'une scène d'orgie, il fait mettre le feu au palais de Xerxès.

Persépolis n'offrait pas l'aspect d'un camp retranché comme l'immense forteresse de Babylone. La ville bourgeoise et commerçante se trouvait indépendante de la citadelle. Quant au palais royal, il était lui-même sis à l'écart sur une esplanade portée et soutenue par des murs colossaux.

Les palais des rois perses, à Suse et à Persépolis, présentaient, dans leur architecture, un curieux mélange d'influences. On y retrouvait l'art des Assyriens et des Egyptiens, joint à l'art des Grecs d'Ionie. A l'Assyrie, les rois perses avaient emprunté la construction en terrasse et des motifs de bas-reliefs; à l'Egypte, les corniches qui couronnaient les portes; à l'Ionie enfin, les portiques à colonnettes. Mais les

artistes qu'ils avaient choisis savaient aussi manifester leur originalité : on le remarque, en particulier, dans les chapiteaux à double tête de taureau.

Le palais de Persépolis devait son origine au premier Darius, mais il avait été parachevé et embelli par Xerxès. L'*apadana,* ou salle d'honneur, en était la partie la plus ancienne. Quant à la résidence de Xerxès, elle dominait l'ensemble de la terrasse, et l'on y accédait par un escalier de cent onze marches.

Telle était la somptueuse demeure dans laquelle Alexandre passa l'hiver. Les soldats avaient, selon la permission qu'ils avaient reçue, mis à sac la ville bourgeoise. Les richesses de toute nature que les conquêtes et le commerce y avaient accumulées furent livrées à un pillage sans retenue : étoffes, meubles, vases, passèrent aux mains des guerriers vainqueurs. L'opulence même dans laquelle ils se déchaînaient exaltait en eux des instincts barbares : ce qu'ils ne pouvaient emporter, ils le brisaient ou le déchiraient. Devant tant de violences, les bourgeois restés dans la ville n'hésitaient pas à mettre eux-mêmes le feu à leurs demeures, ou se jetaient avec leur famille du haut des murs de la ville pour ne pas assister vivants à la destruction de leurs biens.

Dans la puissante citadelle à triple enceinte qui servait de réduit militaire et, le cas échéant,

de refuge au roi et aux services d'administration, on avait, ainsi que Tiridate en avait donné l'assurance, trouvé le trésor intact. Cent vingt mille talents, soit sept cents millions de francs-or s'y trouvaient amassés. Jointe aux richesses trouvées à Suse, cette somme considérable délivrait Alexandre de tout souci d'ordre financier. Il sut, d'ailleurs, utiliser au mieux cette fortune qui fortifiait sa conquête autant que le faisaient ses victoires militaires.

Pendant le séjour à Persépolis, chef et troupes se reposaient. De petites expéditions assuraient la tranquillité dans le voisinage et étouffaient, très vite, des tentatives de rébellion. C'est au cours d'une de ces expéditions qu'Alexandre soumit le satrape de Carmanie, qu'il laissa en fonctions après l'avoir vaincu.

Le conquérant avait ainsi tout le loisir de méditer sur son œuvre et son destin. Le séjour à Persépolis eut, sans doute, une grande influence sur le développement de son entreprise. Le succès l'avait porté jusqu'au cœur de l'empire ennemi. Les populations avaient accepté aisément, pour la plupart, un nouveau maître. D'Europe même, les nouvelles reçues lui enlevaient tout souci. Le seul adversaire qu'il redoutât, le roi de Sparte, Agis, avait été défait par Antipater, gardien de la Macédoine pendant l'absence royale, et avait même perdu la vie dans le combat. Cette victoire s'était pro-

duite vers le même temps que la bataille d'Arbèles et la défaite de Darius. Tout concourait à rendre définitif le triomphe du Macédonien et du peuple hellène.

Alexandre eût pu en rester là et reprendre, avec ses troupes, le chemin du retour. L'honneur des Grecs était depuis longtemps vengé et le nom macédonien était craint désormais au cœur de l'Asie. Pourtant Alexandre prit un parti différent. Il est bien difficile d'expliquer pourquoi une ambition plus vaste naquit dans son esprit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à dater du séjour à Persépolis, Alexandre ne peut plus être considéré comme un roi grec, comme un souverain occidental. L'empire qu'il vient de disloquer, il va le reconstituer à son profit.

Un motif précis dut l'encourager dans son nouveau dessein : le silence total de Darius. Réfugié à Ecbatane depuis sa fuite d'Arbèles, le Grand-Roi déchu ne manifestait plus aucune volonté de lutte. Alexandre pouvait croire que le vaincu s'était résigné à la ruine de sa puissance.

C'est avec cette conviction qu'il se rendit un jour à la cité sainte de Pasargade. Il lui fallait compléter la prise de Persépolis par un geste d'une portée morale. Or, Pasargade c'était, en quelque sorte, le sanctuaire ancestral de la dynastie achéménide. C'est là que se trouvait le tombeau de Cyrus.

« L'édifice qu'on désigne sous ce nom comprend deux masses superposées : un soubassement rectangulaire à six assises, et, couronnant les marches, un édicule avec toit à double pente et à fronton. Des vestiges de bassin se reconnaissent dans l'enclos qui environne cette sorte de pyramide. Il y avait là, au temps où les mages étaient les gardiens de la sépulture, un parc touffu arrosé d'eaux vives, un de ces « paradis » aux pelouses vertes et aux frais ombrages sans lesquels les Orientaux ne conçoivent ni le séjour des vivants ni la demeure des morts.

« Une muraille entourait ce jardin. Le long de la voie montant à la tombe, on avait aménagé un pavillon où logeaient les prêtres chargés de la desservir. Actuellement, la chambre funéraire, au faîte des hauts gradins qui lui servent de socle, frappe encore l'œil par son air de majesté robuste et trapue. Ce n'est d'ailleurs qu'une simple cellule, à crête aiguë et sans fenêtres.

« En présence de cette bâtisse aux lignes sobres, aux dimensions médiocres, image rude et rustique de la modeste habitation dont se contentait la noblesse montagnarde des origines, les Macédoniens, tout éblouis de la splendide vision des palais de l'Esplanade, peuvent mesurer l'abîme qui séparait la vieille Perse de la nouvelle. » (Radet.)

La visite au tombeau de Cyrus a plus de

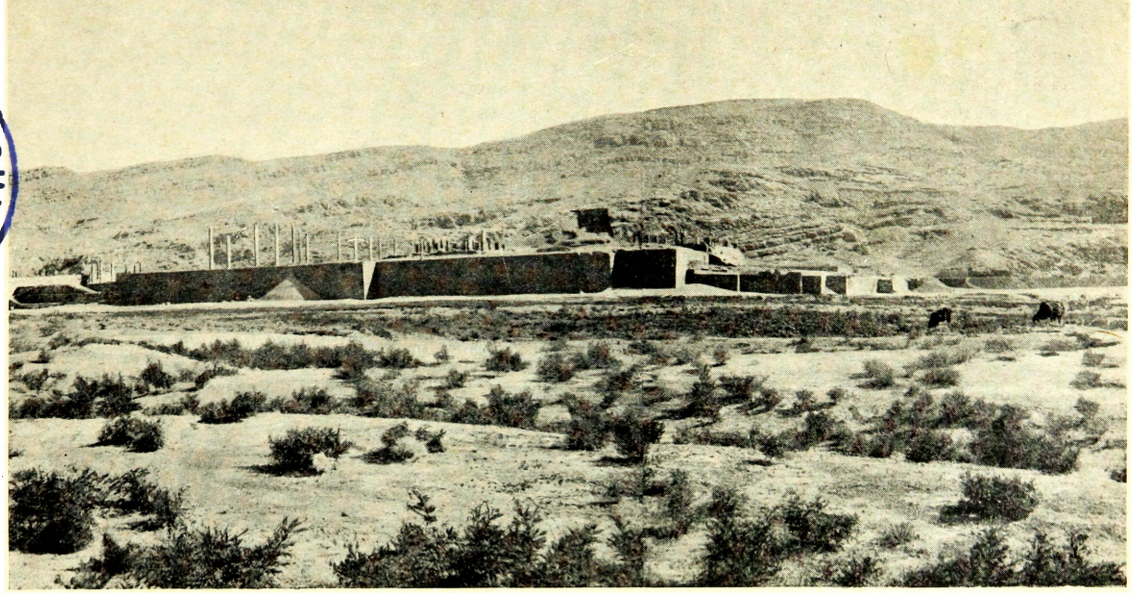
signification qu'un simple acte de curiosité. Alexandre déposa son offrande dans le tombeau et chargea quelqu'un de sa suite d'y faire des travaux d'entretien et de décoration. Il faut rapprocher ce geste de celui qu'il avait accompli au tombeau d'Achille. Au moment où il se préparait à recueillir la succession impériale, ne voyait-il pas en Cyrus le fondateur de la puissance que ses armes conquéraient? Cyrus ne devenait-il pas, déjà, à ses yeux, une sorte de grand ancêtre?

Quoi qu'il en soit de ces méditations ou de cette ambition intime, Alexandre marqua son séjour à Persépolis d'un acte brutal dont on saisit mal l'inspiration, mais qui prit dans la suite une valeur symbolique. Il fit mettre le feu au palais de Xerxès. D'après le récit de Clitarque, repris par plusieurs historiens, c'est au cours d'une scène d'ivresse que Thaïs, une courtisane, suggéra au Macédonien de porter la torche aux murs qui avaient abrité ce Xerxès abhorré de tous les Grecs. Et l'on peut croire que ce fut dans une véritable bacchanale, dans l'accomplissement des rites sauvages et frénétiques du culte de Dionysos que fut embrasée l'orgueilleuse résidence. Peut-être y eut-il là un geste plus réfléchi. Avant de quitter Persépolis, et pour montrer au monde entier que la guerre de représailles voulue par les Grecs et conduite par lui avait vraiment

atteint son but, le chef macédonien aurait donné l'ordre de détruire le palais du Grand-Roi, comme dix siècles auparavant les Achéens avaient ruiné par le feu le palais de Priam.

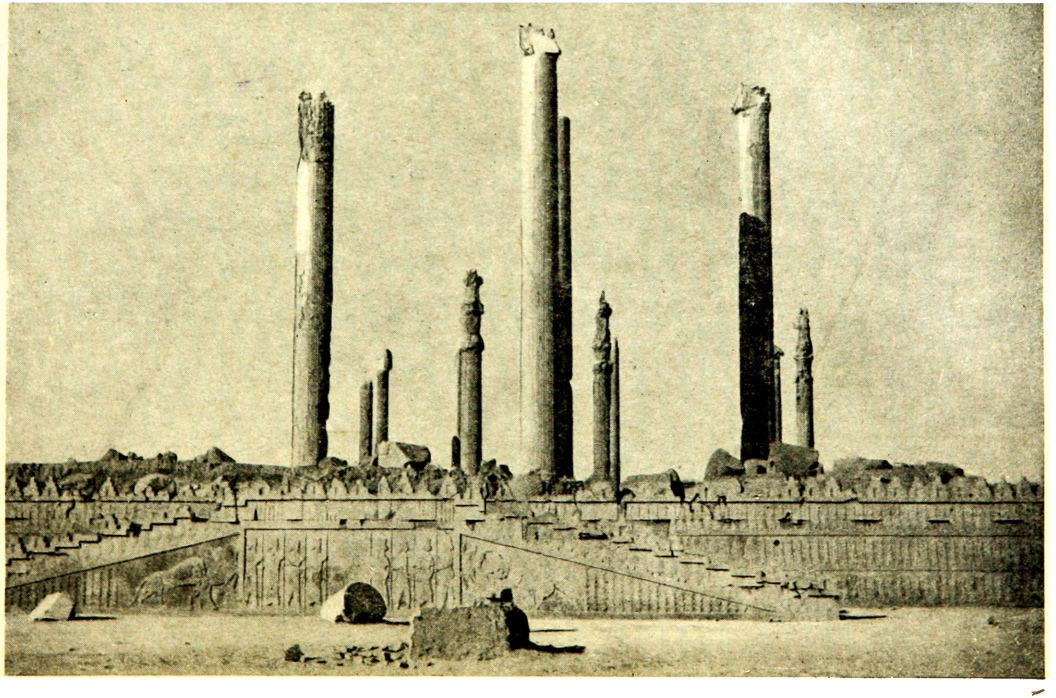
Les Grecs étaient donc vengés. Il n'y avait plus aucune crainte désormais que les despotes barbares vinssent de nouveau imposer la domination à l'Occident. Et pourtant Alexandre poursuit sa marche vers l'Est. Il n'est plus le champion de la cause hellénique. Il va faire désormais sa propre guerre, la guerre de son ambition, la guerre de ses grands projets : il veut créer le nouvel empire où s'uniront l'Orient et l'Occident.

Darius demeure silencieux et se cache. Alexandre se lance à la poursuite de Darius.



PERSÉPOLIS. — Site et aspect général des ruines. *(Ph. G. Aroutcheff).*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



PERSÉPOLIS. — Le palais de Xerxès. (*Ph. G. Aroutcheff*).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

CHAPITRE XI

LA FIN DE DARIUS.

Avec l'espoir de s'emparer de Darius, Alexandre quitte Persépolis pour Ecbatane. Mais le Grand-Roi vient d'abandonner la place et s'enfuit vers les provinces orientales de son empire. Le Macédonien se lance à sa poursuite et, après une galopade forcenée qui le conduit au delà des Portes Caspiennes, il atteint le groupe des fuyards. Il se trouve devant le cadavre de Darius, assassiné par le satrape Bessus et ses complices.

Un an s'était écoulé depuis le départ d'Egypte. L'hiver terminé, Alexandre rassembla ses contingents reposés et leur donna l'ordre de marche. Il prit le chemin d'Ecbatane, résidence royale de la Médie, la dernière ville capitale de l'Empire perse. Le Macédonien savait que Darius s'y était réfugié.

La piste qui conduisait de Persépolis en Médie passait par le site d'Ispahan. On donnait alors le nom d'Aspadana à cette ville qui connut, à l'époque moderne, une réelle splendeur. Il ne semble pas que, dans cette marche, Alexandre ait eu à combattre. Les quelques tribus encore insoumises à l'arrivée en Perse du

conquérant avaient été matées pendant l'hiver. La progression fut donc rapide, d'autant plus que, le plateau iranien atteint, aucun obstacle naturel de quelque difficulté ne pouvait la retarder.

Darius était bien décidé à défendre sa chance jusqu'au bout. Sans doute les puissantes armées qu'il avait conduites à Issus et à Gaugamèle n'existaient plus. Elles s'étaient débandées. Les peuples tributaires délaissaient le monarque vaincu, et les satrapes des territoires éloignés n'envoyaient pas de renforts. Néanmoins Darius avait avec lui quelques troupes fidèles. Il pouvait encore se battre et peut-être conserver le reste de son empire.

Par précaution, ou pour éloigner tout ce qui pourrait affaiblir la valeur militaire de son armée, il avait expédié à Rhagæ, au pied des montagnes d'Hyrcanie (la chaîne de l'Elbourz), son harem, sa domesticité, la plus grande partie des bagages de l'armée.

Mais Alexandre forçait la marche. Il arrivait, longeant le pied des montagnes qui bordent le plateau d'Iran. Il pouvait empêcher Darius de garder sa liaison avec l'est, et, selon les chances du combat, le rejeter même vers les montagnes du Kurdistan, à l'ouest d'Ecbatane. Darius comprit le danger qui le menaçait et lorsqu'Alexandre ne fut plus qu'à huit jours de marche, il quitta en hâte la ville avec

les quelques milliers d'hommes qui l'entouraient, et se dirigea vers Rhagæ et les Portes Caspiennes.

Alexandre apprit en cours de route par un jeune noble perse qui se mit à son service la fuite de Darius. Ce n'était donc pas à Ecbatane que le conquérant pourrait en finir avec son adversaire. Néanmoins, la ville aux sept enceintes pouvait offrir des ressources pour une étape prolongée. A la lisière d'une région aride, elle avait des jardins et des vergers. Alexandre décida de s'y rendre.

Il utilisa la halte d'Ecbatane pour régler l'administration de l'énorme trésor qu'il avait conquis à Suse, à Persépolis et à Pasargade. Parménion fut chargé de tout centraliser dans le château royal d'Ecbatane, et Harpale, à qui Alexandre avait confié jusqu'alors la trésorerie de l'armée, reçut l'importante mission de gérer les finances du nouvel empire. Songeant à la prospérité matérielle des populations et des territoires qu'il avait désormais sous sa tutelle, Alexandre décréta que les lingots thésaurisés par les rois perses seraient monnayés : ainsi seraient facilités les échanges commerciaux.

Libre de soucis à l'égard de ce qu'il laissait derrière lui, Alexandre pouvait enfin poursuivre l'anéantissement de l'adversaire. Il y avait autour de lui quelques gêneurs, ceux qui

voyaient d'un mauvais œil la poursuite de la conquête. Parménion était de ceux-là. C'était un homme de guerre éprouvé et un sage conseiller. Mais l'âge le transformait en Mentor, et ses avis se faisaient plus sévères. Alexandre les supportait mal. Pour être maître de ses décisions, il pria Parménion de rester à Ecbatane, avec un corps de troupe, pour assurer la liaison avec l'ouest, tandis qu'il tenterait de rejoindre Darius.

Ce fut une course d'endurance, une folle chevauchée. Le conquérant brûlait les étapes; il était impatient d'abattre Darius, de se dire le maître de l'Asie.

Il atteignit Rhagæ, dans la région de Téhéran.

Darius n'y était plus. Il avait fui plus loin vers l'est, franchi les Portes Caspiennes. On donnait ce nom à des gorges assez semblables aux Défilés Persiques; elles ouvraient un passage vers le pays des Parthes de l'Iran et la Bactriane.

Darius avait voulu choisir ce point pour livrer bataille. Mais déjà la trahison rôdait autour de lui. Le conseil de ses chefs, qu'il avait rassemblé au moment de pénétrer dans les gorges, avait révélé des opinions discordantes et de menaçantes rivalités. Un des « pairs », Nabarzane, prétextant que la cause de Darius était abandonnée des dieux, proposa au Grand-

Roi de céder sa couronne à Bessus, satrape des Bactriens, qui avait, disait-il, toute la confiance de l'armée. Le coup avait été préparé, car Bessus était dans l'entourage du roi, avec ses contingents. Darius se révolta contre ce conseil d'abdication. Dans l'emportement de son orgueil blessé, il tira un poignard pour en frapper l'insolent Nabarzane. On s'interposa. Un accord provisoire fut réalisé.

Le Grand-Roi se sentait désormais abandonné des siens. Il décida d'aller plus avant, espérant on ne sait quel secours venu d'ailleurs. Sûr de l'hostilité des chefs, il passa les gorges avec une armée divisée et démoralisée.

Quelques hommes, pourtant, lui restaient fidèles. Le plus vigilant n'était pas un Perse, c'était le chef des mercenaires grecs, Patron. Il y avait chez cet homme un sentiment de l'honneur qui lui faisait mépriser la trahison. Alors que les soldats de sa race poursuivaient l'ennemi détesté, il aurait pu, avant tout autre, déserter les rangs où il avait servi et se joindre à l'armée d'Alexandre. Non seulement cette idée lui fut étrangère, mais comprenant que la vie de Darius était menacée, il alla trouver le roi et l'invita à dresser sa tente, la nuit venue, parmi les troupes grecques.

Darius fut touché de cette démarche, mais il se refusa, par fierté à suivre le conseil donné. « Le dévouement des troupes grecques m'est

bien connu, dit-il; mais jamais je ne me séparerai de mes sujets. Quel que soit le sort qui m'attend, je préfère l'affronter, plutôt que de déserter les rangs des Perses. Je n'ai que trop vécu, si mes soldats veulent ma mort. »

Mais Bessus et Nabarzane ne voulaient pas la mort de Darius; ils estimèrent du moins qu'il y avait un parti plus utile à tirer de la situation : s'emparer du roi et le livrer vivant au Macédonien, avec l'espoir que celui-ci saurait reconnaître, d'une manière ou d'une autre, le prix d'une capture aussi importante.

Alors qu'on approchait d'Hécatompylos, ville située au très important carrefour des routes qui conduisent à la Caspienne, à la Bactriane et à l'Iran oriental, les hommes de main des deux conspirateurs pénétrèrent dans la tente du Grand-Roi, se jetèrent, dans un geste sacrilège sur leur souverain, et le ligotèrent. Ainsi réduit à l'impuissance, Darius fut hissé sur un char, prisonnier de ceux qu'il avait commandés.

Aucune révolte ne suivit cet attentat : les troupes de Bessus étaient supérieures en nombre aux troupes fidèles. Le fait accompli fut accepté.

Entre temps, Alexandre avait traversé la plaine de Choarène et approchait, lui aussi, l'Hécatompylos. Des transfuges perses lui avaient appris l'état de division de l'armée de

Darius et ce qu'il était advenu du Grand-Roi. Ils lui avaient aussi révélé les intentions de Bessus et de ses comparses, leur désir de négocier la personne de Darius contre la remise des territoires situés à l'est de l'Iran.

Alexandre décida de mettre fin à ces calculs. Malgré la fatigue des hommes et des chevaux, il ne s'accorda aucun répit. La chaleur était torride. Pour atteindre plus rapidement les fuyards, il n'hésita pas à couper court à travers une portion de désert. Craignant le manque d'eau, il ne prit avec lui que cinq cent cavaliers, laissant ses troupes épuisées suivre la voie jalonnée par la trace des campements de Bessus.

Il galopa le jour et la nuit. On laissait sur place, abandonnés aux vautours, les hommes et les bêtes que la fatigue faisait choir et mourir.

Enfin, à l'aube, il aperçut le convoi des troupes ennemies. Il s'avançait en désordre, sans protection. Alexandre, avec la poignée de cavaliers qu'il avait avec lui, se rua sur les fuyards. La panique s'empara des conducteurs de chars et des soldats perses. Les Barbares tentèrent à peine de résister et s'égaillèrent à travers la steppe, abandonnant les chariots. Alexandre fit rechercher Darius. Il ne trouva qu'un cadavre. Bessus et Barsacutès, désireux de ne point risquer leur vie dans la fougue de

l'engagement, avaient poignardé leur royal prisonnier et s'étaient enfuis.

Alexandre éprouva, devant le corps inanimé de Darius, un réel chagrin. Il s'identifiait de plus en plus avec l'empire perse, et il était touché de cette mort, comme de celle d'un parent. On raconte qu'il fit recouvrir le cadavre d'un voile de pourpre. Il donna des ordres pour qu'on transportât le corps de Darius à Persépolis et qu'on le déposât, avec des honneurs royaux, dans une de ces monumentales sépultures réservées aux membres de la dynastie achéménide.

CHAPITRE XII

AU BORD DE LA MER CASPIENNE.

L'armée macédonienne s'arrête, pour hiverner, au bord de la Mer Caspienne. Au cours de l'automne, Alexandre organise une expédition chez les Tapuriens et chez les Mardes, qui habitent la région montagneuse au sud-ouest de la Caspienne. Pendant le séjour à Zadracarta, Alexandre prend goût aux habitudes des princes orientaux.

Il n'y avait plus, apparemment, d'empire perse. Mais Alexandre rêvait déjà de le reconstituer dans son intégrité. Un seul obstacle : les satrapes de l'entourage de Darius avaient fui, ils n'étaient pas soumis. De retour dans leurs terres, au milieu de leurs populations, ils pouvaient devenir dangereux. La victoire entraînait Alexandre vers d'autres combats.

Quand il eut de nouveau rassemblé à Hécatompylos ses troupes essoufflées par la poursuite à travers la steppe du nord de la Parthiène, il tenta de leur faire comprendre la nécessité de poursuivre la guerre. Hélas! il s'adressait à des troupes fatiguées. Le bruit ayant couru qu'il allait licencier une partie de son armée, tous les soldats se précipitèrent dans leurs tentes et commencèrent à préparer leurs

bagages. Alexandre, plus que surpris de cette hâte à cesser la campagne, en éprouva une grande tristesse, comme d'un abandon à peine dissimulé. Il montra, dans la circonstance, toute sa force de caractère. Sûr de l'ascendant qu'il avait sur ses hommes, il les convoqua, et leur parla, avec cette persuasion qu'il tirait de sa naturelle simplicité :

« Si je croyais assurée la possession des terres que nous avons conquises, moi, le tout premier, soldats, je courrais vers mon foyer, ma mère mes sœurs, mes autres concitoyens, pour jouir de notre gloire et des fruits de nos victoires... Mais les Barbares qui ne courbent qu'avec peine la tête sous le joug garderont longtemps leurs sentiments sauvages et farouches. Pensez-vous que ces peuples dont la religion, les mœurs et la langue sont étrangères aux nôtres, qui ont servi d'autres souverains, pensez-vous qu'ils ont été domptés du jour où vous les avez vaincus? Ce sont des bêtes féroces qu'on a mises en cage, mais qui reprendraient vite leur liberté et leur férocité, si on cessait de les mater... »

Et il montre aux soldats attentifs Nabarzane, maître de l'Hyrcanie, Bessus en route vers la Bactriane où il espère refaire une armée et reconquérir à son profit l'empire de Darius.

Une fois de plus les hommes se laissent con-

vaincre. Alexandre est toujours leur chef, parce qu'il a été leur compagnon. Ils continueront à se battre pour lui, avec lui.

Hécatompylos n'était, à vol d'oiseau, qu'à une centaine de kilomètres de la mer Caspienne. Il valait mieux quitter la steppe brûlante et chercher, pour y finir l'été, un lieu moins rude. Les monts d'Hyrcanie, qui occupent une grande partie de la province qu'on appelle aujourd'hui le Mazanderan, au bord méridional de la mer Caspienne, sont d'une altitude moins grande à mesure qu'on se dirige vers l'est à la sortie des Portes Caspiennes. Elles n'offraient pas d'obstacle difficile à vaincre, malgré les forêts dont elles étaient en partie couvertes. Alexandre pénétra donc en Hyrcanie, après avoir scindé son armée en deux groupes. La population du territoire, assez belliqueuse, ne manifesta pas de réaction violente. Nabarzane lui-même fit parvenir au conquérant un message dans lequel il se déclarait prêt à se soumettre si on lui assurait un traitement digne de son rang. Alexandre lui fit savoir qu'il n'avait rien à redouter pour lui-même.

L'armée se fixa, semble-t-il, à Zadracarta (Asterabad) à quelque distance de la côte. Alexandre continua de recevoir la soumission des principaux chefs de la région. Le plus souvent, il se bornait à les maintenir dans leurs

fonctions de satrapes, essayant ainsi de se les attacher par la bienveillance. Au reste, cette politique était la seule possible : des gouverneurs macédoniens, ignorant des mœurs locales, n'auraient pu faire accepter leur autorité. Mieux valait s'appuyer sur des chefs compétents et déjà connus des populations. C'est ainsi qu'il reçut Artabaze et Phadrate, et les traita avec beaucoup d'égards.

Du séjour au bord de la Caspienne, Alexandre conçut tout un plan d'exploration de ces régions mal connues du monde occidental. Il créa un corps de géomètres-arpenteurs chargés de faire le relevé topographique des lieux qu'ils devaient traverser. Un des gros problèmes géographiques de ce temps venait de l'ignorance où l'on était de la configuration de la Caspienne. On la croyait en communication avec le Palus Méotide (la mer d'Azov) d'une part, d'autre part avec les mers du Nord. On supposait que des fleuves s'y jetaient, venus de l'Inde. Aussi la croyait-on en communication avec l'Inde elle-même. Alexandre se documenta du mieux qu'il put. S'il ne réalisa pas, dès ce moment-là, son projet de missions scientifiques vers le sud des Monts Ourals et le lac Oxien (mer d'Aral), c'est que des opérations militaires l'en détournèrent. Mais, dans sa marche ultérieure vers le Turkestan, il garda très vif le souci de l'ex-

ploration et de l'observation exacte des sites géographiques.

Une courte expédition le rendit maître du pays des Mardes, à l'ouest de l'Hyrcanie. Ce peuple, sauvage et pillard, habitait dans des villages fortifiés, perchés au sommet des montagnes. Ceux-mêmes qui vivaient dans les plaines avaient un moyen ingénieux de se défendre : leurs demeures étaient entourées d'arbres dont les basses branches étaient enlacées les unes aux autres. Un système de marcottage faisait jaillir du sol de nouvelles pousses, et le tout formait un rempart assez difficile à franchir. Tandis qu'on donnait la chasse aux habitants cachés dans leurs fourrés, Alexandre perdit son cheval préféré, le fameux Bucéphale; les Barbares s'en étaient emparés. Alexandre se mit dans une violente colère et déclara qu'il n'épargnerait rien ni personne, si on ne lui rendait pas son cheval. Comme il mettait à exécution ses vigoureux projets, les Mardes rendirent Bucéphale et firent leur soumission. Alexandre les rattacha au gouvernement de Phradate.

C'est à Zadracarta qu'Alexandre reçut la visite de Thalestris, reine des Amazones, si toutefois le récit qu'en font les historiens n'est pas de pure légende, car on doute encore aujourd'hui de l'existence des Amazones. Il est certain, toutefois, que des contingents fémi-

nins s'étaient formés dans quelques satrapies. On prétend qu'une idylle se noua entre le roi et la reine Thalestris, qu'accompagnaient trois cents de ces femmes guerrières.

Il est plus exact d'affirmer que, dès, ce moment, Alexandre changea ses habitudes. Il affecta de porter le costume oriental, ou du moins certaines pièces de ce costume, comme la tunique de pourpre à rayures blanches et le diadème dont il entourait son bonnet macédonien (causia). Cette attitude répondait à un sentiment politique. Il voulait montrer aux populations asiatiques qu'il était vraiment leur souverain, et qu'il se faisait le protecteur de leurs mœurs. Il évitait avec soin tout ce qui pouvait, à leurs yeux, le faire considérer comme un étranger, comme un intrus. Tandis qu'il apposait le sceau macédonien sur les messages qu'il adressait à la Grèce, il se servait toujours du sceau de Darius pour les actes qui concernaient les peuples soumis.

Les Grecs et les Macédoniens de son entourage s'étonnaient, sans doute, de cette concession faite aux coutumes de l'Asie. Encore était-ce là chose compréhensible et justifiable. Mais ils se scandalisèrent de voir leur jeune souverain se laisser aller aux mœurs fâcheuses des cours de l'Orient. D'abord il exigea un protocole qui révoltait leurs âmes d'hommes libres, et ce fut un grand tort que d'exiger

des soldats, qui étaient jusque là des compagnons, l'humiliante coutume de la prosternation.

Plus encore, Alexandre, qui s'était imposé à tous par une étonnante maîtrise de soi, par sa tempérance, par son respect de la femme, s'adonnait aux plaisirs de la table et s'entourait d'un harem. Les vieux guerriers s'en indignaient. Ils se demandaient si c'était pour contempler une telle déchéance qu'on les avait menés si loin.

Le conquérant sentit l'hostilité naître autour de lui : les loisirs ne convenaient décidément, ni à lui, ni à ses troupes.

De mauvaises nouvelles lui parvenaient de l'est. Bessus avait été acclamé roi par la Bactriane et avait usurpé le nom achéménide d'Artaxerxès. Et Satibarzane, le satrape d'Arie, prenait le parti de Bessus. Il fallait agir assez vite.

Sur un ordre d'Alexandre, on rassembla tous les bagages inutiles, tous les objets de luxe pillés au cours des batailles et de l'occupation des villes. Le roi même livra ce qu'il possédait de trop riche. On mit le feu à tout cela. Le chef s'était ressaisi, et par ce geste, il reconquérait l'estime et l'amitié de ses soldats.

On pouvait repartir. Délaissant Zadracarta et les plaisirs de l'oisiveté, l'armée reprit le chemin de la Parthiène.

CHAPITRE XIII

VERS LA BACTRIANE PAR L'HINDOU-KOUCH.

A la belle saison de l'année 330, le Macédonien repart à la conquête des provinces orientales de l'Iran. Après avoir traversé l'Arie, la Drangiane et l'Arachosie qui se trouvent aujourd'hui en territoire afghan, il s'arrête au pied de l'Hindou-Kouch, dont on croyait alors qu'il prolongeait la chaîne du Caucase. L'hiver fini, il franchit la passe de Bamiyan et s'empare de la Bactriane.

D'Hecatompylos, à l'entrée de la Parthiène, la grande piste d'Ecbatane et des Portes Caspiennes, se dirigeait vers la ville de Bactres (Balkh) où résidait Bessus. Elle passait, par une trouée, au sud de l'Ala-Dagh et atteignait à Sousia, aujourd'hui Meched, le cours du Kechef-Roud. Alexandre, au sortir d'Hyrcanie, ne semble pas s'être engagé sur cette piste, mais avoir atteint Sousia par le cours de l'Atrek, au nord de l'Ala-Dagh.

Les territoires qu'il allait traverser appartiennent aujourd'hui à l'Afghanistan et au

Turkestan russe. L'Arie, la Drangiane, l'Arachosie, une partie de la Bactriane étaient comprises dans les limites actuelles de l'Afghanistan. Quant à la Sogdiane, elle se confondait avec ce qui est aujourd'hui la Boukharie et la portion méridionale du Turkestan.

A Sousia, on lui apprit que la révolte de Satibarzane menaçait de lui couper la retraite, s'il continuait sa marche vers l'est. Il décida donc de modifier son itinéraire et fit demi-tour vers le sud, pour mettre à la raison les rebelles d'Arie. Satibarzane, dès qu'il eut vent de l'approche d'Alexandre, s'enfuit avec ses cavaliers vers Bactres, laissant à ses sujets le soin de défendre le territoire qu'il abandonnait. Les Ariens, comme tous les peuples de l'Iran oriental, étaient fort attachés à leur indépendance nationale, et courageux par surcroît. Ils pratiquèrent une tactique de guérilla qui embarrassa le conquérant et ses lourdes formations militaires, excellentes pour la bataille rangée, mais difficiles à utiliser dans les régions montagneuses.

Alexandre dut morceler ses troupes pour les lancer à l'assaut des repaires ennemis. Les Ariens se réfugièrent sur les montagnes, et il fallait les en déloger par tous les moyens. Quand il y avait des forêts, Alexandre n'hésitait pas à y mettre le feu pour prendre l'ennemi à son propre piège.

Des contingents armés défendaient la ville d'Articoana, résidence du satrape d'Arie. Il fallut faire le siège de la place. Les habitants finirent par se rendre, et Alexandre leur fit grâce, en dépit de leur résistance.

Toutefois, peu rassuré sur les sentiments d'une nation belliqueuse, il donna l'ordre d'édifier, à quelque distance de là, une ville de garnison, Alexandrie d'Arie, aujourd'hui Hérat.

Renforcé par des troupes fraîches de Grèce et de Lydie, il repartit, après quelque temps de repos, vers la Drangiane (Seistan). Un lourd sentiment d'insécurité, un malaise oppressait l'armée. On avait découvert un complot contre Alexandre. Philotas, un des meilleurs chefs des troupes macédoniennes, convaincu d'en avoir été l'instigateur ou le complice, avait subi la question et la torture, dans des circonstances que nous relatons plus loin. Mais les esprits étaient troublés.

On était à la fin de l'automne 330. La rude saison des froids commençait à se faire sentir, succédant presque sans transition au rude été, en ces contrées où la nature est violente. L'armée traversa les quatre fleuves qui descendent des monts et vont se perdre dans la dépression salée du Hamoun. « La piste est bonne, mais le décor est farouche. La montagne de l'Afghanistan n'a pas ces contours amollis des

chaînes qui ourlent les routes persanes. Elle déchire le ciel de ses pointes aiguës. A gauche, commencent les escarpements d'un énorme massif encore peu connu qui, plus à l'est, dans ce Kohistan mystérieux, se relèvera et s'épaissira, écran redoutable aux rares nuages des mers de l'Ouest qui se sont aventurés jusque-là. » (G. Le Fèvre, *La Croisière Jaune.*)

Arrivé au site où s'élève, de nos jours, la grande cité de Kandahar, au moment de remonter le cours du Tarnak qui conduit au plateau de Ghazni et aux passes de Kaboul, il dressa, au débouché des montagnes, les plans d'Alexandrie d'Arachosie, et s'engagea dans la haute vallée du Tarnak. Il est peu vraisemblable qu'il ait emprunté la vallée de l'Hilmend. Celle-ci aboutit, en effet, à la haute muraille du Koh-i-Baba et les cols qui donnent accès à la vallée du Kaboul paraissent difficiles à franchir pour une armée importante. Le pays était habité par les Paropanisades, peuple fruste et sauvage, à l'image du sol qui le portait. Point de forêts sur les pentes des montagnes, point de cultures au creux de la vallée. Pendant la mauvaise saison, les habitants se cachaient dans les cabanes de briques, que la neige recouvrait. Ils vivaient là, dans leurs tanières, engourdis par le froid. Ils ne résistèrent pas aux troupes d'Alexandre. Il semble que l'hiver leur enlevait toute vigueur.

Leurs habitations, du moins, servirent de refuge aux soldats harassés de fatigue, pour qui l'hiver était le plus redoutable ennemi.

L'expédition arriva ainsi, péniblement, à la vallée du Kaboul, que dominent les cimes de l'Hindou-Kouch. Les Grecs crurent que cette chaîne était le prolongement du Caucase. Ils l'appelèrent pour cette raison le Caucase indien. Il est certain que, depuis leur départ de Cilicie, ils n'avaient pas perdu le contact avec les montagnes tant qu'ils allaient vers l'est, et qu'ils pouvaient croire, sans grave erreur, à une chaîne continue, traversant toute l'Asie. On trouve, dans la carte d'Eratosthène (au IIIe siècle avant J.-C.) le tracé montagneux du Taurus à l'Inde.

On fit un long séjour au pied de l'Hindou-Kouch. Les cols de passage vers la Bactriane étaient bloqués par les neiges. On hiverna donc dans ces vallées sauvages, dans un décor impressionnant pour les Méditerranéens de l'expédition. Le soleil, tôt disparu, plongeait dans l'ombre le camp où ils s'abritaient, mais les cimes, longtemps encore, se prêtaient aux jeux de la lumière et des couleurs. Sans doute les soldats y voyaient-ils quelque effet magique ou inexpliqué.

Au cours de l'hivernage, Alexandre jeta les bases, au nord du site de Kaboul, d'une ville qu'on appela Alexandrie du Caucase à

l'endroit, semble-t-il, où se trouve aujourd'hui la localité de Bégram.

Au printemps suivant, l'armée se remit en marche. Elle prit la direction du nord, par le col d'Hadji-Gak (passe de Bamiyan). Il fallait se frayer un chemin, dans la neige, à travers les hautes roches dont quelques-unes étaient couvertes de gravures et de peintures préhistoriques [1]. Au débouché du col, on descend sur une vallée au fond plat, large de trois kilomètres. Le passage fut long et pénible. Il dura dix-sept jours, au cours desquels il fut impossible de se ravitailler. Et les défilés franchis, on arriva dans un pays ravagé sur l'ordre de Bessus. On en vint à tuer les bêtes de somme qui portaient les bagages de l'armée. Cet apport de viande fraîche permit d'atteindre Bactres (Zariaspa), qui est aujourd'hui Balkh.

Bessus, qui avait ceint la tiare royale et prétendait succéder à Darius, assassiné par lui, avait abandonné sa capitale. Il s'y était maintenu aussi longtemps qu'Alexandre séjournait de l'autre côté des montagnes. Il s'était cru protégé par l'épaisse muraille qui le séparait du sud. Pourtant il avait fallu se rendre à l'évidence : il n'y avait pas d'obstacle qui pût

---

1. Les falaises de la passe de Bamiyan sont percées de grottes utilisées au septième siècle de notre ère par des moines bouddhistes. On y voit encore deux immenses Bouddhas : le plus grand a cinquante-trois mètres.

arrêter Alexandre. Abandonné par un bon nombre des siens, il était allé chercher refuge en Sogdiane, au delà de l'Oxus. Il attendait, à Nautaca, les initiatives d'Alexandre; il attendait aussi des renforts alliés, des Scythes qui s'annonçaient, venus des bords de l'Iaxarte (Syr-Daria).

Alexandre ne s'attarda pas à Bactres. Son armée reposée, il laissa en Bactriane, le Perse Artabaze, avec quelques contingents et le gros du train. Avec des troupes équipées à la légère, il se lança à la poursuite de Bessus, à travers les steppes désertiques du nord de la Bactriane et de la Sogdiane. C'était aux premières chaleurs de l'année 329. On marchait de nuit pour éviter l'accablement des longues journées sans ombre. Mais on n'évite pas la soif au milieu d'un pays sans eau. Et c'est après bien des souffrances qu'on parvint à l'Oxus (Amou-Daria).

Les premiers arrivés se précipitèrent pour boire l'eau du fleuve. Ils le firent avec si peu de mesure que beaucoup d'entre eux périrent de cet excès. Une grande partie de l'armée était restée à distance, n'avançant qu'au prix de grandes peines. Alexandre fit allumer des feux pour signaler le point de ralliement. Sans boire, sans manger, sans même dégrafer sa cuirasse, il attendit toute une nuit que ses troupes fussent enfin rassemblées.

Il voulut, le lendemain, traverser le fleuve.

Mais il n'y avait là ni pont, ni barque, ni bois. Le fleuve n'était pas guéable. Il fallut user d'expédient.

Avec les peaux dont on faisait les tentes, avec les outres destinées au transport de l'eau, on fit des balles qu'on bourra de roseaux et de foin. Avec ces balles, on fabriqua des radeaux, et le passage commença. Les troupes débarquées montaient la garde et s'organisaient de l'autre côté du fleuve, pendant que la traversée se répétait. Au bout de cinq jours l'opération fut terminée.

L'ennemi ne s'était pas montré. Bessus avait fui de nouveau. On alla de l'avant, jusqu'à une petite ville, probablement Nautaca. Rien ne laissait prévoir qu'on y verserait le sang. Les habitants avaient accueilli Alexandre avec d'autant plus de joie qu'ils étaient eux-mêmes d'origine grecque. Habitants de Milet, ils avaient émigré au temps de Xerxès et étaient venus se fixer en ce lieu. Mais ces Milésiens avaient appartenu au parti des Branchides, que, par la suite, on avait soupçonnés de trahison et d'intelligence avec les Perses. Les soldats milésiens de l'armée d'Alexandre demandèrent à leur chef de châtier les descendants de ces traîtres. On ne sait pourquoi le Macédonien les y autorisa. Les habitants furent massacrés, les murailles de la ville rasées. Curieux exemple de justice rétrospective.

C'est aux alentours de cette ville qu'Alexandre fut atteint d'une flèche. Les Macédoniens étaient partis au fourrage. Des Barbares, venus de la montagne, attaquèrent les groupes dispersés. Il y eut des tués, beaucoup de prisonniers. Alexandre se mit à la poursuite de la tribu hostile. Au cours de l'engagement, une flèche l'atteignit à la jambe : le fer resta dans la chair. Il fallut ramener le blessé au camp.

Et c'est sur une litière qu'Alexandre accompagna ses troupes vers Maracanda.

CHAPITRE XIV

LA CAMPAGNE DE SOGDIANE.

Bessus, satrape de Bactriane, fuit devant Alexandre et gagne les steppes du Turkestan (Sogdiane). Un des officiers de son entourage, Spitamène, réussit à s'emparer de lui et le livre, vivant, au Macédonien. Bessus est envoyé à Ecbatane pour être jugé et mis à mort. Alexandre occupe Maracanda et fonde Alexandrie Eschaté (Khodjent). Il revient à Bactres pour l'hiver. Il soumet ensuite les tribus de la steppe et de la montagne.

A la limite de Boukharie, à sept kilomètres du Zarafchan qui se perd dans les sables du Turkestan, s'élève la ville de Samarkand. C'est un centre important, qui fut la capitale, au Moyen Age, du royaume de Tamerlan. Maracanda, c'est la ville-mère de Samarkand. Au temps d'Alexandre, c'était déjà une grande place fortifiée. L'enceinte avait quinze kilomètres de tour. Une citadelle en formait le réduit intérieur.

Quand le conquérant arriva dans Maracanda, il transportait dans son convoi un prisonnier de marque : Bessus lui-même.

Ce n'est pas dans un incident de la poursuite qu'il avait été pris. L'assassin de Darius avait été, lui aussi, victime de la trahison.

En effet, tandis qu'il fuyait plus avant dans les steppes pour échapper à la vindicte d'Alexandre, il se voyait peu à peu abandonné de ses derniers fidèles. Quelques chefs demeuraient à ses côtés, mais, jugeant sa chance anéantie, ils s'apprêtaient à déserter une cause désespérée. Parmi ces chefs, il y en avait un du nom de Spitamène. Il devait à Bessus situation et fortune : il oublia toute gratitude et machina, contre son bienfaiteur, un complot qui réussit.

C'était peu après le passage de l'Oxus par les troupes d'Alexandre. Spitamène mit au courant de ses intentions deux autres chefs de l'entourage de Bessus. Ceux-ci entrèrent dans ses vues. Un jour donc, Spitamène alla trouver le satrape fugitif et lui annonça, avec émotion, qu'un complot venait d'être découvert, et que les coupables avaient été arrêtés et enchaînés. C'étaient huit jeunes hommes, de connivence avec les conjurés. On les amène à Bessus et, tandis que celui-ci s'apprête à les frapper, ils se défont de leurs liens, entourent le satrape, lui arrachent ses vêtements et le ligotent avec les cordes qu'ils viennent d'abandonner. Bessus trahi ose à peine se plaindre : on lui rappelle sa conduite envers Darius. On

le charge sur un cheval; peu après, il était aux mains d'Alexandre.

Spitamène l'avait amené lui-même au conquérant; il lui avait passé une corde au cou, comme à une pièce de bétail, et, devant Alexandre, il s'écria: « Voici que j'ai vengé mes deux rois : Darius et toi. Je t'amène l'homme qui assassina son maître et seigneur; je l'ai pris au piège qu'il m'avait lui-même montré. Si seulement Darius pouvait voir ce spectacle! Puisse-t-il sortir de sa tombe, lui qui a si peu mérité son supplice, mais qui mérite bien aujourd'hui cette consolation! »

Il va sans dire qu'Alexandre reçut avec joie cette prise importante. Il félicita Spitamène de son geste. Quant à Bessus, il le livra au frère du roi Darius, Oxyathrès, pour que celui-ci le fît périr selon la coutume perse. Bessus fut emmené, par la suite, à Ecbatane: on lui coupa les oreilles, on le mit en croix, et, pour en finir il fut écartelé.

Alexandre eût pu revenir sur ses pas. Mais il tenait à se protéger du côté des Scythes. Ceux-ci habitaient au delà du fleuve Iaxarte (le Syr-Daria), que les Anciens confondaient avec le Tanaïs (le Don). Souffrant encore de sa blessure mal cicatrisée, il ne s'accorda aucun repos, arriva aux bords de l'Iaxarte, qui marquait à ses yeux la frontière du monde civilisé. Il y décida la fondation d'une ville, Alexandrie

Eschaté, c'est-à-dire « l'extrême ». C'est, en effet, la plus septentrionale des villes créées par le conquérant. Elle fut construite avec une extrême rapidité, et bientôt peuplée de prisonniers qu'on avait rachetés et libérés. Cette création fut durable, puisque la ville existe encore, sous le nom de Khodjent. Située entre la « Steppe de la Faim » et la florissante vallée du Ferghana, elle est bien une de ces villes-clés, dont la position fixait le choix d'Alexandre.

Le chef des Scythes vint trouver Alexandre et lui proposa un traité d'amitié, à condition qu'il ne franchît pas l'Iaxarte, dont le cours servait de frontière à leurs terres. Ce peuple scythe passait pour être de mœurs assez douces; il n'engageait le combat que lorsqu'il y avait été provoqué. Alexandre accepta de demeurer en voisinage pacifique avec ces Barbares honnêtes. Il crut bon, toutefois, de faire, au delà de l'Iaxarte, une courte démonstration militaire. Sa cavalerie atteignit un lieu qu'on appelait les Bornes de Dionysos, parce qu'il y avait là des autels dont l'origine remontait, disait-on, à Dionysos et à Héraklès.

Tandis que le conquérant séjournait ainsi au nord de la Sogdiane, la sédition éclatait derrière lui. Les Sogdiens se révoltaient, soulevés par Spitamène, à qui, décidément, la trahison était coutumière.

Maracanda est assiégée. Les Nomades du

nord, Dahes, Chorasmiens, Massagètes et Saces, prennent le parti de Spitamène. Alexandre hésite à quitter l'Iaxarte, de peur que le pays abandonné ne soit bientôt repris par les Barbares. Un corps d'armée envoyé pour dégager Maracanda est mis en pièces au passage du Polytimétos (Zarafchan). Prompte décision d'Alexandre : en quatre jours il couvre les trois cents kilomètres qui le séparaient de la capitale de la Sogdiane. Spitamène s'enfuit. De courtes expéditions punitives mirent à raison les chefs sogdiens qui l'avaient soutenu.

Le pays n'était pas, pour autant, définitivement soumis. Les massifs montagneux de l'est et du sud-est, difficilement accessibles, protégeaient les roitelets ou seigneurs féodaux qui en étaient les maîtres et s'y trouvaient en parfaite sécurité. Ce sol, hérissé de forts naturels, facilitait la guérilla. Il fallut deux ans au conquérant macédonien pour venir à bout de ces montagnards belliqueux, trop bien défendus par une nature plus difficile à vaincre que les hommes.

Une première fois, Alexandre prit ses quartiers d'hiver à Bactres. Il avait ramené le gros de ses effectifs vers le sud, par souci de sécurité. En 328, il reprit la campagne, recommençant l'effort de conquête de l'année précédente. Dans ces luttes épuisantes, il fut secondé par des lieutenants expérimentés et dévoués; Cra-

tère, en particulier, se montra d'une activité inlassable. Alexandre put ainsi multiplier ses interventions; ses troupes agissaient en plusieurs points à la fois et, peu à peu, il imposait son ascendant à des adversaires tenaces, mais qu'il lassait lui-même par sa volonté de ne jamais céder ni s'avouer vaincu. Au cours de cette année-là, la Mergiane (en Transcapienne) fut soumise. On décida la création d'une Alexandrie sur l'emplacement de ce qui devint la ville de Merv. D'autre part, les Massagètes, alliés de Spitamène, abandonnèrent la lutte. Ils n'hésitèrent pas, pour éviter une invasion de leur territoire, à se défaire de Spitamène lui-même; ils le firent prisonnier, le décapitèrent, et envoyèrent à Alexandre, pour témoigner de leurs bons sentiments, la tête de celui qui avait, un an auparavant, livré Bessus. Une version plus romanesque de l'événement veut que ce soit la femme elle-même de Spitamène qui ait exécuté son mari et apporté la tête de la victime au conquérant étranger.

La position d'Alexandre s'affermissait. Il avait fondé, un peu partout, en Sogdiane, des centres de garnison. Il passa l'hiver de 328-327, à Nautaca, réservant à l'année suivante de réduire la région montagneuse qui restait, menaçante, au flanc de sa conquête. Il s'agit des massifs montagneux qui, des Monts Alaï à l'Hindou-Kouch, forment comme autant

(*Ph. Anderson*).

VARIUS.
(Fragment de la mosaïque de Pompéi.)

BIBLIOTHÈQUE

BIBLIO

ALEXANDRE AU COMBAT.
(Fragment de la mosaïque de Pompéi.)

(*Ph. Anderson*).

d'éperons projetés du Pamir. Ce sont les chaînes du Zarafchan, des Monts Hissar, de l'Alaï, de Pierre-le-Grand, et du Darvaz. Ces chaînes s'étagent de 2.500 à plus de 7.000 mètres.

Cette opération fut l'œuvre du printemps de l'année 327. (On peut admettre aussi qu'elle eut lieu à l'automne précédent.) Alexandre n'attendit pas que le beau temps fût assuré. Tandis qu'il se dirigeait vers les derniers centres de résistance, un épouvantable ouragan s'abattit sur l'armée, au moment où elle se trouvait dans des montagnes boisées. Une pluie violente, mêlée de grêle, provoqua la débandade. Les armes tombaient des mains des soldats. Les soldats eux-mêmes tombaient dans cette couche glissante et glacée qui recouvrait le sol. Certains se réfugiaient contre les arbres, mais, transis de froid, beaucoup périrent d'être restés immobiles, et on les retrouva, la tourmente passée, appuyés aux troncs des arbres, dans l'attitude où la mort les avait surpris. Alexandre se dépensa, comme il le faisait en toute situation difficile. Il indiqua à ses hommes des hameaux épars dans la forêt : on put ainsi trouver abri dans les huttes des montagnards. Il conseilla aux autres d'allumer de grands feux pour éviter l'engourdissement qui avait été fatal à tant de leurs camarades.

Les deux principaux épisodes de cette expédition en montagne furent la prise du « rocher

sogdien » et l'escalade du fort de Choriène.

Le rocher sogdien semblait être le centre de résistance des féodaux du pays. L'un d'entre eux, Arimaze, en assurait la défense. Toute une population s'y était réfugiée, les vivres y avaient été accumulés et la position, disait-on, pouvait tenir deux ans. Les flancs escarpés de la montagne semblaient la rendre invulnérable. Alexandre essaya d'abord de traiter avec Arimaze, pour éviter, autant que possible, une perte d'hommes. Sûr de lui, Arimaze fit répondre avec insolence que si les soldats d'Alexandre avaient des ailes, il leur était loisible de venir le déloger. Piqué au vif, Alexandre résolut de tenter l'assaut. Il fit choisir dans son armée les soldats nés dans les montagnes et habitués à mener les troupeaux à travers les sentiers les plus difficiles. Il les harangua et promit de fortes récompenses à ceux qui arriveraient les premiers au sommet de la position.

L'escalade fut décidée. Les grimpeurs emportèrent deux jours de vivres. Ils n'avaient avec eux que des armes légères et faciles à manier. Il leur fallut utiliser, comme les alpinistes d'aujourd'hui, toutes les ressources de leur technique : crampons de fer, nœuds et rappels de corde. La nuit tombée, ils n'avaient pas encore atteint l'ennemi. Ils durent camper sur place, dans une situation dangereuse. Au

matin suivant, ils aperçurent des fumées qui montaient du roc : les Sogdiens se tenaient cachés dans des grottes et des anfractuosités de la montagne. Il n'y eut pas de véritable combat entre les assaillants et les défenseurs. Arimaze préféra traiter avec un adversaire aussi résolu à franchir tout obstacle. Quant au « fort » de Chorième, il se trouvait isolé par ses gorges. Alexandre fit abattre des sapins et fabriquer des échelles. Les soldats, descendus au fond du ravin, élevèrent, selon une méthode qui leur était coutumière et qui avait fait ses preuves, une haute terrasse d'où ils s'efforçaient de lancer leurs projectiles sur l'ennemi retranché. Celui-ci finit par capituler. Alexandre, enfin maître d'un pays particulièrement dur à vaincre, revint à Bactres.

Au cours de cette campagne ardue, le conquérant s'était emparé d'un important butin. Des prisonniers de marque se trouvaient aussi parmi les populations qu'il venait de soumettre. Un chef du pays, Oxyarte, fut pris avec toute sa famille. Il avait une fille fort belle, Roxane. Alexandre la vit et s'en éprit. Il allait écrire une nouvelle page de son aventure.

CHAPITRE XV

ALEXANDRE ÉPOUSE ROXANE. DISSENSIONS DANS L'ARMÉE ET NOUVEAUX PROJETS.

Dans les massifs montagneux de la Sogdiane, Alexandre a fait prisonniers des chefs locaux. L'un d'eux, Oxyarte, a une fille, toute jeune. Alexandre s'éprend d'elle et l'épouse. Les Macédoniens jugent sévèrement la conduite du roi. D'un tempérament passionné, le conquérant sévit à plusieurs reprises, et pour des motifs parfois futiles, contre ses compagnons.

Roxane était une toute jeune fille. Que le Macédonien, d'ordinaire si parfaitement maître de lui, et qui s'était montré, à l'égard de la femme et des filles de Darius, d'une réserve courtoise et digne ait voulu faire de cette adolescente la compagne de sa vie royale et l'associer à son prestige, cela ne laisse pas que d'étonner. On a prétendu qu'il avait agi par souci politique. Alexandre poursuivait toujours son dessein d'union entre les conquérants et les conquis : en choisissant pour femme une jeune fille de la noblesse locale, il ralliait à sa cause les populations qu'il venait de soumettre par la force.

Cette pensée ne fut sans doute pas étrangère à sa décision. Il la manifesta même en célébrant son mariage suivant le rite régional qui s'est maintenu, à travers les siècles, dans le Turkestan. Alexandre et Roxane se partagèrent le pain symbolique de l'union conjugale. On le tranchait avec une épée et chacun des époux en mangeait un morceau. Rite naïf et simple, très éloigné de la composition précieuse que cette cérémonie suggéra, d'abord au peintre Aétion, puis, beaucoup plus tard, au Sodoma dans sa fresque de la villa Farnèse.

Mais il s'opérait aussi, dans l'âme d'Alexandre, et depuis qu'il avait pris contact avec l'Orient, une évidente transformation. Il avait perdu de cette simplicité et de cette austérité qui expliquent, mieux que tout, son ascendant presque surhumain sur les hommes frustes qui l'accompagnaient dans sa périlleuse aventure. Il aimait s'enivrer dans des festins orgiaques, cédait au luxe du vêtement, s'exerçait à faire de son caprice une loi pour tous, affectait de commander pour le seul plaisir d'être obéi. En épousant Roxane la Barbare, Alexandre affirmait aussi son penchant à suivre son bon plaisir; en satisfaisant un mouvement de passion, il manifestait sa volonté d'indépendance et un certain goût de scandale. Car il n'hésitait pas, le cas échéant, à scandaliser les siens par ses fantaisies et même ses violences.

Des mouvements de révolte, parfois, secouaient ses compagnons d'armes; mais il les châtiait durement, et la colère qui couvait dans l'armée s'apaisait ou se soumettait à sa rude volonté.

Déjà, lors du séjour en Drangiane, un complot découvert avait amené une impitoyable répression. Philotas, fils de Parménion, le vieux conseiller et le meilleur lieutenant d'Alexandre, avait été supplicié pour n'avoir pas dénoncé les coupables et montré, dans cette affaire, une attitude suspecte. Ni l'amitié, ni les services rendus n'avaient arrêté le Macédonien. Parménion lui-même n'avait pas été épargné. Comme il se trouvait alors à Ecbatane, à trente ou quarante journées de marche, Alexandre dépêcha quelques hommes sûrs, montés sur des chameaux rapides, pour le faire assassiner. Cette âpreté dans la vengeance témoignait d'une transformation morale où avait sombré la bonne influence d'Aristote sur son jeune élève.

Tandis qu'à Maracanda on célébrait la fête des Dioscures, un flatteur osa prétendre qu'Alexandre était supérieur, non seulement à Castor et à Pollux, mais à Héraklès. Le rude Klitos, qui assistait au banquet, s'indigna de ces flagorneries. Il avait sauvé Alexandre au Granique et, pour cette raison s'autorisait à lui parler sans détours : « Non, tu n'es pas un

dieu, déclara-t-il au roi, car les dieux agissent seuls, et toi, tu n'es grand que grâce aux Macédoniens. » Ivre de vin et de colère, Alexandre arracha une pique à l'un de ses gardes et en frappa Klitos. Celui-ci s'écroula, sans vie. Cette scène violente illustre, on ne peut mieux, le fond passionné du tempérament d'Alexandre. Le remords le saisit aussitôt, et, pendant trois jours, il demeura dans sa tente, sanglotant et pleurant l'ami qu'il avait tué.

Un autre incident vint troubler le séjour des Grecs à Bactres. A plusieurs reprises, Alexandre avait voulu rétablir, parmi les marques de respect dues à une personne royale, le rite de la proskynèse, c'est-à-dire de la prosternation. L'imposer aux sujets orientaux n'avait rien que de compréhensible, puisque cette coutume leur était déjà familière. Mais lorsqu'il voulut exiger de ses compagnons un geste qui s'apparentait aux marques d'adoration, il y eut comme une résistance indignée de la part de ces hommes qui se refusaient à être humiliés.

Parmi les Grecs de l'entourage du roi, il y avait le propre neveu d'Aristote, Callisthène. C'était un écrivain de talent et un esprit formé à l'école de son oncle. Alexandre l'avait engagé pour être l'historiographe de sa campagne. A plusieurs reprises, Callisthène aurait affecté d'ignorer la proskynèse, et, un jour qu'Alexan-

dre avait, pour ce motif, refusé de l'embrasser, le philosophe aurait dit, en manière de riposte : « Je m'en irai donc plus pauvre d'un baiser. » Callisthène servait de mentor à l'un des jeunes nobles macédoniens qu'Alexandre avait groupés autour de lui pour les initier aux méthodes de la guerre et les préparer à leur rôle futur de conducteurs d'hommes. Ce jeune homme homme avait pour nom Hermolaos. Il supportait mal l'évolution d'Alexandre vers une conception à la fois tyrannique et religieuse de la royauté. Sa fierté naturelle de Macédonien en était blessée. Au cours d'une partie de chasse, en présence du roi, il perça de son épieu un sanglier; l'usage voulait que ce coup fût réservé au roi. Irrité, Alexandre fit fouetter Hermolaos, qui jura de se venger. Une Syrienne, qui suivait l'armée depuis plusieurs années, et qui passait pour être experte en divination, avertit le roi du danger qui le menaçait. Hermolaos fut saisi. Convaincu qu'il n'échapperait pas à la mort, il tint devant son roi des propos insolents où se mêlaient l'invective et l'anathème. Il fut lapidé. Quant à Callisthène, il paya de sa liberté l'amitié qu'Hermolaos lui avait témoignée et l'indépendance qu'il avait trop souvent manifestée envers le roi. Il fut jeté en prison et, plus tard, il fut pendu.

A la fin du printemps, Alexandre quitta Bactres et se dirigea vers sa base d'Alexandrie du Caucase. L'armée qu'il emmenait avec lui avait subi d'importantes modifications. Il avait renvoyé une partie des contingents grecs dont l'humeur ne se prêtait plus aussi docilement à ses volontés, et il avait incorporé dans ses troupes des cavaliers touraniens, et trente mille Bactriens ou Sogdiens, attachés désormais à la fortune de leur vainqueur. Cent mille hommes suivaient ainsi le conquérant, en majorité d'origine asiatique. La grande croisade hellénique s'était transformée : l'Orient la rendait méconnaissable. Mais Alexandre avait toujours près de lui sa garde macédonienne.

Il fallut franchir, de nouveau, les hautes passes de l'Hindou-Kouch. Il semble qu'il ait, cette fois, choisi un nouvel itinéraire et qu'il ait franchi un des cols orientaux de la chaîne, un de ceux qui font communiquer les hautes vallées du nord de l'Afghanistan avec le Kafiristan (passe d'Andjouman ou col de Kawak?).

Alexandre ne fit qu'un bref séjour dans la station qu'il avait créée au pied du Caucase indien. Il avait mûri durant les hivernages de Bactriane, un plan dont la réalisation devait couronner sa conquête. Certes, il était satisfait des victoires acquises. Il se sentait vraiment le maître de l'Asie. Il avait recueilli tout l'héritage de Darius. Mais il croyait proche l'extré-

mité orientale de la terre. Il savait que l'Inde, selon les hypothèses des voyageurs et la doctrine de son maître Aristote, touchait au bord de ce fleuve-océan qui entourait le monde habité. Cette proximité attirait le grand aventurier que le désir de connaître poussait autant que la volonté de conquérir.

Le roi Taxile, un des rajahs du haut Indus, avait sollicité l'appui d'Alexandre, quand il se trouvait encore en Sogdiane. La nouvelle campagne avait donc aussi une raison militaire. Mais on peut croire que le conquérant aurait terminé là sa déjà très longue randonnée, s'il n'y avait pas eu, à une distance qu'il pouvait juger insignifiante, un pays légendaire, pleins d'animaux fantastiques et de fruits inconnus. Il voulait satisfaire et sa curiosité et son désir de porter ses armes au bout du monde.

Comme l'Inde passait pour un pays de richesses fabuleuses et que les rois y déployaient un grand luxe dans leur existence, Alexandre, pour ne point paraître inférieur à ceux qu'il rencontrerait, fit mettre des freins d'or aux chevaux des Macédoniens et orner de plaques d'argent les boucliers et les cuirasses.

CHAPITRE XVI

DU KAFIRISTAN AU PENDJAB.

Maître de l'Asie, Alexandre veut connaître l'Inde. Il espère arriver aux confins du monde oriental. Il franchit de nouveau l'Hindou-Kouch et pénètre dans les contrées mystérieuses du Kafiristan, du Tchitral et du Pendjab sepentrional. Il noue amitié avec le roi Taxile et défait le roi Porus. Il atteint la ligne de partage des eaux entre l'Indus et le Gange. Ses troupes refusent de le suivre plus loin.

En suivant la vallée du Cophène (le Kaboul) dans la direction du sud-est, on arrive, non loin de la ville actuelle de Djelabab (ou Djellah-Abad), à un confluent de torrents qui aboutissent là, comme des routes à un carrefour. Alexandre comprenant l'importance de cette position, y créa une nouvelle base, à laquelle il donna le nom de Nicée; c'est la Nicée de la colonie du Paropanise. Outre le Cophène, viennent aboutir en ce lieu l'Alingchang, grossi de l'Alingar, et, plus en aval, le Kounar. Ces deux torrents portent, dans les récits de l'expédition d'Alexandre, les noms de Choès et Choaspe. Ils drainent les vallées presque mystérieuses du Kafiristan et du Tchitral.

Au delà de Djelabad, s'ouvre la célèbre passe

de Khaïber, porte ouverte sur la vallée de l'Indus. C'est la voie normale pour ceux qui veulent atteindre le fleuve par la ville de Peschawer. Une partie de l'armée seulement prit cette direction, sous la conduite d'Héphestion et de Perdiccas, et fit la descente rapide qui, en quelques jours de marche, conduit des hautes vallées de l'Hindou-Kouch, au climat alpestre, vers les terres chaudes de l'Inde occidentale. La séparation se fit à Nicée. Alexandre décida de gagner le Haut-Indus par le Kafiristan.

Il fut sans doute le premier homme de guerre à conduire une armée dans ces vallées presque inaccessibles et que ferment les deux hauts sommets du Tiritch-Mir (7.707 mètres) et de l'Istoro-Nal (7.385 mètre). Le Kafiristan n'est qu'une suite continue de payasages grandioses, de vallées défendues par d'étroits défilés, pareils à des fentes ouvertes dans l'épaisseur des montagnes. Sur les flancs de celle-ci, des forêts de chênes verts, de tamaris, de noyers mettent de la fraîcheur et de la diversité dans les sites. Des massifs de cèdres montent jusqu'à 3.500 mètres. Plus haut encore, c'est la prairie d'où la vue s'étend sur les blancs sommets de l'Hindou-Kouch.

Aujourd'hui, et malgré tant de migrations venues de la Mongolie et des pays de race jaune, les Kafirs sont encore, pour une bonne

moitié de pur type européen et aryen. On dit que ces hommes sont les descendants des soldats grecs d'Alexandre établis dans les stations militaires du Paropanise. Il s'agit, plus vraisemblablement de populations aryennes primitives, bien protégées par leurs montagnes d'un mélange trop prononcé avec les éléments des migrations. Les Kafirs habitent de petites villages de huttes, construits à grande hauteur au-dessus du fond des vallées et qu'on atteint par de petites sentes vertigineuses. Les façades de leurs habitations sont souvent ornées de dessins géométriques qui prouvent la persistance des goûts artistiques.

Alexandre dut guerroyer dans ces vallées du Bachgoul, du Petch, du Ramgoul avant d'atteindre le Tchitral, c'est-à-dire la haute vallée du Choaspe (Kounar). Il lui fallut dix mois de campagne pour réduire le pays montagneux qui s'étend du Kaboul à l'Indus, traverser les vallées du Pandjkora et du Swât. Les narrateurs citent deux événements particuliers de cette campagne : l'épisode de Nysa et la prise de l'Aornos.

L'intérêt qu'ils comportent, c'est qu'on y trouve l'influence de légendes religieuses hindoues confondues avec des mythes grecs. A Nysa, Alexandre retrouve, non sans quelque étonnement, une survivance de la légende héroïque de Dionysos.

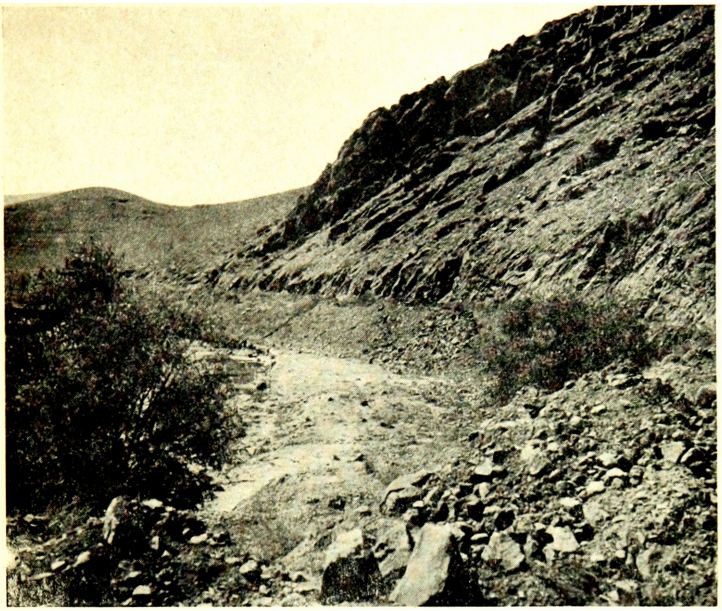
« Un soir, pénétrant dans une combe aux végétations touffues, Alexandre s'arrête en un lieu si couvert de bois que la masse des arbres lui cache la vue d'une citadelle dressée sur un faîte et dont la nécropole avoisine son camp. Les soldats, pour combattre le froid rigoureux de la nuit, allument de grands feux. Des étincelles volent jusqu'aux tombeaux. Ceux-ci, bâtis de vieux cèdres [1], s'enflamment, et l'incendie met en émoi toute la vallée. Alors, sur la hauteur, derrière les remparts, on entend aboyer les chiens, puis s'élever des voix d'hommes. » (Radet.)

Alexandre, s'apercevant qu'il est près d'une ville, veut s'en emparer. Mais un groupe d'habitants, conduit par un vieillard du nom d'Acuphis vient le prier de renoncer à son entreprise :

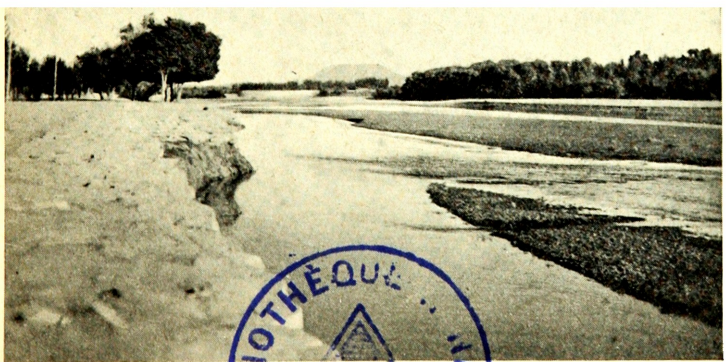
« Au nom de Dionysos, les habitants de Nysa te demandent de les laisser libres. Car c'est ce dieu qui, retournant en Grèce après avoir conquis l'Inde, fonda notre ville, pour laisser un monument impérissable de sa course victorieuse. »

Bien entendu, Alexandre exigea la soumission de la ville. Mais, pour honorer Dionysos,

1. Les habitants du Tchitral ont gardé la coutume de placer les morts dans des cercueils de bois, laissés à ciel ouvert, et groupés, les uns au-dessus des autres, sur le versant escarpé d'une vallée, généralement à côté de bouquets d'arbres.

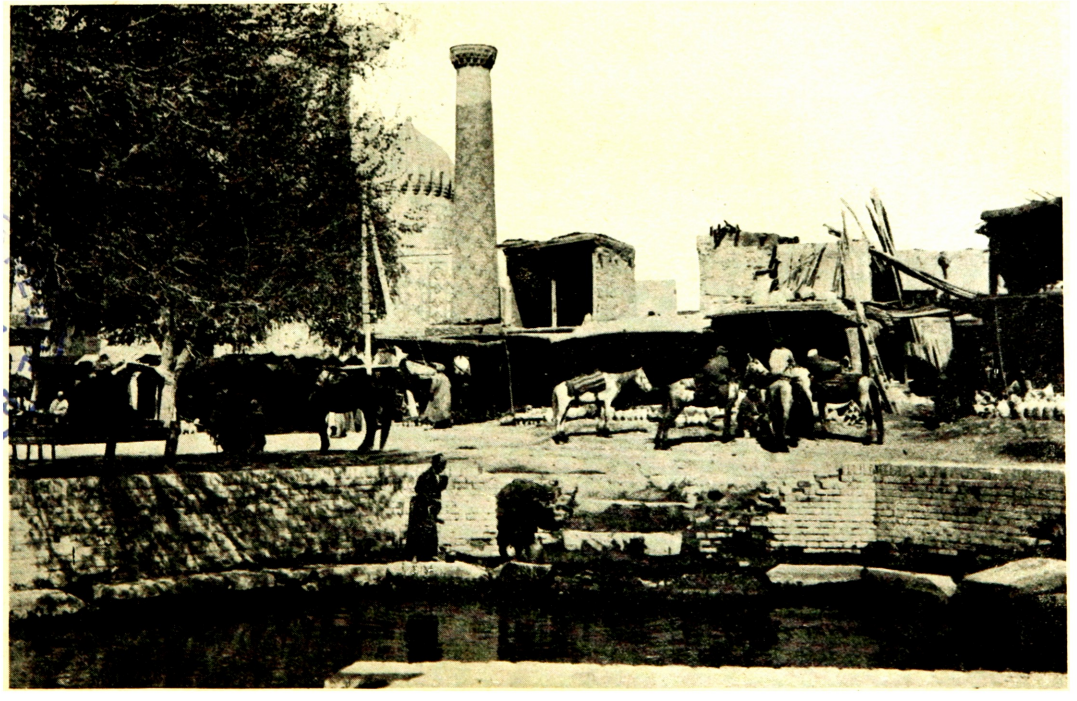


UNE VIEILLE ROUTE DE PERSE.



LA RIVIÈRE D'ISPAHAN (*Ph. G. Aroutcheff*).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



(*Ph. Verascope Richard*).

SAMARCANDE.
(Cette ville du Turkestan russe était, sous le nom de Maracanda, la capitale de la Sogdiane.)

l'armée tout entière gravit une montagne voisine où poussaient du laurier, du lierre, de la vigne sauvage; des touffes de nard s'accrochaient aux rochers. Elle passa plusieurs jours dans cette nature sauvage et odorante, se livrant aux exercices violents et à la joie exubérante dont s'accompagne toute fête dionysiaque. Et ce fut là une détente aux disciplines nécessaires de la marche en armes.

Quant à l'Aornos, c'est un sommet du Haut-Indus, que l'on a identifié avec le massif du Pîr-Sar. Il pouvait servir de refuge à des combattants, comme ce « rocher sogdien » ou ce « fort de Chorîène » dont Alexandre s'était emparé lors de ses expéditions au nord de l'Hindou-Kouch. Les traditions locales prétendaient qu'Héraklès avait voulu s'emparer de la montagne, mais qu'il avait dû fuir, ému par un violent tremblement de terre.

Cette prise de l'Aornos — on disait aussi Aornis, la cime sans oiseaux — fut l'un des beaux faits de guerre de l'expédition. L'accès de la montagne était presque impossible : la base plongeait dans les eaux de l'Indus, à cet endroit rapide et profond; du côté opposé au fleuve, des ravins abrupts l'isolaient. Par ailleurs, les montagnards occupaient la cime, bien décidés à ne laisser en approcher personne. Alexandre prit une de ces décisions dont il était coutumier : on comblerait les

ravins. Travail considérable. Mais on était en pleine forêt. Pendant sept jours on abattit des arbres, qu'on faisait rouler dans le précipice. Quand celui-ci fut comblé, Alexandre choisit des hommes capables de participer à l'escalade. Il désigna aussi trente jeunes gens de sa garde pour l'assaut.

A peine le signal de l'attaque avait-il été donné, que le Macédonien, incapable de résister à sa fougue naturelle, s'élança le premier sur les rocs de l'Aornos. Tous ses compatriotes voulurent le suivre. Mais la montagne se prêtait mal à cette ardeur imprudente. Les soldats glissaient sur les pentes trop raides, et, heurtant les rochers, ils tombaient au fond des précipices ou même dans les eaux de l'Indus. Les indigènes, d'autre part, lançaient leurs flèches sur les assaillants ou faisaient rouler sur eux de gros blocs de pierre.

Il fallut battre en retraite. Alexandre accepterait-il l'échec? L'idée d'abandonner la prise de la montagne lui paraissait humiliante. Encore indécis, il demeura sur place, achevant l'encerclement de l'Aornos et coupant les sentiers à peine perceptibles qui permettaient l'accès de la montagne aux ennemis. Pendant deux jours, les Indiens manifestèrent une joie bruyante et ironique. Puis, voyant leur adversaire décidé à rester là, ils prirent le parti d'abandonner la montagne. Pendant la nuit, ils

allumèrent de grands feux, et aidés par les lueurs, ils réussirent à se glisser hors de la position à travers les roches et les lignes discontinues d'Alexandre. Il y eut bien, de-ci, de-là, quelques échauffourées, mais le lieu ne se prêtait pas à de vrais combats. Le lendemain, le Macédonien put occuper l'Aornos, délaissé par ses défenseurs.

Après avoir surmonté d'innombrables difficultés à travers les monts et les forêts du Tchitral et du Kohistan, l'armée d'Alexandre arriva enfin à l'Indus et descendit le fleuve sur des barques rapidement construites pour rejoindre le groupe commandé par Perdiccas et Héphestion. Ceux-ci avaient réussi à jeter un pont sur le fleuve, à la hauteur de la ville actuelle d'Attok. Mais, avant de poursuivre sa randonnée, Alexandre imposa quelques jours de repos à ses troupes épuisées par les rudes fatigues de l'hiver écoulé.

Le roi Taxile, dont nous avons parlé, était en lutte avec le rajah voisin, Porus. Il fit parvenir au Macédonien de somptueux cadeaux : plusieurs milliers de moutons et de bœufs, trente éléphants de guerre, plusieurs centaines de cavaliers et une forte somme d'argent. Alexandre organisa de grandes réjouissances avant de franchir le cours de l'Indus. Au mois d'avril (326), il reprit sa marche avec une armée refaite et décidée encore à le suivre.

Taxile résidait en sa ville de Taxila, au lieu où se trouvent aujourd'hui les ruines de Schadheri. A l'approche d'Alexandre, il se met aux ordres du conquérant, qui le confirme, par amitié, dans son titre de roi. On atteint le cours de l'Hydaspe, c'est-à-dire le Djelam. Derrière l'Hydaspe se tient le roi Porus, le prince de la dynastie Paurava. Il est bien décidé à défendre chèrement l'entrée de son territoire et la terre des Cinq-Fleuves. C'est un vrai chef, habile et courageux. Deux cents éléphants, trois cents chars de guerre appuient ses troupes.

Alexandre a tôt jugé la valeur de son adversaire. Il le voit bien protégé par le cours de l'Hydaspe, que les pluies tropicales ont grossi. Il lui faut user de ruse et d'audace. Après avoir lassé les avant-gardes de Porus, il passe de nuit le fleuve, avec une douzaine de mille hommes, dont la moitié de cavaliers. Le choc a lieu. Alexandre attaque avec la même fougue qu'au Granique. Les cornacs, qui conduisent les éléphants de Porus, tombent bientôt sous les flèches des archers. Les bêtes désemparées et rendues furieuses par le combat, fuient en désordre écrasant les Hindous plus que les Grecs. Porus est blessé. Il tombe au pouvoir de son vainqueur. La légende rapporte qu'Alexandre lui ayant demandé de quelle manière il vouait être traité, le chef hindou

lui répondit : « En roi. » Il semble bien que le Macédonien ait agi selon ce vœu. Il maintint le roi Porus dans sa souveraineté locale, et s'en fit un allié pour la suite de sa campagne dans le Pendjab.

Pour commémorer sa victoire, Alexandre décida la fondation de deux villes : Nicée, qui est aujourd'hui Mong, au lieu même de la bataille, et Bucéphalie à l'endroit où il avait traversé le fleuve (Djalalpour). Le conquérant, en dénommant cette dernière ville, rendait un hommage exceptionnel au cheval qui l'avait porté depuis le départ de Macédoine. La bête était morte de vieillesse, sans doute, à moins qu'elle n'eût péri dans les durs combats de la traversée alpestre.

Alexandre repartit vers l'est. Il traversa ainsi l'Acésine (le Tchinab) qui reçoit les eaux de l'Hydaspe, l'Hydraste (le Ravi) et arriva enfin à l'Hyphase (le Bias) qui est un affluent du Sutledj. Au delà, c'est la ligne de partage des eaux, c'est le bassin du Gange. Mais ce fleuve-océan qui borne la terre, Alexandre ne parvenait pas à l'atteindre. Plus il avançait vers l'est, plus il lui semblait que le but s'éloignait. Certes, il ne ressentait lui-même aucun découragement. Il avait, dans le désir de connaître, une source jamais tarie de renouvellement. Il concevait comme impossible que l'Hyphase pût marquer la limite de son

itinéraire, puisqu'il y avait au delà des terres qu'il ignorait encore. Et déjà, tout près de lui, le monde nouveau qu'il venait de traverser ne le décevait pas. Il avait retrouvé dans les eaux indiennes et les crocodiles et les lotus d'Egypte; il avait aussi admiré une nature étrange et somptueuse, cheminé dans des forêts d'une impressionnante densité.

Il était donc bien décidé à marcher encore de l'avant. Mais, cette fois, et pour la première fois, ses hommes refusèrent de le suivre.

La gloire ne suffisait plus à nourrir leur enthousiasme. Les Macédoniens, décimés par les combats, ne formaient plus qu'une petite troupe dans l'armée composite du conquérant. Et les contingents étrangers, si fidèles qu'ils fussent, n'avaient pas de puissantes raisons de se dévouer et de se sacrifier. La traversée du Pendjab avait été très pénible. La mousson d'été sévissait. Pendant soixante-dix jours, la pluie n'avait cessé de tomber. Les vêtements des hommes d'armes étaient en loques. Les chevaux étaient blessés, épuisés de fatigue. Le climat débilitant usait les énergies; l'armée se démoralisait, et chez certains le sentiment de la détresse était si fort qu'il se confondait avec le désespoir.

Alexandre comprit qu'exiger de plus longs efforts de ces hommes à bout de résistance ne pouvait qu'engendrer la catastrophe. Il tenta

de ranimer le courage des défaillants; il alla même jusqu'à exciter leur convoitise en leur laissant espérer un butin prodigieux; des murmures lui répondirent. A contre-cœur, mais cédant à la nécessité, il fit connaître à ses troupes l'heure du retour. C'était dans les derniers jours du mois d'août 326.

Avant de quitter les bords de l'Hyphase, il divisa son armée en douze corps. Chacun de ces corps dut construire un autel. Et devant les douze monuments ainsi élevés en l'honneur des dieux et en témoignage de sa conquête, Alexandre fit célébrer des sacrifices.

Le rite accompli, l'armée s'en retourna vers l'Occident.

CHAPITRE XVII

LA DESCENTE DE L'INDUS.

Pendant la marche vers le Gange, Cratère avait fait construire une flotte, sur l'Hydaspe. A son retour, Alexandre décide d'utiliser les navires pour descendre, par l'Indus, jusqu'à la mer libre. Des combats marquent cette campagne qui dure environ neuf mois. Alexandre est gravement blessé chez les Malliens. Mais il guérit et arrive au delta de l'Indus. Il touche la mer et sacrifie à Poseidon.

On revint ainsi jusqu'au Tchinab, puis jusqu'au Djelam. Cratère, que le Macédonien avait laissé dans la région pour assurer les bases de l'armée pendant la marche vers le Bias, n'était pas resté inactif. Il avait fait descendre des pentes de l'Himalaya une quantité énorme de bois qu'on avait amené par flottage jusqu'au lieu de campement. Il avait même commencé la construction d'une véritable flotte, comprenant des trirèmes pour le combat et des centaines de barques de transport et des radeaux. Quand Alexandre vint le

rejoindre et qu'il eût vu le travail déjà fort avancé, sa décision fut prise de descendre l'Indus et d'attendre par le sud cette Mer de l'Est qui avait fui sans cesse devant sa progression terrestre.

Après avoir assuré l'organisation politique du Pendjab et réconcilié Porus et Taxile, Alexandre, sa flotte achevée, put entreprendre sa navigation fluviale. Il avait nommé comme navarque (amiral), pour diriger les opérations et les équipages, le Crétois Néarque. L'homme méritait la confiance que le conquérant avait mise en lui : il avait l'esprit délié et perspicace qu'on reconnaît aux habitants de la Crète, et, comme tous les insulaires, il était rompu aux problèmes de la navigation. Il avait lui-même choisi, dans la foule composite de l'armée, en particulier dans le train considérable qui suivait l'expédition, les hommes capables, par leurs origines, d'être bons marins : il embaucha ainsi des Cypriotes, des Phéniciens et des Egyptiens, auxquels il adjoignit des Grecs originaires des îles ou de l'Ionie. Ce prélèvement sur les effectifs ne pouvait pas nuire à la solidité militaire de l'armée, car Alexandre avait reçu, de Thrace, un renfort important de cavalerie et d'infanterie.

Aux premiers jours du mois de novembre 326, l'ordre fut donné d'embarquer. Tandis que la foule des marins et des soldats s'agite

à bord des navires, Alexandre, au coucher du soleil, s'approche du fleuve et monte sur la proue de la barque royale : il va faire, à plusieurs reprises, le geste rituel de la libation; tour à tour, le liquide s'échappe de sa coupe d'or et tombe dans les eaux du fleuve, en l'honneur de Poséidon et d'Amphitrite, du dieu Océan, et des divinités fluviales qui règnent sur les eaux des Cinq-Fleuves; puis il honore Héraklès et Amon, le héros et le dieu qui sont à l'origine de sa lignée. De chaque côté du fleuve se rangent les troupes qui ne peuvent pas prendre place sur les navires. Les trompettes jettent leurs appels : c'est le départ. Les navires se détachent des rives, déploient leurs voiles éclatantes. Les troupes s'ébranlent: Cratère commande le groupe de la rive droite, Héphestion celui de la rive gauche. Le peuple hindou, accouru au spectacle, accompagne de ses chants et de ses danses cette armée déjà légendaire qui s'en va dans le soir bleu.

Nulle difficulté jusqu'au confluent du Djelam et du Tchinab. Mais à cet endroit précis, la rencontre des eaux forme une barre dangereuse, prolongée par des rapides. L'habileté des pilotes fut mise à l'épreuve. Quelques navires pris par les courants et les tourbillons et désemparés reçurent des chocs violents et coulèrent. Il n'est pas jusqu'au navire d'Alexandre, gouverné par Onésicrite, qui n'ait été en péril.

Le roi avait même déjà retiré sa tunique et s'apprêtait à se jeter dans l'eau bouillonnante pour sortir du fleuve à la nage. Mais, au total, il y eut peu de mal. A quelques lieues de là, les eaux, plus calmes, permirent un accostage. Alexandre fit stopper la flotte et réparer les navires endommagés. On put recueillir les cadavres flottants des hommes tombés à l'eau et on leur donna une sépulture.

On allait désormais traverser une région peu sûre. Les habitants paraissaient hostiles à la traversée du territoire par une armée étrangère. La tribu des Sibes — vêtus de peaux de bêtes et armés de massues — vint faire sa soumission. Mais les Malliens (Malavas) et les Oxydraques (Kshondrakas) avaient rassemblé une armée considérable. Avant qu'ils n'aient pu achever leur mobilisation et opérer leur jonction, Alexandre porte l'attaque chez eux. Des steppes désertiques s'étendent entre le Tchinab et le Ravi. Alexandre les franchit. Il prend d'assaut les villes malliennes et en fait massacrer les habitants. Mais la capitale offre plus de résistance. On en fait le siège. Pour stimuler l'ardeur des siens, Alexandre monte lui-même au rempart et, intrépide, saute à l'intérieur de l'enceinte. Les Hindous le voient presque isolé: ils s'acharnent contre lui. Une flèche vient le frapper en pleine poitrine. Le sang jaillit. Peu après il tombe. Perdiccas et Léonnat, accou-

rus, protègent le corps de leur roi. Mais ils sont blessés à leur tour. La situation eût été désespérée, si les soldats grecs, pleins de rage à la pensée que leur roi pourrait mourir, n'avaient réussi, au cours d'une descente furieuse dans la ville, à le soustraire au corps à corps. On retira la flèche, non sans mal, car les barbillons déchiraient les chairs. Pendant une semaine Alexandre demeura entre la vie et la mort. L'armée, restée en arrière-garde sur la rive du Tchinab, inquiète du long retard de son chef, commençait à se désespérer. Mais Alexandre, dès qu'il fut en état de se mettre sur pied, se fit transporter au Ravi, et de là, par le cours de la rivière alla rejoindre le Tchinab et le gros de ses troupes. Il fut accueilli avec un sincère enthousiasme.

Il fallut attendre la guérison complète du roi. On utilisa le temps de halte nécessaire à consolider et à compléter la flotte. On réussit à construire deux mille navires. D'autre part, les Oxydraques, impressionnés par la défaite des Malliens, envoyèrent au conquérant des jeunes hommes de la noblesse locale, à titre d'otages, et sept cents chars de guerre. Alexandre renvoya les otages et garda les chars.

A la fin du mois de janvier 325, l'armée quitta le camp établi au confluent du Ravi et du Tchinab (Hydraste et Acésine). La descente reprit, facilitée, cette fois, par le grand

nombre des transports. On atteignit ainsi le confluent du Tchinab et du Panchinad, dont le cours recueille, entre autres, les eaux du Bias (Hyphase). Sur cette large voie, la flotte put manœuvrer à l'aise et atteignit rapidement l'Indus. Arrivé à ce fleuve, qui récompensait ses efforts et renouvelait ses espoirs, le Macédonien décida d'y fonder une colonie, qui reçut encore le nom d'Alexandrie. Dans sa pensée, cette ville devait défendre militairement l'entrée de la satrapie du Haut-Indus. Il y laissa son lieutenant Philippe, avec les troupes originaires de Thrace et un contingent de phalangites. Il veilla aussi à ce que la ville pût jouer un rôle commercial: il donna des ordres pour qu'on creusât des bassins sur l'Indus et qu'on élevât des entrepôts pour les céréales et les marchandises.

Des actions militaires complétèrent l'avance de l'armée vers le cours inférieur de l'Indus. Partout où le besoin s'en faisait sentir, il créait des postes de garnison, qu'il destinait à devenir en outre des centres de colonisation. Au mois de juillet, il atteignit Pattala, dont l'emplacement doit se confondre avec la ville actuelle de Haïderabad, ou du moins s'en trouver très rapproché.

La crainte avait fait fuir de Pattala gouverneur et habitants. Quelques contingents partirent à la recherche des fuyards, et leur firent

comprendre qu'ils n'avaient rien à redouter d'Alexandre. En effet, peu à peu, la population revint dans la ville. L'activité reprit.

Elle reprit d'autant plus vite que la position devenait, pour le conquérant, d'une importance capitale. Située à la naissance du Delta, elle commandait le cours de l'Indus. Mais elle devenait aussi le point d'accueil de tout ce qui pouvait venir de la mer ou du nord de l'Inde. Le premier soin d'Alexandre fut, non seulement de faire construire une citadelle, mais encore de prévoir les aménagements nécessaires à la prospérité économique de ce nouveau centre d'échanges maritimes et continentaux.

Le Macédonien savait désormais que l'Océan était tout proche. S'il ignorait encore le dessin des côtes qui se dirigeaient vers le bord oriental du monde habité — et il ne pouvait guère deviner quelle longue distance l'en séparait encore — il savait du moins que, par le sud, l'Indus correspondait avec la mer libre. Déjà deux certitudes prenaient corps en lui: d'abord que les sources de l'Indus ne pouvaient pas se situer dans la même région géographique que les sources du Nil, comme il l'avait cru, pendant un certain temps, en comparant la faune et la flore des deux fleuves; qu'ensuite, il était possible de gagner, par l'Océan, au départ de l'Indus, l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre. L'exploit de Scylax, reliant par mer

l'Inde à l'isthme de Suez, se voyait confirmé par la connaissance des lieux. L'idée de créer, à son tour, une jonction maritime naissait en lui. Il en fit part à Néarque. Celui-ci dut accueillir les propositions du roi avec une juste fierté. Mais un tel projet supposait une longue préparation.

Tandis que se poursuivait l'équipement de la ville de Pattala, Alexandre entreprit d'explorer le delta. Il descendit la branche occidentale de l'Indus, avec ses navires les plus rapides, et Léonnat, dans le même temps, traversait le delta dans la direction nord-sud, avec un corps de neuf mille hommes. C'était à l'époque de la mousson: le vent soufflait violemment de la mer. La flotte dut s'abriter près de l'île de Kiliouta. Quelle ne fut pas, au bout de quelques heures, la stupéfaction et même la terreur des Grecs, de voir leurs navires à sec! La marée s'exerçait: le reflux avait subtilisé les eaux, comme sous l'effet d'un acte magique. Le phénomène paraissait inexplicable. Puis le flux revint, causant un nouvel étonnement. Il fallut bien se contenter d'une interprétation naturelle. Laissant une grande partie des siens à leurs frayeurs, Alexandre continua de descendre vers l'Océan. Quand il eut atteint la plaine liquide à l'horizon illimité, son cœur se gonfla de joie. On devait des actions de grâces à Poseidon. On immola sur le navire des taureaux

et on les immergea. La coupe des libations fut, elle aussi, jetée à la mer.

Le conquérant avait enfin touché le grand Océan. Il avait satisfait un des plus tenaces désirs de sa vie. Il pouvait désormais revenir vers les terres occidentales. Il ne lui restait plus qu'à organiser la grande marche du retour.

CHAPITRE XVIII

LE RETOUR PAR LES DÉSERTS DE L'IRAN MÉRIDIONAL. L'EXPLORATION MARITIME DE NÉARQUE.

Puisque la campagne de l'Inde ne peut se poursuivre vers l'est, l'armée retourne vers le centre de l'Empire. Tandis que Cratère remonte vers l'Arachosie et traverse le nord de la Gédrosie, Alexandre suit la côte méridionale de l'Iran, et arrive en Carmanie, après d'effroyables souffrances. Néarque, à qui le conquérant a confié la flotte, explore la côte de la mer d'Oman et du Golfe Persique.

Avant de quitter l'Indus, Alexandre dut mettre au point un plan de route. Ce fut chose malaisée, car il fallait tenir compte, non seulement des possibilités de parcours, mais encore de la situation militaire. Or, des nouvelles assez inquiétantes venaient de lui parvenir. Oxyarte, père de Roxane, était arrivé récemment et lui avait appris qu'un mouvement de sédition avait éclaté en Bactriane et que la citadelle de Bactres avait même été occupée par les rebelles. Il fallait, à tout prix, empêcher que le mouvement ne s'étendît. Aussi le Macédonien prit-il une première décision. Cratère, avec un

corps d'armée, s'efforcerait d'atteindre l'Arachosie par le sud, protégeant de loin le flanc de l'expédition et obligeant, par sa présence, les populations de l'Iran oriental à demeurer tranquilles. C'était aussi un moyen de reconnaître une voie de communication entre l'Arachosie et le bas Indus et d'éviter le long et pénible retour pour l'Hindou-Kouch et la passe de Khaïber.

Quant au roi lui-même, il traverserait la Gédrosie, c'est-à-dire le territoire actuel du Béloutchistan. Entreprise à première vue téméraire: la région passait pour infranchissable. La tradition historique rapportait que Sémiramis et Cyrus avaient déjà fait cette tentative et qu'ils avaient échoué. On a voulu voir dans la décision d'Alexandre la volonté de surpasser les conquérants antérieurs et de prouver qu'il n'y avait pour lui rien d'impossible. Affronter la difficulté pour la remonter, c'était bien dans le tempérament d'Alexandre. Mais il faut reconnaître que le choix de ce parcours s'imposait du moment qu'on avait décidé l'expédition maritime.

La flotte de Néarque devait, en effet, suivre la côte. On ne pouvait la laisser sans aucune possibilité de ravitaillement à terre, ni sous la menace d'agressions lors des relâches dans les havres de la côte. Ainsi l'on peut s'expliquer, sans recourir aux hypothèses de l'ordre moral,

qu'Alexandre ait conçu un triple itinéraire pour ramener son armée au centre de l'empire conquis. Le groupe de Cratère assurerait la protection par le nord du corps expéditionnaire et viendrait rejoindre le groupe d'Alexandre en Carmanie, au delà de la Gédrosie. Le roi lui-même suivrait pendant un certain temps la région côtière, tiendrait en respect les populations barbares susceptibles de s'opposer à la traversée des territoires, créerait des dépôts de vivres pour sa flotte. Quant à Néarque, il s'efforcerait de remplir au mieux sa mission d'explorateur par mer.

Ce plan explique aussi l'ordre de départ. Cratère, qui devait faire la plus longue marche et se livrer à des démonstrations militaires dans la région d'Arachosie, se mit en route le premier. Il était, d'ailleurs, resté en arrière-garde pendant la descente vers Pattala, en liaison entre les troupes cantonnées près du delta et celles qui se trouvaient avec Philippe dans la nouvelle Alexandrie de l'Indus. Il prit la voie la plus directe, celle qui, par le nord-ouest, le menait à la passe de Bolan, qui ouvre l'accès au territoire actuel du Beloutchistan britannique et à la ville militaire de Quetta. De là une vallée redescend vers le cours de l'Hilmend, dans la région de Kandahar (Alexandrie d'Arachosie).

A la fin du mois d'août de cette année 325, après deux mois de séjour à Pattala et d'explo-

ration dans la région du delta, Alexandre quitta lui-même l'Indus. Il se dirigea vers l'ouest. Une modeste chaîne de montagnes borde, de ce côté, la vallée de l'Indus et les premiers vallonnements se dessinent à quelques dizaines de kilomètres de la pointe du delta. Ce sont les monts Khirtar, qui se prolongent jusqu'à la mer. Deux vallées les enserrent dans la région côtière, celle du Hab et celle du Pourali. L'une de ces rivières porte le nom d'Arabis dans l'histoire de la conquête alexandrine. Ce doit être le Hab, mais on ne peut l'affirmer. Quoi qu'il en soit, du côté indien, vivaient les Arabites; au delà, c'étaient les Orites (ou montagnards). Il fallut guerroyer. Les Arabites abandonnèrent leurs villages pour se réfugier dans les montagnes désertes. Les Orites se défendirent, utilisant comme armes des flèches empoisonnées. Ptolémée, un des généraux d'Alexandre, fut atteint d'une de ces flèches, et on dut le soigner avec de la racine de rhododendron. A l'embouchure du Pourali, il y avait une agglomération du nom de Rhambacia. Alexandre estima qu'elle pouvait devenir un centre de colonisation. Il la dénomma Alexandrie d'Oritie et songea à en faire la capitale d'une nouvelle satrapie.

Les Orites occupaient tout le territoire jusqu'au Ras Malan. C'étaient, au reste, de vrais sauvages, vivant dans des huttes enfumées. Ils

avaient le corps velu. Des ongles taillés en griffes leur servaient à déchirer les animaux marins à peau épaisse. Leur civilisation semblait en être restée au stade néolithique, car ils ignoraient l'usage du fer. Ils se servaient de pierres taillées pour trancher les bois durs. Nous avons vu qu'ils utilisaient des flèches. Ils avaient aussi pour armes des épieux dont ils faisaient durcir la pointe au feu. On croit que les Orites étaient de la même race que les Brahouis qui habitent aujourd'hui les montagnes du Béloutchistan oriental et qui sont apparentés aux noirs Dravidiens.

Au delà du Ras Malan, l'armée d'Alexandre contourna les monts Taloï. Il fallut alors traverser des terres sans eau, où les rivières ne sont que des lits desséchés. On marchait de nuit, pour éviter l'atroce chaleur du plein jour. Mais les soldats et les chevaux se déchiraient aux épines des buissons d'acanthe. De rares oasis. Une végétation impropre à la nourriture des bêtes, mais non entièrement inutile : il y avait là des plantes odoriférantes, de la myrrhe arabique, que récoltèrent aussitôt les marchands phéniciens qui suivaient le train de l'armée. De temps en temps, des cavaliers détachés en éclaireurs se rapprochaient tantôt de la montagne pour repérer les points d'eau, tantôt de la côte pour obtenir des renseignements sur les mouvements de la flotte.

C'est au cours d'une de ces opérations que l'on découvrit, au bord de la mer, un village habité par des gens étranges, qui se nourrissaient de crabes, d'huîtres, de poisson cru ou séché, et buvaient une eau saumâtre recueillie dans des trous. Leurs demeures n'étaient que de misérables huttes construites avec des os de baleines et des écailles de tortues. On avait atteint la côte des Ichthyophages, c'est-à-dire des mangeurs de poissons. Rien de plus curieux que ce genre de vie, dont certains aspects sont identiques à ceux qu'on remarque, malgré la différence de latitude, chez les Esquimaux des mers polaires. Mais les Ichthyophages étaient une race abâtardie et inintelligente.

Les difficultés du ravitaillement et de l'approvisionnement en eau semblaient insurmontables. Et pourtant il fallait quitter la côte et remonter vers le nord dans la direction de la Carmanie. Le moral de l'armée était atteint. Alexandre lui-même éprouvait des inquiétudes. La fatigue et la maladie avaient creusé de nombreux vides dans ses effectifs, et le retard de Néarque, avec lequel il avait perdu tout contact, et dont il n'avait pas de nouvelles, l'engageait en de pessimistes hypothèses.

En arrivant à la région du Mékran, Alexandre quitta la zone côtière et traversa le massif montagneux qui sépare la Gédrosie de la Carmanie. Il fallut tuer les bêtes de somme pour

assurer la nourriture des hommes d'armes et de la foule de valets d'armée, de marchands, de femmes, d'enfants et d'esclaves que comportait une expédition de cette importance. Si l'eau manquait aux fontaines, des orages subits transformaient les oueds en torrents. Un jour que l'on avait campé dans le lit d'une de ces rivières à sec, une forte pluie tomba; l'eau, descendue de la montagne, se mit à rouler avec violence entre les berges de la rivière et emporta une partie du campement. Gens et bêtes, en grand nombre, y trouvèrent la mort.

Après avoir lutté pendant deux mois contre une nature farouche, l'armée atteignit la ville de Poura qui semble être la bourgade de Bampour. Elle offrait un spectacle pitoyable: au sortir d'un des exploits exceptionnels de sa longue marche à la gloire, l'armée d'Alexandre n'était plus qu'une troupe informe de gueux, usés par le désert. Elle prit quelque repos, le temps de se refaire un corps et un visage. Poura n'était pas dénuée de ressources. On y trouva du grain, des fruits et du bétail. Après un temps d'arrêt suffisant pour atténuer les traces de la misère, Alexandre reprit le départ et se fixa comme prochain point d'étape le centre de Goulaschkard. Ce point paraissait bien choisi pour y attendre Cratère.

Celui-ci devait, en effet, y rejoindre son roi. Il avait rempli sa mission en Arachosie et

en Drangiane. En chef avisé, il avait levé, dans les garnisons laissées par Alexandre dans sa marche vers l'Hindou-Kouch, des troupes fraîches et aguerries. Avec un corps expéditionnaire ainsi renforcé, il s'était frayé un chemin par le nord de la Gédrosie, vers la Carmanie. Il avait contourné les grands chotts marécageux, comme le Hamoun, qui se trouvent au centre du plateau iranien et dans lesquels viennent se perdre les cours d'eau issus de la bordure montagneuse. Il avait réussi sans trop de pertes ni de difficultés la traversée du plateau [1]. On imagine la joie qu'Alexandre éprouva à l'arrivée de ce vaillant compagnon.

Pendant ce long temps d'épreuves, Néarque s'efforçait, lui aussi, de mener à bien la liaison maritime dont on l'avait chargé.

Il avait quitté Pattala un mois environ après le départ d'Alexandre. Il fallait laisser au roi le temps de rétablir l'ordre dans la région côtière et de constituer ses dépôts de ravitaillement. Il ne pouvait pas prévoir les difficultés qui mirent obstacle à la réalisation des mesures prévues.

La flotte de Néarque comprenait environ

---

1. Une piste traverse la région désertique qui s'étend entre Kelat et Kirman. Cratère utilisa sans doute, au moins en partie, cette piste dont l'origine doit être très ancienne.

cent cinquante navires et cinq mille hommes d'équipage. Si les vaisseaux étaient nombreux, ils étaient plus adaptés à la navigation fluviale qu'à une croisière maritime. On l'apprit de bonne heure. A peine était-on arrivé à l'embouchure de l'Indus que la mousson d'été, soufflant avec violence, mit en danger les bâtiments. Néarque préféra attendre, en lieu sûr, que la mousson eût changé de direction. Il s'abrita pendant près d'un mois dans une baie que l'on situe près de la ville de Karachi. Il donna à cet endroit le nom de Port-Alexandre. Ce retard dans le plan de l'expédition explique l'impossibilité où se trouva le roi de garder le contact avec sa flotte.

Pour ménager les vivres, on consommait sur place de gros coquillages. Au début de novembre, la mousson d'hiver, venue du nord-est, décida le départ. En cinq jours, on parvint à l'Arabis. Le long de la côte des Orites, toute semée d'écueils, la bourrasque fit rage et la flotte dut chercher refuge dans la baie de Cocala. On procéda aux réparations nécessaires. Comme on était à peu de distance de la ville de Rhambacia, qu'Alexandre avait transformée en capitale de satrapie, Néarque put établir une liaison avec Léonnat, qui était resté dans cette ville, avec un corps d'arrière-garde. On embarqua les provisions qu'Alexandre avait fait entreposer. Ce fut le dernier contact avec

l'expédition terrestre, avant l'entrée dans le Golfe Persique.

Plus loin, près d'un torrent qui portait le nom de Tomeros, les navigateurs voulurent descendre à terre. Mais un fort contingent d'Orites tenta de s'opposer au débarquement. L'habileté manœuvrière de Néarque réduisit à l'impuissance ces adversaires imprévus, dont les récents combats avec les troupes d'Alexandre ne semblaient pas décourager l'ardeur. De là, l'expédition parvint au Ras Malan, puis au Ras Arabah, enfin à la petite rivière Kalmat où l'on put trouver quelques vivres chez l'habitant.

A quelque vingt kilomètres de la côte, il existe une île, Astala (ou Achtola). Néarque lui donne le nom de Nosala. Elle passait alors pour être consacrée au Soleil. Personne n'osait s'y aventurer, car les indiscrets, prétendait-on, n'en revenaient pas. L'équipage d'un navire égyptien, qui faisait partie de la flotte, avait disparu à la suite d'un débarquement sacrilège. C'est du moins ce qu'on rapporta à Néarque. Sceptique et curieux à la fois, celui-ci se rendit lui-même à l'île, mit pied à terre et obligea tous les marins qui l'accompagnaient à faire comme lui. Il voulait ainsi détruire une légende. Légende complexe d'ailleurs, car il s'y mêlait des histoires de sirènes, d'imprudents séduits et métamorphosés en poissons.

Au reste, il faut croire que les légendes locales sont tenaces, puisqu'en 1744, un capitaine navigant dans ces parages fut mis en garde par les indigènes: l'île continuait à être enchantée et un navire avait même été transformé en rocher. En réalité, il y avait dans l'île de nombreuses tortues; or, tous les habitants de la côte étaient friands de la chair de cet animal et en utilisaient, nous le savons, la carapace. Ils ne tenaient pas à ce qu'on découvrît un de leurs lieux de pêche.

Du Ras Malan au Cap Djask, la navigation dura vingt jours. Il fallut la couper d'escales, comme à la rivière Kalmat, car le ravitaillement était insuffisant. Tantôt, c'était le grain qui manquait, tantôt c'était la viande. A Kyisa, on fit la chasse aux chèvres sauvages. A Barna (Ras Schamal-Bunder), les habitants offrirent d'eux-mêmes les vivres demandés. Au Ras Coppah, on fit provision d'eau. Les pirogues à pagaies des pêcheurs de la région parurent surprenantes aux navigateurs méditerranéens, habitués à la rame. C'est au large de Kyisa que, pour la première fois, les marins de Néarque aperçurent une bande de gros « souffleurs » qui lançaient l'eau par leurs évents. Effrayés, ils se mirent à crier de toutes leurs forces et à sonner de la trompette pour apeurer les baleines et les faire fuir. Celles-ci plongèrent, pour reparaître un peu plus loin.

Dans la baie de Gouadar, Néarque, pressé par la nécessité, pénétra dans une petite bourgade fortifiée. C'était une agglomération d'Ichtyophages. Il trouva à l'intérieur des maisons, non seulement de l'orge et du blé, mais une quantité considérable de poudre de poisson, base de l'alimentation locale.

Au delà du cap Djask commence la côte du Moghistan, au sud de la Carmanie. Pays moins dénué de ressources, plus sûr aussi, car de nombreuses caravanes, venues du centre de l'Asie, aboutissaient au détroit d'Ormuz. L'expédition, pilotée par un Gédrosien, doubla le cap Maketa (Ras Masandam) et parvint à l'île d'Ormuz. Onésicrite aurait voulu, sans doute par curiosité d'explorateur, qu'on longeât la côte d'Arabie, plus mystérieuse. Mais Néarque, fidèle aux instructions qu'il avait reçues d'Alexandre, préféra ne pas abandonner le rivage iranien. Il imposa une halte à ses compagnons, on tira les navires à terre, près de l'embouchure de l'Anamis (région de Minab). On entoura le campement d'un retranchement pour éviter les surprises.

Alexandre lui-même était alors à Goulaschkard, à cinq jours de la côte. Néarque en eut connaissance et se disposa à rejoindre son chef pour lui rendre compte de sa mission. La rencontre des deux hommes fut émouvante. Comme Alexandre et ses soldats avant leur

arrivée à Poura, Néarque et ceux qui l'accompagnaient étaient méconnaissables : amaigris par les fatigues et les privations, ils portaient longues barbes et longs cheveux. On oublia vite dans la joie du revoir les souffrances passées. Alexandre venait de retrouver tous les siens. Ce fut grande fête à Goulaschkard. On sacrifia aux dieux, et toute l'armée prit part aux réjouissances.

La mission de Néarque n'était pas terminée. Le roi ne put mieux récompenser le succès d'une entreprise qu'il avait presque désespéré de voir aboutir, qu'en renouvelant le commandement de Néarque et en le priant de conduire la flotte à l'Euphrate.

CHAPITRE XIX

SUSE RETROUVÉE APRÈS SIX ANS D'ABSENCE.

De Carmanie aux résidences royales de la Perse, l'expédition s'achève en cortège triomphal et bachique. Alexandre doit sévir, à son arrivée à Pasargade et à Persépolis, contre les abus commis par les satrapes. A Suse, il épouse la fille aînée de Darius et, dans la même fête nuptiale, il unit les Macédoniens aux jeunes filles perses. Sa politique d'union avec les vaincus suscite des protestations. Il doit calmer, dans la ville d'Opis, la colère de ses soldats.

Quand ses troupes eurent rafraîchi leurs forces dans le repos et que les corps de son armée eurent été reconstitués avec les nouveaux éléments que lui avait amenés Cratère, Alexandre, au début de la nouvelle année il le pria de se diriger vers Suse, en suivant la Vieille-Perse qu'il avait soumises six ans auparavant.

Quelques étapes le séparaient de Pasargade. Confiant le gros des contingents à Héphestion, il le pria de se diriger vers Suse, en suivant la côte du Golfe Persique: il appuierait ainsi l'iti-

néraire maritime de Néarque. Lui-même, avec la cavalerie macédonienne, l'infanterie légère et quelques compagnies d'archers, irait vers le lac Niris et la ville des tombeaux royaux.

S'il faut en croire la légende — et elle n'est pas sans apparence de vérité — il voulut que son retour eût toute l'allégresse d'un de ces cortèges triomphaux devenus rituels dans le culte de Dionysos. Les bourgs que l'on traversait étaient parés, sur son ordre, de guirlandes. Sur le seuil des maisons on avait déposé des cratères pleins de vin. Les soldats défilaient sur des chariots tendus de voiles blancs ou d'étoffes précieuses. En tête du cortège, les gardes du roi et les jeunes gens de la noblesse macédonienne marchaient gaiement, la tête couronnée de fleurs. Tout cela s'accompagnait de chants; les trompettes de guerre étaient provisoirement remplacées par les lyres ou les flûtes. Quant au Macédonien, il se tenait lui aussi, avec ses intimes, sur son char, riant et chantant. On dit qu'il en fut ainsi pendant six jours. Les rudes vainqueurs de l'Hindou-Kouch et de Gédrosie terminaient leur conquête par une Bacchanale.

Mais le conquérant allait bientôt être repris par les soucis. A Pasargade, il se rendit aussitôt au tombeau de Cyrus, comme il l'avait fait à son premier passage. On sait, d'autre part, qu'il avait fait restaurer le monument. Dans la chambre mortuaire, on avait déposé, lors de

l'ensevelissement de Cyrus, une quantité considérable de monnaies et d'objets d'or et d'argent. Voulant sacrifier au fondateur de l'empire perse, Alexandre fit ouvrir le tombeau: on l'avait pillé et le corps même de Cyrus avait été arraché du sarcophage où il avait été déposé. Devant un tel sacrilège, le roi fut pris de colère. Il soumit d'abord à la torture les mages qui gardaient le tombeau, et qui l'avaient si mal gardé. Puis il fit rechercher les vrais coupables. Il ne les trouva sans doute pas, mais il apprit que, pendant son absence, les satrapes s'étaient rendus coupables de toutes sortes de méfaits; ils pressuraient d'impôts les populations, spoliaient les temples de leurs richesses, se constituaient des gardes personnelles qui devenaient un danger pour l'unité de l'empire conquis. Il y eut des exécutions justifiées. Mais l'un des plus coupables, Harpalos, s'était enfui d'Ecbatane en Grèce, emportant cinq mille talents et emmenant avec lui six mille mercenaires.

Alexandre ne s'arrêta que peu de temps à Persépolis: le palais ruiné de Xerxès évoquait en lui les troubles souvenirs de l'orgie. Il y régla les affaires de justice que la situation avait soulevées et reprit la route de Suse.

Quand il arriva au Pasitigris, il trouva, sur le fleuve, la flotte de Néarque. Le navarque avait terminé à temps la deuxième partie de

son exploration de la côte iranienne. Il avait fait d'utiles observations pour la navigation dans ce golfe où les hauts-fonds, les bancs de sable et les roches entravent la marche des navires. Avec conscience, Néarque avait fait le relevé de toutes les particularités de sa croisière: la végétation des mangroves et la pêche aux huîtres perlières. Il avait soigneusement exploré l'embouchure de l'Euphrate, plus reculée vers la Mésopotamie qu'elle ne l'est de nos jours; puis, après avoir examiné, à Charax, l'emplacement possible d'une nouvelle Alexandrie, il avait remonté le cours du Pasitigris.

Quelques jours après, tous les compagnons de la grande aventure se trouvaient rassemblés à Suse. Héphestion, lui aussi, venait de rallier l'ancienne capitale de l'Elam. Les survivants pouvaient s'enorgueillir de l'œuvre accomplie et du chemin parcouru.

Alexandre voulut marquer ce retour par un acte solennel d'une très haute signification politique.

Par son mariage avec Roxane, le Macédonien avait déjà manifesté son intention de rompre avec l'opinion de son entourage sur la nécessité de la prépondérance hellénique. Cette conception lui paraissait dépassée par les événements. Devenu le successeur du Grand-Roi, il

ne pouvait limiter les destinées de son empire à la défense des intérêts grecs. Il était le maître d'un Etat nouveau : les Macédoniens et les autres Grecs qui l'avaient suivi devaient appartenir, eux aussi, au nouvel Etat. Le moment lui semblait venu d'affirmer l'union définitive des Perses et des Hellènes.

Pendant la campagne de l'Inde, Roxane avait mis au monde un fils: l'enfant n'avait pas vécu. Alexandre voulait un héritier. Il décida de prendre une deuxième femme, et son choix se porta sur Statira, fille aînée de Darius. Il ne pouvait pas mieux marquer sa volonté de s'intégrer dans la tradition achéménide. Mais, non content de s'unir à la jeune fille qui, dans la noblesse perse, tenait le plus haut rang, il invita ses compagnons d'armes à suivre son exemple. Pour les y engager, il dota les fiancées et promit de riches présents aux Macédoniens et aux officiers de son armée qui épouseraient des jeunes filles perses. On assure que dix mille prétendants se firent inscrire. Ce qui est certain, c'est qu'Alexandre versa la somme énorme de deux cent mille talents pour payer les dettes des soldats et les couronnes d'or offertes aux époux.

Les fêtes nuptiales de Suse furent d'une magnificence éblouissante. On édifia une tente dont le pourtour avait plus de sept cent mètres. Sous cet immense pavillon devaient avoir

lieu la cérémonie du mariage et le banquet réservé aux principaux couples. Le grand jour arrivé, les trompettes annoncèrent le début des fêtes. Puis ce fut le cortège des fiancées. Chacune se dirigea vers l'époux qui lui était destiné: Statira, vers Alexandre; la plus jeune fille de Darius, vers Héphestion; Amastris, vers Cratère. Néarque vit venir à lui la fille du Rhodien Mentor et Ptolémée la fille d'Artabaze. A Seleucos échut la fille de Spitamène, qui avait été l'âme de la résistance en Sogdiane.

Puis, selon le rite perse, Alexandre donna un baiser à Statira; le geste fut répété par les dix mille époux qui s'unirent ce jour-là. Pendant cinq jours ce ne furent que fêtes et festins, divertissements de toute sorte, danses, fantasias, représentations scéniques. Il y eut même un spectacle inattendu. Un sage hindou, qui avait nom Sphinès, et qui avait rencontré Alexandre à l'entrée de la ville de Taxila, avait suivi l'armée, malgré son grand âge. Il voulut donner à la foule entièrement prise par la joie un rare exemple de détachement à l'égard de la vie. Il alla trouver Alexandre et lui déclara que, menacé par la vieillesse, il préférait mourir avant d'avoir subi les outrages de la déchéance physique. Mais il voulait quitter la vie avec tout l'apparat que réclamait sa religion. On éleva donc, sur son conseil, un bûcher. Devant la foule assemblée, il accomplit les rites

funèbres, s'aspergea d'eau lustrale, mit sur sa tête une couronne et monta sur le bûcher. Et, perdu dans une extase mystique, il se laissa ravir par la flamme.

La fête des unions fut complétée par une autre mesure de même inspiration. Alexandre avait adjoint à son armée trente mille jeunes Perses qu'il avait fait instruire selon les méthodes macédoniennes. On donnait à ces jeunes gens le nom d'*Epigones*. A la suite d'une revue, Alexandre annonça que les Perses ainsi formés auraient désormais les mêmes avantages que les soldats d'origine hellénique. Il leur ouvrit même les rangs de sa garde. Cette mesure provoqua un vif mécontentement parmi les vieilles troupes. La révolte grondait.

Alexandre, quittant Suse, était descendu jusqu'à l'embouchure du Pasitigris dans le Golfe Persique, puis avait remonté le Tigre lui-même jusqu'à la ville d'Opis. Il avait tenu à faire cette navigation pour se rendre compte des possibilités de trafic sur les voies fluviales de la Mésopotamie. Il voulut profiter de la proximité de Babylone pour renvoyer dans leurs foyers les vétérans. C'était, dans sa pensée, une mesure d'humanité. Mais les soldats le comprirent différemment. Ils crurent que le roi voulait se séparer d'eux, parce qu'il faisait aux Perses une situation de plus en plus forte dans son armée. A peine Alexandre avait-il achevé

de parler à l'armée assemblée que l'amertume de tous éclata en paroles violentes et en sarcasmes. On alla même jusqu'à évoquer avec une ironie insultante la visite au sanctuaire d'Amon dans l'oasis de Siouah. « Laisse-nous tous partir, crient les soldats, et continue tes guerres, si tu le peux, avec ton « père » Amon. » Alexandre bondit de colère et, dans la fureur de l'orgueil blessé, il fait saisir treize des mutins et les envoie sur-le-champ au supplice. Puis il se ravise et tient à ses compagnons de fatigues et de victoires un langage plein d'amitié. Il leur montre la gloire qu'ils ont acquise, grâce à lui, pour eux-mêmes et pour la Macédoine. Ces cœurs simples s'attendrissent, ils reconnaissent encore le jeune prince de leur nation qui leur a fait parcourir en vainqueurs la plus grande partie du monde habité. Chef et soldats se réconcilient dans le souvenir des combats menés ensemble pour le renom du pays macédonien.

Un banquet auquel prirent part neuf mille convives scella l'amitié retrouvée. Les vétérans acceptèrent le congé qui leur avait été donné. Alexandre venait de triompher définitivement du vieil esprit particulariste de ses troupes. Il n'y aurait plus désormais, dans son armée, des vainqueurs et des vaincus, des Grecs et des Perses, mais des soldats uniquement dévoués au nouveau roi de l'Asie.

Ce grave incident réglé au mieux de ses intérêts, Alexandre quitta Opis pour la résidence d'Ecbatane. Il y fit une sorte de retraite, laissant décanter en lui les innombrables impressions d'une campagne si riche en événements. Il songeait aussi à la prospérité de l'empire qu'il venait de conquérir et qu'il fallait organiser. De vastes projets naissaient en son esprit fertile. Il les mûrissait.

CHAPITRE XX

BABYLONE.
LES DERNIERS PROJETS.

Alexandre passe l'hiver à Ecbatane dans les fêtes. Il perd son compagnon Héphestion et en éprouve une vive douleur. Après avoir mûri de grands projets, il se rend à Babylone, où des ambassades étrangères viennent le saluer. Il se dépense en une fébrile activité, crée un port et envisage de nouvelles explorations vers l'Arabie et la Caspienne.

Le séjour à Ecbatane dura de l'automne 324 au printemps 323. Il fut coupé de quelques opérations militaires dans les montagnes du Louristan. Il y avait là des tribus turbulentes, qui manifestaient leur indépendance à l'égard d'Alexandre, comme elles l'avaient fait avec les rois perses. L'immensité de l'Empire facilitait l'existence de ces groupes autonomes, qui s'efforçaient d'échapper au contrôle du pouvoir central. Alexandre, lors de sa première traversée du Farsistan, avait déjà fait connaissance avec les Uxiens; plus tard, il dut combattre les Tapuriens et les Mardes, sur les bords

de la Caspienne. L'intervention dans le Louristan répondait aux mêmes nécessités.

Si l'hiver passé dans la résidence d'Ecbatane permit au Macédonien de préparer ses plans pour l'avenir, il fut marqué aussi par toute une série de fêtes et de banquets, qui contribuèrent à ruiner la santé d'Alexandre et de ses compagnons. Il eût fallu, au retour de campagnes épuisantes, laisser au corps le temps de se refaire lentement. Les vainqueurs de l'Asie n'eurent pas la sagesse de s'imposer une vie calme et presque austère. Ils cédaient trop volontiers au culte de Dionysos et les prétextes religieux dont ils pouvaient couvrir leurs orgies n'enlevaient rien de sa malfaisance à leur indiscipline.

L'intempérance coûta la vie à Héphestion. Alexandre éprouva de cette perte une douleur violente, presque inconcevable chez un homme que la rudesse des camps et les périls des combats auraient pu durcir devant la mort. Il décida qu'on irait demander à l'oracle d'Amon, dans l'oasis de Siouah, s'il convenait d'honorer Héphestion comme un héros seulement, ou comme un dieu. Entre temps, il prit toutes dispositions pour lui assurer, à Babylone, de somptueuses funérailles.

Alexandre avait décidé, en effet, de prendre Babylone pour capitale du nouvel empire. La ville avait un passé plus glorieux que toute

autre résidence royale. D'autre part, située sur une des grandes voies d'eau qui conduisent au Golfe Persique, elle permettait la jonction des routes caravanières et de la route maritime que le voyage de Néarque venait d'établir depuis l'Inde. Le résultat des méditations d'Ecbatane, c'est, à n'en pas douter, la possibilité de s'ouvrir un nouvel empire par la mer.

Il prit donc le chemin de Babylone, avec l'intention de s'y fixer pour la durée de son règne. Tandis qu'il se dirigeait vers la Mésopotamie, et qu'il avait franchi les défilés qui conduisent, à travers le Zagros, d'Ecbatane à la vallée du Tigre, il rencontra, près de ce fleuve, deux ambassades venues de fort loin pour traiter avec lui d'affaires politiques. Une de ces délégations était composée de Libyens de Cyrénaïque, l'autre d'Italiques. Le groupe royal, grossi des missions étrangères, arriva dans Babylone où de grandes fêtes furent prévues pour la réception officielle de tous les délégués réunis dans la ville. Car le succès de l'entreprise macédonienne posait des problèmes de toute nature, d'ordre commercial, politique, religieux, et, de toutes parts, on venait s'enquérir auprès du conquérant, de ses intentions ou de ses décisions.

Quand furent terminées toutes ces négociations, menées suivant un cérémonial qui prouve l'intérêt d'Alexandre pour l' « éti-

quette », le roi put enfin se consacrer aux travaux d'aménagement de Babylone et à la mise au point des différents projets de voyages et d'explorations qu'il avait conçus pour le développement matériel de son empire.

Un de ses premiers soins fut de reconstituer sa flotte. Celle qu'il avait fait construire sur l'Indus et que Néarque avait ramenée en partie jusqu'à l'Euphrate ne possédait pas les qualités techniques qu'exigeait un art nautique adapté à tous les besoins. C'étaient des bateaux de fortune. On fit donc construire des navires chez les meilleurs spécialistes, c'est-à-dire les Phéniciens. Alexandre commanda deux pentères, trois tétrères et plusieurs dizaines de trirèmes, que l'on transporta, par pièces détachées, du littoral phénicien à Babylone, par Thapsaque. Puis on recruta des équipages. Enfin, il fallut créer un port capable de contenir cette flotte, et de servir, ultérieurement, au trafic qu'on espérait attirer par la voie d'eau, jusqu'à Babylone.

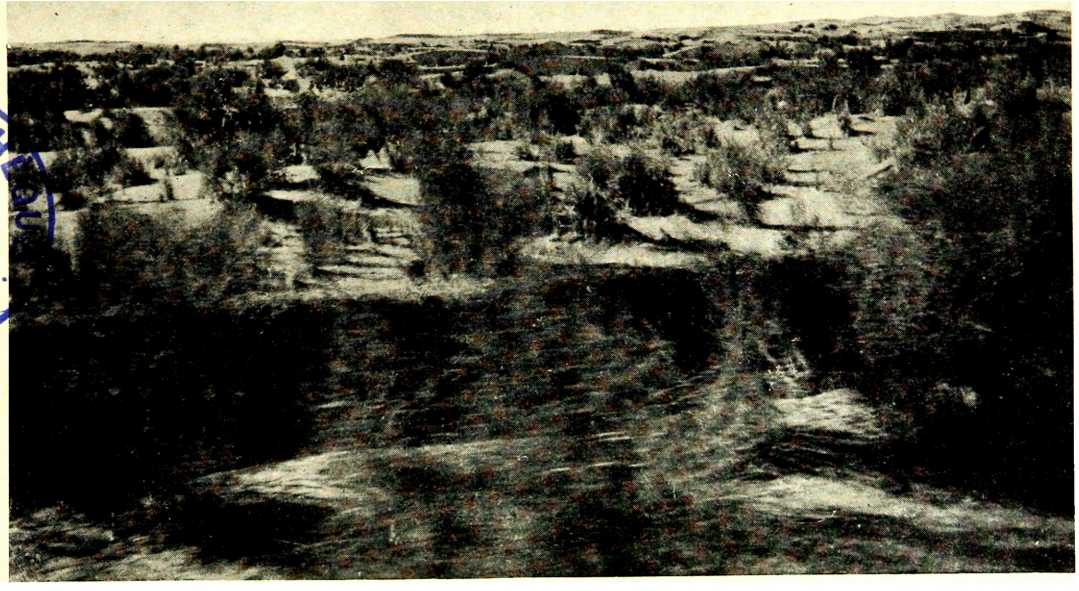
Pour établir ce port, Alexandre s'imposa de nombreux déplacements en barque, sur les cours d'eau, les canaux et les marais de la région babylonienne. C'est au cours de ces recherches qu'il contracta la maladie dont il devait mourir : il fut atteint de paludisme, et le mal fit des ravages rapides dans son organisme usé par l'action et les excès.

Quand il eut réalisé la base navale nécessaire à ses futures entreprises, Alexandre songea à préparer le périple de l'Arabie, dont il confierait la direction à Néarque. On sait que, lors du retour de l'Indus, Onésicrite, un des pilotes de la flotte, avait voulu longer la côte arabique de préférence à la côte iranienne. Néarque s'y était opposé pour des raisons d'opportunité. Le plan pouvait désormais être repris sans qu'il y eût trop gros risque à le faire. Alexandre fit accomplir quelques reconnaissances préliminaires. Plusieurs de ces voyages furent même exécutés pendant le séjour à Ecbatane. C'est ainsi qu'Archias de Pella et Androsthène de Thasos avaient atteint, l'un et l'autre, l'île de Thylos, c'est-à-dire l'île de Bahrein. On ignorait encore le long développement des côtes de l'Arabie. Et Alexandre trouva fort naturel, avant d'engager sa flotte, d'envoyer en éclaireur un autre pilote, Hiéron, en le priant de faire le tour de l'Arabie jusqu'à Hérôonpolis, qui se trouvait au fond de ce que nous appelons le Golfe de Suez. Hiéron semble avoir dépassé le Cap Macéta, ou Ras Masandam, qui sépare les eaux du Golfe Persique de la mer d'Oman. Mais il n'était pas équipé pour une randonnée infiniment plus longue qu'on n'avait pu le pressentir: il n'osa pas s'aventurer plus loin. Mais cette exploration avait été précieuse : elle devait permettre

à Néarque de s'organiser pour une longue expédition. Au reste, elle se trouvait complétée par une démonstration inverse. Tandis que Hiéron avait reçu mission de se rendre à l'isthme de Suez, Anaxicrate essayait d'atteindre l'Euphrate en partant d'Hérôonpolis. Lui aussi renonça à atteindre le but fixé.

Le périple de l'Arabie ne fut pas réalisé à cette époque. Ce n'est que beaucoup plus tard, sous le règne de l'empereur Tibère, que le marchand grec Hippalos franchit le détroit de Bab-el-Mandeb, en piquant droit sur l'Inde. Mais on peut supposer qu'avant ce moment-là que les caboteurs de la mer d'Oman purent joindre la côte iranienne à la côte de la Mer Rouge.

Une autre expédition témoigne du vif désir qu'avait Alexandre de dépasser les limites de ses frontières terrestres. Durant son séjour sur les bords de la Mer Caspienne, il avait songé à en faire l'exploration. Les nécessités de la conquête l'en avaient empêché, et il avait renoncé à découvrir le mystère dont cette mer s'enveloppait dans la science géographique de son temps. Après son retour de l'Inde, il décida de compléter les premières observations qu'il avait faites pendant l'hiver de 331-330. Il envoya sur la Caspienne un Grec, du nom d'Héraclide, avec mission de construire une flotte et de rechercher si cette mer correspon-



BIBLIOTHÈQUE NAUL

(*Ph. Verascope Richard*).

UNE VUE DES PLAINES DÉSERTIQUES DU TURKESTAN RUSSE
(RÉGION DE MERV.)

VALLÉE DU TURKESTAN (*Ph. Verascope Richard*).
(Photographie prise dans la région d'Isfara, au delà de Khodjend. Cette région marque le point extrême du parcours d'Alexandre vers le N.-E.)

dait avec le Pont-Euxin, l'Océan septentrional et l'Océan oriental.

On prétend même qu'Alexandre voulut reprendre la circumnavigation de l'Afrique que le Pharaon Néchao avait fait exécuter par une flotille de marins phéniciens.

Un destin brutal allait anéantir ces ambitieux projets.

CHAPITRE XXI

LA FIN DU CONQUÉRANT. LES DESTINÉES D'UN EMPIRE.

Ayant contracté la malaria dans les marais de la Babylonie, Alexandre meurt à trente-trois ans. Dès sa mort, les rivalités s'accusent pour la possession de l'Empire. Des violences et des assassinats suppriment la famille royale. L'Empire se morcèle bientôt en trois grands royaumes, dont les destinées furent différentes.

De funestes présages inquiétaient Alexandre. Un jour qu'il se trouvait sur les eaux marécageuses du lac Pallacopas, près des tombes, à demi-submergées, d'anciens rois de Babylone, la *causia* qu'il portait fut enlevée par le vent; la coiffure tomba dans les herbes et le diadème s'en détacha. Un matelot sauta de la barque et réussit à retrouver le diadème. Mais, revenant à la nage, il mit sur sa tête l'emblême royal, pour se mouvoir avec plus de commodité. Le signe parut défavorable aux prêtres chaldéens qu'on alla consulter.

Un incident presque identique se produisit un peu plus tard. Tandis qu'Alexandre, après une cérémonie militaire, ressentant quelque

fatigue, avait quitté son trône pour aller se baigner, un inconnu franchit le groupe d'eunuques qui se tenaient près du siège royal, s'empara du diadème et du manteau de pourpre laissés par le roi, s'en revêtit, et prit place sur le trône. C'était un fou qui déclara se nommer Dionysos de Messène et avoir été envoyé par le dieu Sérapis pour accomplir son geste. L'homme fut mis à mort, mais Alexandre demeura très affecté de l'incident.

Vers la fin du mois de mai, on procéda à l'apothéose d'Héphestion. L'oracle d'Amon avait laissé entendre qu'il fallait l'honorer comme un héros. Le roi fit élever un immense bûcher, si vaste qu'il fallut abattre, pour le placer, un pan des murs de la citadelle et entamer les terrasses. La cérémonie fut d'un éclat exceptionnel. Des banquets la suivirent. Epuisé par les fatigues, les excès, miné par la malaria, le roi sentait ses forces décliner. Le 3 juin, il reçut Néarque et s'entretint avec lui de leurs aventures passées et de la prochaine croisière vers l'Arabie. De ce jour la fièvre devint plus forte et ne cessa plus. La faiblesse du malade s'accentua. Le dieu Mardouk, consulté, rendit une réponse décourageante. Le 13 juin, à la tombée du jour, Alexandre expira. Il avait trente-trois ans.

Dès que la mort du roi fut connue, il y eut, tous les historiens s'accordent à le reconnaître,

une explosion générale de douleur. Macédoniens et Barbares, unis dans un même deuil, pleuraient le grand chef vaincu, si jeune, par le Destin. On accusait les dieux de s'être vengés d'un héros parvenu trop tôt à la gloire. Et l'on redoutait les querelles qui naîtraient d'une succession difficile entre toutes.

Parmi ceux qui manifestèrent leur peine avec le plus de sincérité, il y eut la mère de Darius, la vieille reine Sisigambis. On sait avec quelle déférence Alexandre l'avait traitée, et quelle reconnaissance elle lui en témoignait. A la nouvelle fatale, elle déchira ses vêtements, défit sa chevelure, se jeta contre terre. On eût dit vraiment que Darius venait de mourir une deuxième fois. Et sa douleur s'accroissait de l'inquiétude : elle songeait avec angoisse au sort que l'on réserverait à ses petites-filles, à son petit-fils. N'avait-elle pas vu, dans sa jeunesse, massacrer ses quatre-vingts frères par le cruel Ochus? Elle se retira dans une farouche solitude, et cinq jours après, elle mourut de son tourment.

Le chef disparu, la discorde allait aussitôt désunir ceux qui avaient été les compagnons de sa fortune. L'armée, dans la nuit qui suivit la mort du roi, se tint sous les armes. Les habitants de Babylone s'enfermèrent dans leurs demeures, de crainte de quelque désordre.

Au petit jour, les gardes convoquèrent les officiers dans la salle du trône. Perdiccas tenait l'anneau que le roi lui avait confié en mourant : c'était le sceau personnel d'Alexandre. Il le déposa sur le trône, le laissant à la disposition de l'assemblée. Puis il proposa qu'on voulût bien élire un chef, en attendant que Roxane eût mis au monde l'enfant qu'elle attendait. Sans doute espérait-il qu'on le choisirait. Mais Néarque suggéra qu'on prît pour héritier royal le fils d'une concubine d'Alexandre, Barsine, veuve du Rhodien Memnon. Quant à Ptolémée, il était d'avis qu'il fallait laisser le trône vacant et donner le gouvernement aux hommes qui avaient formé le conseil du roi. Dans l'impossibilité de s'entendre, on prit une solution provisoire: Perdiccas et Léonnat administreraient l'Asie, Antipater et Cratère auraient la régence de l'Europe. L'enfant de Roxane deviendrait roi.

Mais cette décision, acceptée par les cavaliers, ne fut pas agréée par les fantassins. De là des scènes de violence qui se produisirent, dans le palais même, devant le corps à peine refroidi d'Alexandre.

Peu après Roxane mit au monde un fils, à qui l'on donna aussi le nom d'Alexandre. Elle fit assassiner l'autre veuve, pour qu'elle ne devînt pas sa rivale, et fit disparaître aussi la veuve d'Héphestion. La situation paraissait

clarifiée. Les généraux se partagèrent les satrapies et les provinces. Ceux qui avaient déjà été pourvus gardèrent leur gouvernement. Ptolémée obtint l'Egypte et la Cyrénaïque; Néarque, la Pamphylie et la Lycie; Antipater, la Macédoine; Cratère, la Grèce. Trente-quatre gouvernements furent ainsi distribués. Séleucus préféra garder le commandement des hétères, et Perdiccas se réserva le titre de chef des troupes terrestres et navales stationnées en Asie.

Ce partage équitable n'eut qu'une durée précaire. Les généraux bientôt se jalousèrent et commencèrent à se battre. Pendant vingt ans, l'Asie fut en proie à leurs sanglantes divisions. Toute la famille d'Alexandre, sa mère Olympias, Roxane et son fils, le jeune roi, périrent dans ces luttes. La violence détruisait ce que la guerre avait conquis.

Une quarantaine d'années plus tard, trois grands royaumes s'étaient formés sur les territoires de l'empire macédonien : le royaume de Macédoine, avec les Antigonides, c'est-à-dire les successeurs d'Antigone Gonatas; le royaume d'Egypte, avec les Ptolémées; enfin, le vaste royaume d'Asie, dominé par les descendants de Séleucus.

Pendant un siècle, le royaume de Macédoine se maintint, survivant aux invasions celtiques, s'imposant aux ligues ennemies de la Grèce

continentale, résistant aux attaques de Pyrrhus, le roi voisin de l'Epire. Au deuxième siècle, il se heurta à la puissance Romaine. Il devait sombrer dans cette lutte inégale. En 149, la Macédoine devenait une province de l'Empire romain.

Les Séleucides eux-mêmes, après avoir fondé un Etat de haute civilisation dans le centre de l'Asie, en Babylonie et en Syrie, virent leur royaume très tôt morcelé. Pergame s'en détacha et constitua un petit Etat indépendant. Puis ce fut la Bactriane; cette province si particulariste, qui avait conservé sa religion et sa langue, ne fut pas longue à retrouver son autonomie. Enfin, vers le milieu du troisième siècle, une tribu du Turkestan, conduite par son roi, Arsace, conquit la province de Parthie, à l'est de la Caspienne. Les successeurs d'Arsace, continuant le mouvement d'annexion finirent par atteindre l'Euphrate et organisèrent le grand royaume des Parthes, qui comprit alors la Médie et la vieille Perse.

Un sort plus heureux fut réservé à l'Egypte. Les Ptolémées firent de ce pays un Etat puissant. Ils l'élevèrent à un très haut degré de prospérité économique et de civilisation. Ainsi que nous le verrons, Alexandrie fut, et bien après la conquête romaine, la capitale intellectuelle de la Méditerranée orientale.

CHAPITRE XXII

RÉSULTATS SCIENTIFIQUES ET GÉOGRAPHIQUES. LES VILLES ALEXANDRINES.

L'expédition d'Alexandre eut des conséquences importantes dans tous les domaines. Elle contribua à la connaissance des populations, de la faune, de la flore des pays conquis. Au point de vue commercial, elle permit d'établir de grands itinéraires de trafic. Elle fit disparaître de nombreuses inexactitudes géographiques. Surtout, elle suscita la création de nombreuses villes.

Outre les conséquences politiques, immédiates ou lointaines, l'expédition d'Alexandre apporta, dans tous les domaines, un renouvellement des situations ou des connaissances.

Ce fut d'abord une source unique de documentation ethnographique. Que de peuples visités depuis les frontières de la Cyrénaïque jusqu'au Cachemire! Des légendes tombaient ainsi, par le seul contact des hommes et de la vision directe. Dans l'Inde, nul n'avait rencontré ces peuplades fantastiques dues à l'imagination ou à la naïveté du médecin Ctésias.

Pendant le séjour qu'il avait fait à la cour d'Artaxerxès, Ctésias avait recueilli de nombreux témoignages sur l'Inde et il avait soigneusement consigné dans ses notes ce qu'ils avaient de piquant pour la curiosité humaine. Il signalait l'existence de Cynocéphales, monstres à tête de chien et à longue queue; de Sciapodes dont les pieds en forme de parasols, leur permettaient de s'abriter du soleil quand ils s'étendaient sur le dos! Plus vraisemblables, mais inexistants, ces montagnards qui avaient huit doigts à chaque main et huit orteils à chaque pied, ou ces pygmées couverts de poils comme d'un habit épais.

Par contre, des observations pertinentes et prolongées purent être faites sur les mœurs de populations que leur éloignement des voies de parcours auraient pu laisser longtemps encore ignorées des savants occidentaux : Mardes et Tapuriens des rives de la Caspienne, Sogdiens des confins du Pamir, Kafirs de l'Hindou-Kouch, Avçakas du Kohistan, Brahouis et Ichthyophages du Béloutchistan. Nous savons ainsi que toutes les populations de l'Iran septentrional et oriental étaient de race blanche aryenne et qu'elles n'avaient encore subi aucune infiltration mongole ou tartare. Elles étaient nomades dans les steppes du Turkestan, sédentaires dans la montagne. Elles avaient toutes subi l'empreinte de la religion perse,

puisqu'on y trouvait, partout, le culte du soleil. En s'unissant aux populations des confins de l'Inde elles formèrent, dans la suite, ce peuple indo-scythe qui joua un grand rôle dans l'histoire religieuse et artistique de l'Asie centrale.

En ce qui concerne la faune et la flore, l'expédition d'Alexandre met fin, également au merveilleux : plus de marticora à tête d'homme, à pattes et griffes de lion, à queue de scorpion; plus de fourmis géantes, aussi grosses que des renards, qui attaquaient les convois de porteurs d'or. Mais des animaux réels : des chameaux, des éléphants, des singes, des crocodiles. Alexandre chasse le lion, Néarque rencontre des baleines.

On remarque un grand nombre de plantes et d'arbres, qu'on put, dans la suite transplanter dans les pays méditerranéens : le citronnier, que les Macédoniens virent, pour la première fois dans les jardins d'Ecbatane et qu'ils retrouvèrent en Hyrcanie; le cotonnier, le lotus à fèves, le riz, le bambou; le banyan, cet arbre-forêt où correspondent branches et racines, semble avoir particulièrement étonné les compagnons d'Alexandre. On nota soigneusement les emplacements où poussaient la nardostachyde, qui fournit le nard indien, et le balsamodendron, d'où l'on tire la myrrhe, car les parfums étaient un objet de gros trafic.

Pour la flore maritime, l'exploration des côtes permit de relever une forte végétation de mangliers dans le Golfe Persique.

Une tentative sérieuse d'exploration du sous-sol fut tentée dans l'Inde. Alexandre avait, dans son entourage, un excellent ingénieur, du nom de Gorgos. On lui fit rechercher de l'or et de l'argent. Mais les sondages n'obtinrent que des résultats insignifiants. Et l'Inde cessa, dès ce moment, de passer pour une Golconde. Il trouva, par contre, du sel en abondance.

En Asie, l'itinéraire parcouru par le Macédonien avait emprunté, pour une grande partie, des voies et des pistes déjà connues, sinon des Grecs, du moins des Perses. Il avait suivi, à plusieurs reprises, cette immense route qui, des confins de la Cilicie conduisait jusqu'à la Bactriane par un tracé assez stable. Du moins les passes en étaient-elles déterminées. Ce qui lui appartient en propre, c'est d'abord, d'avoir transformé en voies d'invasion les cols de l'Hindou-Kouch et du Tchitral. Cet exploit n'a guère été renouvelé depuis. Et ces passages ardus ne sont utilisés aujourd'hui que par les pèlerins ou de modestes caravanes. C'est ensuite d'avoir tenté la liaison terrestre entre l'Inde et la Mésopotamie par le Béloutchistan et la Carmanie. Là encore son initiative demeure un exploit, et jamais ce parcours par la côte du

Mekran n'a été choisi, dans la suite, par les trafiquants, comme une voie habituelle de transit. Mais Cratère usa de pistes dont l'utilité s'est maintenue : de l'Indus à Kandahar, par la passe de Bolan et le col de Khodjak (aujourd'hui une voie ferrée atteint l'Afghanistan par ce passage). Plus heureuse, à cet égard, fut l'exploration maritime de Néarque. Si le cabotage côtier ne fut jamais intense sur les rives iraniennes du Golfe Persique et de l'Océan Indien, les points de mouillage et d'abri ont été fixés dès cette époque. Et aujourd'hui, l'aviation leur donne un renouveau d'intérêt. La grande ligne aérienne Europe-Inde utilise, en effet, sur le parcours Bassorah-Karachi, des repères et des bases indiqués par Néarque (Djask, Gouadar, Ras Malan).

L'expédition d'Alexandre donna aux autres voies utilisées une importance qu'elles n'avaient pas encore eue. Le corps des « bématistes », c'est-à-dire des arpenteurs, en mesura les distances et en fit un relevé topographique. On eut ainsi des chemins de grand parcours, au tracé précis : de Thapsaque à Ecbatane, par Arbèles; d'Ecbatane à la Bactriane et à l'Iaxarte, par les Portes Caspiennes; des Portes Caspiennes à l'Indus par Hérat, Kandahar, Kaboul et la passe de Khaïber; de Thapsaque au Golfe Persique; de Suse à Kirman, etc. Ces routes, non seulement devinrent de grandes

voies commerciales et militaires dans les royaumes nés de l'empire d'Alexandre : elles demeurèrent jusqu'à notre époque les chemins de pénétration vers le centre asiatique. Elles fixèrent les grands itinéraires caravaniers de la Chine et de l'Inde vers la Méditerranée. La voie longitudinale du nord de la Mésopotamie et de l'Iran fut, pendant des siècles, la Route de la Soie. Et, tout récemment, la mission envoyée en Asie par un industriel français, mission désignée sous le nom de « Croisière Jaune », emprunta, dans sa traversée de l'Iran et de l'Afghanistan, le parcours même suivi par Alexandre vingt-deux siècles auparavant.

Par ailleurs, l'expédition macédonienne accrut, de façon considérable, la science géographique des Grecs et des peuples occidentaux. Ceux-ci n'étaient pas ignorants de tout ce qui intéressait l'empire perse. Les voyageurs, les mercenaires avaient complété par leurs récits les documents officiels. La géographie d'Hérodote, par exemple, est assez précise jusqu'à la Caspienne et au Turkestan. La connaissance qu'il avait de la Scythie (Russie méridionale) lui donne même une certaine avance sur les géographes qui viendront après lui : il sait que la mer Caspienne est close, alors que pendant longtemps on la croira en communication avec l'océan nordique.

Tous ces renseignements constituaient déjà

un fonds appréciable de documentation. Mais la fantaisie régnait encore dans la topographie, le calcul des distances, l'orientation, etc.

A partir de l'expédition d'Alexandre, l'exactitude devient plus scrupuleuse. Les savants qui accompagnaient le conquérant firent d'une campagne militaire une véritable exploration dont les résultats furent décisifs. Les grands caractères géographiques de l'Asie, en particulier les chaînes montagneuses de l'Iran, de l'Afghanistan, de l'Hindou-Kouch furent établis avec une telle précision que Dicéarque, cinquante ans après, pouvait tracer un parallèle du Taurus à l'Himalaya, et que la carte d'Eratosthène, au troisième siècle, en dépit de ses erreurs, compte un grand nombre de connaissances acquises.

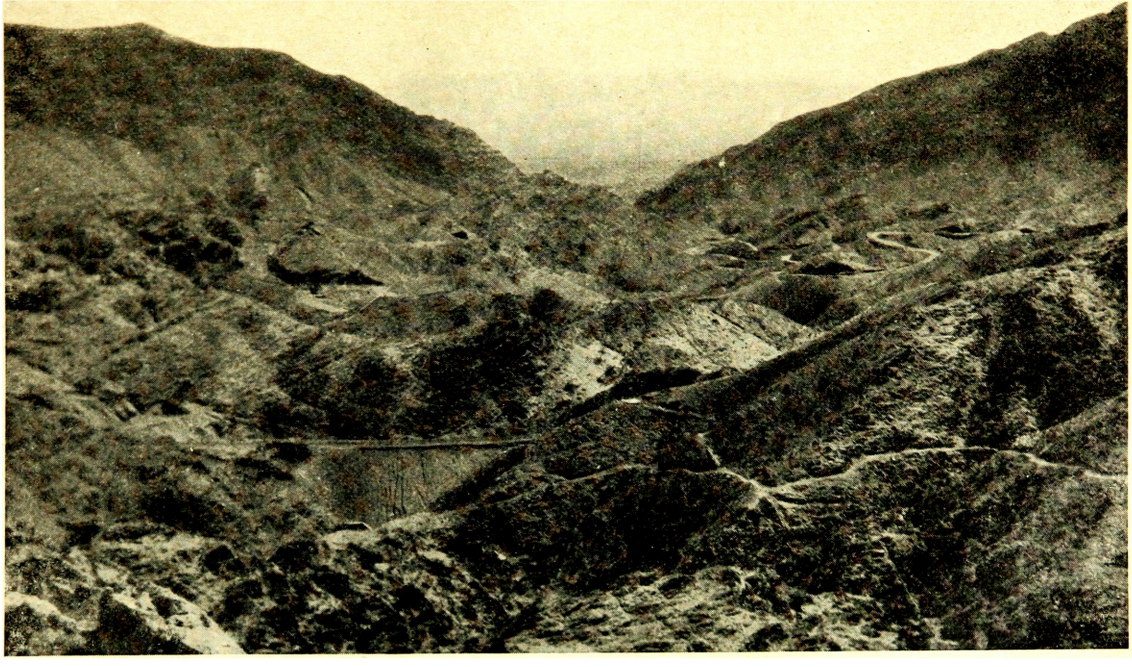
L'élan avait été donné. Séleucos reprit à son tour l'exploration de l'Iaxarte et Patrocle, son homme de confiance, celle des régions encore imprécises entre la Caspienne et la mer d'Aral. Il semble qu'un golfe profondément échancré mordait dans la Transcaspienne et que le lac Oxien (mer d'Aral) s'étendait lui-même plus avant vers le sud-ouest, si bien que les deux mers ne se trouvaient guère éloignées l'une de l'autre. Séleucos envoya aussi vers l'Inde un autre explorateur, Mégasthène. Celui-ci séjourna à Palimbothra (Patna), sur le Gange, après avoir traversé les territoires

soumis à la dynastie Maurya. On lui doit, non seulement d'importantes indications sur l'industrie et le commerce des Hindous, mais encore les premiers renseignments sur la vie religieuse des Brahmanes, les doctrines bouddhistes, la constitution de la société hindoue en classes, qui sont à l'origine des castes.

Dans le domaine géographique, l'œuvre la plus importante qu'ait réalisée Alexandre, c'est la fondation ou la reconstruction d'un grand nombre de villes.

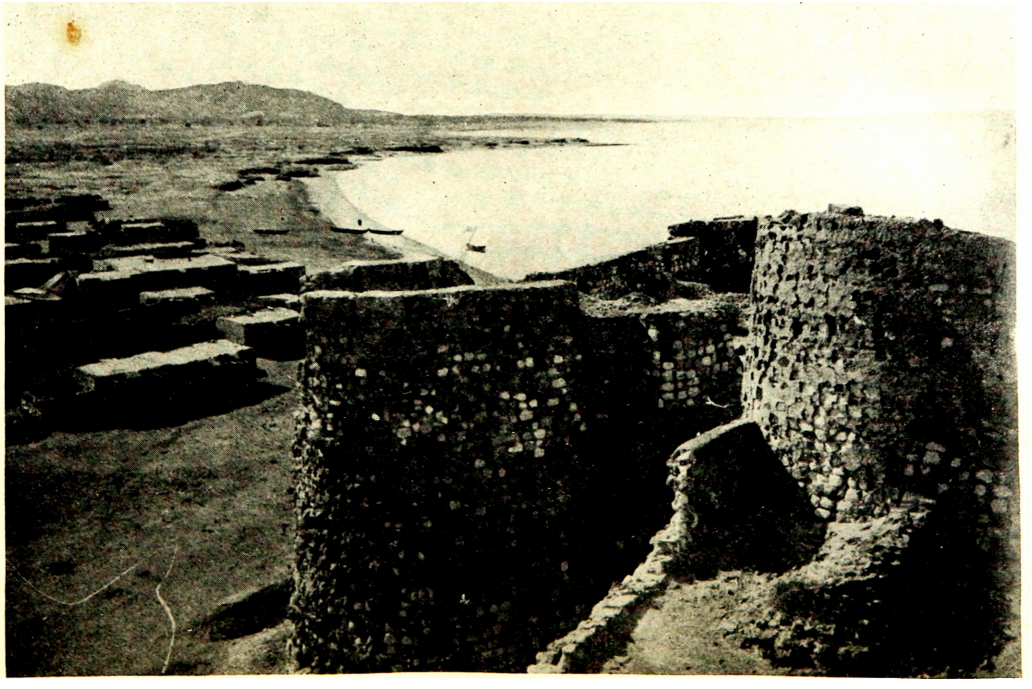
Il n'a que peu détruit. Il releva Tyr des ruines qu'il avait lui-même causées dans l'acharnement d'une occupation difficile; et s'il dévasta Persépolis, s'il la réduisit à l'état de ville morte, il voulut que cet anéantissement prît un caractère symbolique. Mais il fut surtout un bâtisseur.

Soixante-dix villes, dit-on, lui doivent leur origine, soit qu'il en ait établi lui-même les premières fondations, soit qu'il en ait décidé la création ultérieure. Beaucoup portent son nom dans l'histoire, et plusieurs, par le choix judicieux de leur emplacement, sont demeurées des villes importantes. Outre Alexandrie d'Egypte, il faut signaler Alexandrette, à la courbe de jonction qui unit la Syrie à l'Asie-Mineure; Alexandrie d'Arie, devenue Hérat, une des capitales de l'Afghanistan et dont la position à l'entrée du Héri-Roud, qui conduit



(*Ph. Associated Press*).

PASSE DE KHAÏBER.
(Elle fait communiquer l'Afghanistan et l'Inde.
On aperçoit la vieille route qu'emprunta Héphestion.)



ILE D'ORMUZ DANS LE GOLFE PERSIQUE. *(Ph. Verascope Richard).*
(Néarque y aborda au cours de son périple)

aux sommets dominant la passe de Kaboul, a fait d'elle une des « clefs de l'Inde »; Alexandrie d'Arachosie, aujourd'hui Kandahar, centre intellectuel et commercial, Alexandrie du Caucase indien, dans la haute vallée du Kaboul; Alexandrie de Mergiane, ou Merv, point d'étape et nœud de communications entre l'Afghanistan, la région de Samarcande, et la Caspienne; enfin Alexandrie Eschaté, la plus lointaine des villes fondées par le conquérant, au cœur du Turkestan, reste encore, sous le nom de Khodjent une active cité. On ne peut énumérer toutes les fondations alexandrines; on peut dire qu'elles ont démontré presque toutes l'intelligence pratique de celui qui leur donna l'existence.

Alexandrie d'Egypte fut la plus belle de ces créations. A vrai dire, si cette ville prit un tel essor, elle le doit moins au choix lui-même d'Alexandre qu'à la volonté de Ptolémée d'en faire la nouvelle capitale de l'Egypte.

Nous savons qu'Alexandre avait chargé son architecte Deinocrate d'en fixer les limites sur l'emplacement d'un ancien poste de garnison, Rhacotis, entre le lac Maréotis et la mer. L'île de Pharos, reliée à la terre ferme par une digue, assurait à la ville deux ports abrités. Sur l'île même, Sostrate de Cnide édifia une haute tour de cent vingt mètres, le Phare, qui compta au nombre des merveilles du monde antique. Un

autre port, établi sur le lac, recueillait les embarcations venues du Nil.

La ville s'agrandit rapidement, sur un plan régulier, semblable à celui qu'on a utilisé pour les villes modernes d'Europe et d'Amérique : les rues s'y coupaient à angle droit, formant des quadrilatères égaux et symétriques. La rue principale, la rue Canopique avait plus de six kilomètres de long et trente-cinq mètres de large. Des palais, des parcs, des jardins occupaient un tiers de la superficie de la ville et contribuaient à l'embellir.

Ville commerciale et maritime, la capitale des Ptolémées devint aussi un grand centre intellectuel et artistique. Parmi les institutions qui assurèrent, pendant plusieurs siècles, sa primauté spirituelle, il en est deux fort intéressantes : le Musée et la Bibliothèque.

Le Musée était une sorte d'université, ou mieux encore, de vaste monastère, dont les membres se livraient aux recherches philosophiques ou scientifiques. Il s'élevait au milieu d'un grand parc qu'ornaient des portiques et des allées ombragées. Une galerie, courant le long du bâtiment principal, aboutissait à une salle ouverte, l'exèdre. C'est dans cette salle que les membres du musée s'assemblaient pour leurs entretiens et leurs travaux. Derrière l'exèdre se trouvait la salle à manger commune. Les maîtres, qui se

recrutaient d'après le choix des Ptolémées, passaient souvent leur vie entière dans ce lieu de libre recherche. Un grand prêtre dirigeait cette curieuse fondation, et chacun des sociétaires touchait un traitement donné par le roi.

De nombreuses dépendances étaient rattachées au Musée. Il y avait des salles de dissection pour les travaux anatomiques, des terrasses aménagées pour les observations astronomiques, un parc zoologique et un jardin d'acclimatation pour les plantes rares.

Mais le complément le plus précieux du Musée, c'était la Bibliothèque. Démétrius de Phalère, qui l'avait fondée à la requête de Ptolémée Soter, se vantait d'avoir réuni en cinq ans deux cent mille volumes. Devenue trop petite pour ses richesses croissantes, elle utilisa, dans la suite, des salles du Sérapeum, l'important monument édifié en l'honneur du dieu Sérapis. Sous Jules César, la Bibliothèque contenait, dit-on, sept cent mille volumes, reproduisant toute la littérature de la Grèce depuis les origines et d'innombrables ouvrages scientifiques. Des ateliers pour la préparation du papyrus (on collait les fibres intérieures de ce roseau pour en faire des feuilles à manuscrits), des salles de travail pour les copistes complétaient la Bibliothèque. Elle fut détruite au cours de troubles locaux provoqués par des luttes religieuses, au quatrième siècle après

J.-C., et la disparition de ces trésors accumulés fut une véritable catastrophe.

Bien après l'occupation romaine et jusqu'aux invasions arabes, Alexandrie fut considérée comme la capitale intellectuelle de tous les pays méditerranéens.

CHAPITRE XXIII

UNE NOUVELLE CIVILISATION.

La conquête de l'Asie et de l'Egypte par les Grecs répandit la langue et la civilisation grecques jusqu'aux confins du monde connu. Des centres d'activité intellectuelle et économique se créèrent hors de la Grèce continentale ou de la côte méditerranéenne. Mais l'Orient imposa souvent ses mœurs et ses traditions religieuses ou politiques.

Toutes ces villes dues à la volonté créatrice du conquérant, toutes celles que ses généraux devenus rois fondèrent à leur tour dans leurs Etats composèrent à l'Asie un visage nouveau.

La grande pensée d'Alexandre avait été de fondre dans le creuset de son vaste empire les particularités de chaque peuple. Il avait voulu unir et unifier. Ce qu'il avait réalisé pour l'armée, en faisant entrer jusque dans les corps d'élite les contingents orientaux et les jeunes hommes de la noblesse perse, il voulut l'étendre jusqu'à l'assimilation complète des vainqueurs et des vaincus. Sa politique des mariages y réussit en partie. S'il y eut, après sa mort, des résistances de la part des Macédo-

niens et des Grecs, la cohabitation nécessaire des divers éléments ethniques facilita les unions matrimoniales. La création de villes-marchés, de villes-écoles, y contribua plus encore.

Ainsi se fonda une nouvelle civilisation, fondée sur la multiplication des échanges, matériels et spirituels.

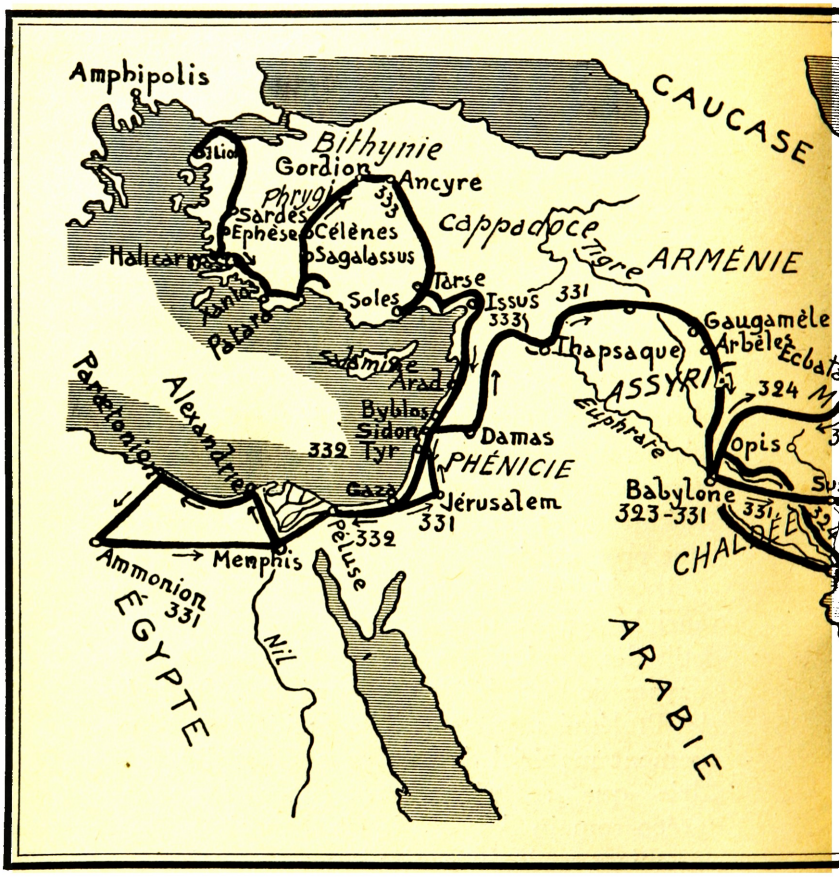
Il s'ensuivit, d'abord, une véritable résurrection économique. A travers ce monde égyptien et asiatique colonisé par les Grecs, de grands courants commerciaux s'établirent, donnant aux anciennes voies de trafic une importance que nous avons dite, et favorisant l'essor des cités neuves. Les Séleucides, suivant l'exemple d'Alexandre, furent de grands bâtisseurs. On leur doit des Séleucies, des Antioches, des Apamées, etc... Pour remplacer Babylone, ils créèrent Séleucie du Tigre, en ce pays de Mésopotamie qui a connu, jusqu'à la Bagdad moderne, de florissantes cités; au nord de la Syrie, sur les bords de l'Oronte, ils édifièrent Antioche, qu'ils relièrent au port méditerranéen de Séleucie de Piérie. Les villes séleucides recevaient, en particulier, les soies de Chine; elles exportaient vers l'Inde les tissus de Syrie. Quant aux Ptolémées, ils poussèrent leurs relations commerciales vers le Haut-Nil, pour y aller quérir les produits du centre africain, l'ébène, l'ivoire, les peaux; ils

fondèrent, sur les bords de la Mer Rouge, des comptoirs où ils recueillaient l'encens, la myrrhe, les épices. Avec l'Inde, ils établirent des relations par l'Arabie méridionale et la côte iranienne.

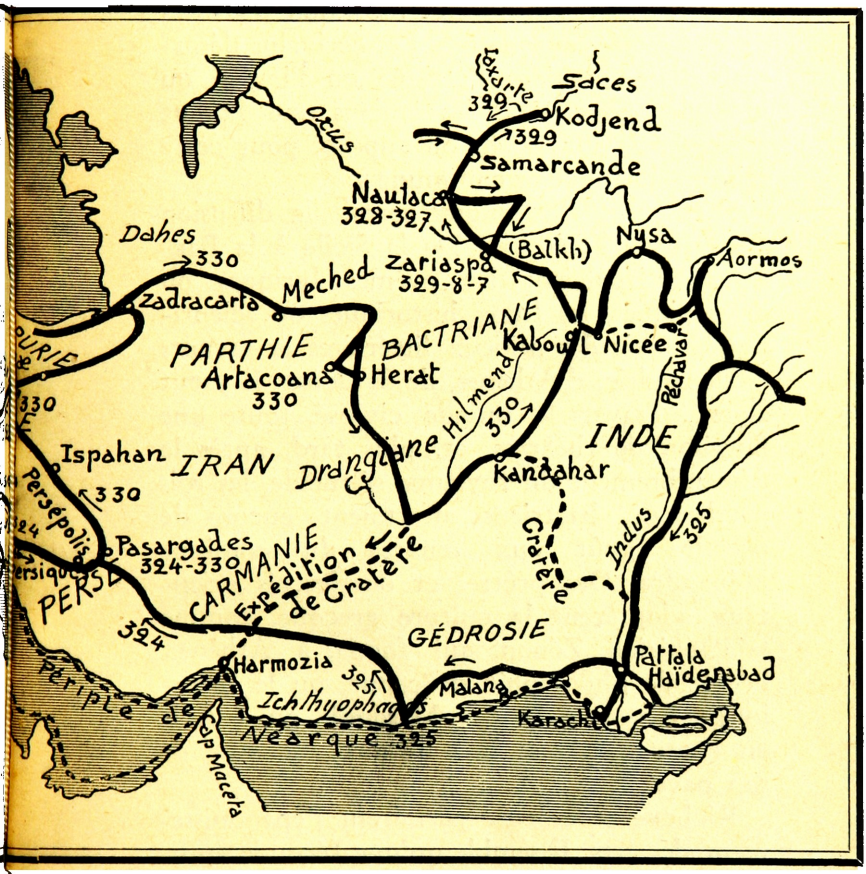
Ce mouvement s'étendit jusque vers la Méditerranée occidentale, et, au nord, par la Mer Noire, jusqu'à la Russie. Toutes les marchandises importées d'Afrique, d'Arabie, des Indes, manufacturées à Alexandrie, à Smyrne, à Ephèse, partaient vers l'Italie méridionale, Syracuse, Marseille et Carthage. Les Rhodiens, dont l'île était favorablement située à proche distance des grands centres du trafic, se spécialisèrent dans le commerce maritime, et remplacèrent sur les routes mouvantes de la Méditerranée les Tyriens déchus de leur antique prospérité.

Il résulta de cet essor du commerce un enrichissement progressif, d'abord des Etats, puis des particuliers. En poursuivant le monnayage de l'or, déjà commencé par Alexandre, les Ptolémées, par exemple, facilitèrent l'équipement matériel de leur pays. C'est d'Alexandrie que se répandirent dans le monde gréco-romain les pratiques bancaires et les premiers essais du capitalisme.

La rénovation de l'Orient apparaît encore sous d'autres aspects. L'unification de la nation grecque entreprise par Alexandre



TRACÉ DE L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE DU PÉRIPLE DE
(Ce trajet a été réalisé entre



QUE ET DU PARCOURS EFFECTUÉ PAR CRATÈRE.
nées 334 et 321 avant J.-C.)

aboutit à une fusion des dialectes, qui n'avait pu se réaliser aussi longtemps que les cités étaient restées autonomes. Les écrivains désormais abandonnaient l'attique ou l'ionien ou le dorien pour s'exprimer dans une langue acceptée de tous et qu'on appelle, pour cette raison, la langue « commune ».

Cette unité de langue permit la diffusion des œuvres littéraires. De la Sicile à la Bactriane, circulaient les poèmes lyriques ou dramatiques, les livres historiques ou scientifiques sortis des milieux littéraires et savants d'Alexandrie, d'Athènes, de Syracuse. Il y eut alors, à travers le monde civilisé, toute une floraison de théâtres, et, plus tard, après le démembrement du royaume séleucide, les rois parthes ou bactriens affectaient encore de prendre goût aux œuvres du comique Ménandre. Des prêtres et des lettrés orientaux adoptèrent la culture grecque, comme le Phénicien Zénon, qui fonda, à Athènes, l'école de philosophie stoïcenne, ou le Babylonien Bérose, prêtre de Mardouk, qui écrivit en langue grecque une histoire ancienne de son pays.

Richesse et culture permirent l'épanouissement des arts. Il semble qu'une féconde émulation se soit établie entre les cités, dans ce domaine. Ainsi Pergame, capitale de ces rois attalides qui défendirent l'Asie Mineure con-

tre l'invasion des Gaulois (les Galates), devint une des plus belles villes du monde grec. L'art nouveau de cette période post-alexandrine ou hellénistique s'y manifestait en de remarquables monuments : le temple d'Esculape, les jardins et les statues du Niképhorion; sur l'acropole, le temple d'Athéna Polias et le gigantesque autel de Zeus, dont la frise, longue de cent trente mètres, représente le combat des Dieux et des Géants; c'est une œuvre étonnante d'expression, de vie, de diversité : les dieux y gardent leur beauté idéale et leur dignité olympienne, tandis que les Géants, nés de l'air ou de la terre montrent, dans leurs traits et leurs gestes, les signes des plus farouches passions.

Cet art hellénistique se répandit juqu'aux confins du monde civilisé. On sait ce que Rome lui doit. Dans les agrandissements qu'Alexandre avait ordonnés aux temples de Louqsor et de Karnak, on retrouve le goût ou le ciseau des artistes grecs. Mais c'est dans l'Asie orientale que la persistance des influences artistiques de l'époque alexandrine se trouve être la plus remarquable. Nous savons qu'il s'était établi, vers le IIIe siècle, en Bactriane, un royaume grec indépendant. Quand les Parthes, maîtres de l'Iran, s'intallèrent aux bords du Tigre, le royaume bactrien, isolé du reste du monde grec, maintint pourtant sa

culture originale, et son influence, limitée à l'ouest, s'exerça désormais vers le Pendjab et l'Inde. Il faut reconnaître qu'avant cette poussée de l'art hellénistique, qui ne suivit pas immédiatement la conquête d'Alexandre, les œuvres créées dans la vallée du Gange par les souverains de la dynastie maurya se rattachaient à la tradition perse. Mais dans le Gandhâra, dans la région de Peschawer, c'est bien un art gréco-bouddhique qui se manifeste. Des artistes de Bactriane apprirent aux Hindous à modeler leurs dieux sur le type grec. Bouddha se trouve traité à la manière d'Apollon. Des terres cuites, des figurines de glaise, recouvertes de stuc rappellent par leur élégante simplicité les statuettes de Tanagra. On peut supposer que le centre d'influence grecque établi à Bactres agit aussi sur le Turkestan, et par l'intermédiaire de ce pays, sur l'art chinois et japonais.

L'Asie doit donc beaucoup à la conquête alexandrine et à la colonisation grecque. Mais nous avons dit que le propre de la civilisation hellénistique consiste dans les échanges qui s'établirent entre l'élément méditerranéen et l'élément oriental.

Il y eut, en contre-partie de l'afflux hellénique en Asie une réaction sensible de ce qu'il y avait de plus solide chez les peuples orientaux : la langue et la religion.

La force d'expansion de l'hellénisme se trouva limitée et amoindrie par la fusion des éléments ethniques. En faisant vivre côte à côte le vainqueur et le vaincu, on enlève, à la longue, au vainqueur de sa supériorité première. Ensuite, les Grecs n'habitant que les villes se trouvaient disséminés et en infériorité numérique dans les différents pays d'Orient. Enfin, la conquête romaine de la Grèce continentale, de l'Egypte, de l'Asie-Mineure, acheva d'affaiblir le prestige de la civilisation grecque. Et l'on peut observer une résistance, d'abord, puis une pression toujours plus vigoureuse des traditions orientales.

Il y eut recul de la langue grecque lorsque le royaume des Séleucides dut céder aux Parthes les territoieres situés au delà de l'Euphrate. Les rois parthes continuèrent à protéger les écrivains et les artistes grecs, mais le peuple lui-même et la noblesse gardèrent jalousement leurs habitudes nationales. Ce recul fut accentué lorsque les Sassanides fondèrent le royaume néo-perse. En Egypte même, un mouvement se dessina, venu de Thèbes et de la Haute-Egypte, contre le philhellénisme des Ptolémées et de leur capitale.

C'est sur le terrain des religions que se manifesta surtout la force des traditions orientales. Les dieux séculaires du Panthéon grec, les cultes si populaires d'Athéna, de Zeus,

d'Héraklès, d'Esculape, d'Aphrodite, ne sont plus seuls à se partager la dévotion des fidèles et l'on voit pénétrer dans les villes les plus imprégnées de la civilisation hellénique, puis, plus loin vers l'ouest, jusqu'à Rome, des cultes nouveaux : ceux de Sérapis et d'Isis, nés dans la fermentation doctrinale des milieux alexandrins; celui de Mithra, vieille divinité des Perses, que les philosophes et les moralistes occidentaux adoptèrent comme guide intellectuel; celui de Cybèle, la déesse phrygienne, qui se confondit bientôt avec les cultes déjà existants de Tellus, la Terre-Mère, et de Gaia, Mère de Dieu.

Peut-on ignorer aussi que le christianisme a pris naissance en Orient, et que c'est dans les communautés juives d'Orient qu'il commença à se répandre, à Ephèse, à Antioche, avant de prendre le chemin de l'Italie? Chose curieuse, c'est un homme tout pénétré de culture grecque qui s'en fit le propagandiste en Asie-Mineure : saint Paul, originaire de Tarse.

Influence orientale aussi, que cette conception de l'empereur-dieu, telle qu'on la verra s'insinuer dans les esprits romains, se réaliser avec Auguste et les dynasties romaines et byzantines. Il y a là un véritable écroulement de tout ce qui avait fait la gloire politique des cités grecques et de la première Rome : à l'idée du citoyen libre se substitue peu à peu l'idée

CHAPITRE XXIV

LA LÉGENDE D'ALEXANDRE.

Le destin si bref et si riche d'Alexandre devint bientôt un objet de légende, en Orient, puis en Occident. Alexandre incarne le type même du conquérant; il est un des hommes à qui l'humanité doit une des plus fortes impulsions qu'elle ait reçues dans son histoire.

Une vie si courte, et pourtant créatrice de tant de choses durables, paraît tenir du prodige. Il n'est pas étonnant qu'elle ait très tôt, parlé à l'imagination des hommes : elle ne pouvait pas rester enclose dans le domaine de l'histoire.

Dans les pays d'Orient, surtout à Alexandrie, se créèrent peu à peu des légendes, comme on en vit se former plus tard autour de la personne du Christ, et comme l'Occident eut sa légende de Charlemagne. Certaines de ces légendes doivent leur origine aux compagnons mêmes d'Alexandre, entre autres à cet Onésicrite que Strabon qualifia d' « archimenteur ». Comme le Macédonien avait à ses côtés un historiographe, Callisthène, on

mit au compte de ce personnage une chronique publiée, en réalité, vers le IIe siècle de l'ère chrétienne, et qui obtint un vif succès. Elle fut traduite, non seulement en latin, mais encore dans toutes les langues du Proche-Orient. Car chaque peuple voyait en Alexandre un héros national. Si les Egyptiens en faisaient le descendant de leur dernier Pharaon, les Persans, par fierté nationale, voulaient qu'il appartînt à la dynastie achéménide.

Parmi les épisodes curieux de cette chronique, on raconte une plongée sous-marine du conquérant. Sur les bords du Golfe Persique ou de l'Océan Indien, Alexandre aurait désiré pêcher des perles. Pour atteindre le fond marin il aurait fait construire une cloche de plongée, et par trois fois aurait ainsi séjourné sous l'eau. Dans un manuscrit éthiopien, où le conquérant porte le nom de « Bicorne », par allusion sans doute à certains attributs des dieux égyptiens auxquels on l'avait assimilé, la même scène est reproduite avec un luxe de détails, tantôt précis, tantôt invraisemblables : « Alors le Bicorne se plaça dans une cage de verre recouverte de peaux d'âne et munie d'une porte qui pouvait être fermée et verrouillée avec des anneaux et des chaînes; il prit la nourriture qui lui était nécessaire et la plaça dans la cage,

puis, accompagné seulement de deux de ses amis, il dit aux autres: « Entendons-nous bien : si je reviens avant que cent nuits se soient écoulées, tout est parfait; mais dans le cas contraire, continuez votre chemin sans moi. » Des enluminures de manuscrits français et persans illustrent cette scène de façon très originale.

La traduction latine du pseudo-Callisthène servit de source à l'un de nos grands poèmes du Moyen-Age : « le Roman d'Alexandre ». Remanié à plusieurs reprises et par différents personnages, ce poème est écrit en vers de douze syllabes, qui portent, depuis lors, le nom d' « alexandrins ».

Dans ce roman, ou plutôt dans cette suite de romans, Alexandre est représenté surtout comme un exemple de largesse, cette vertu que le Moyen-Age a exaltée presque autant que la prouesse. C'est un roi prodigue et magnifique, type de grand seigneur féodal, généreux envers ses barons. Ainsi adapté au goût contemporain le roman d'Alexandre fait pourtant pénétrer dans les imaginations françaises tout le merveilleux oriental : palais resplendissants, arbres d'or où volettent des oiseaux de rubis, animaux monstrueux de l'Inde et filles-fleurs qui germent au printemps d'une terre de miracle. On était loin, évidemment, de la rude épopée du Conquérant,

beaucoup plus près de la littérature des *Mille et une Nuits*.

Cette légende d'un roi fastueux n'en persista pas moins à travers tout le Moyen-Age : elle pénétra dans les pays germaniques, tandis que, par la voie de Byzance, les peuples slaves recueillaient eux aussi, les légendes orientales du Conquérant.

Et son renom fut popularisé au point qu'il fut choisi, avec David, César et Charlemagne, pour personnifier, dès cette époque, dans les jeux de cartes, le type même du roi.

Mais, en dehors de ces déformations ou de ces transpositions auxquelles s'est plu une libre fantaisie, la littérature et l'art ont trouvé dans Alexandre un modèle riche en expressions humaines ou symboliques. Sa personne, sa vie ont inspiré les poètes, les sculpteurs, les peintres.

On s'étonne que, mises à part les œuvres historiques ou romanesques, l'antiquité n'ait pas créé d'œuvre épique pour glorifier les exploits d'Alexandre. L'*Iliade* avait célébré les combats de Troie. La dramatique querelle de César et de Pompée avait trouvé un poète en Lucain et sa *Pharsale*. Il fallut attendre le Moyen-Age pour susciter une épopée. Du moins l'époque moderne a-t-elle su comprendre le caractère exceptionnel du conquérant. De Montaigne à Montesquieu, il apparaît

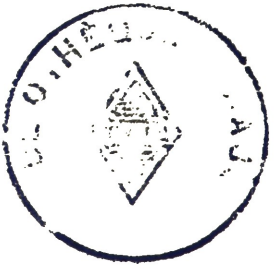
comme un symbole humain, plus encore qu'un homme : objet de louange ou de blâme. « S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, a dit Bossuet, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. Mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut la cause de la perte de tous les siens, et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes! » Plus réaliste en son jugement, Montesquieu ne s'appuie que sur le succès de la conquête. « Non seulement le projet était sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre, dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, avait une saillie de raison qui le conduisait. »

Faut-il rappeler qu'une des premières tragédies de Racine est empruntée au récit de Quinte-Curce et met en scène la généreuse conduite d'Alexandre à l'égard du roi Porus : « Cette action d'Alexandre, dit Racine, a passé pour une des plus belles que ce prince ait faites en sa vie, et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même en disant qu'il avait trouvé enfin un péril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « O « Athéniens, combien de travaux j'endure pour « me faire louer de vous! » J'ai tâché de

représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre... »

Les artistes de la Renaissance italienne et du classicisme français reprirent, à leur tour, la tradition de Lysippe et des grandes compositions antiques conçues en l'honneur du conquérant. Ils trouvèrent dans cette vie des sujets flatteurs pour l'orgueil des princes et des rois. La personne, les exploits d'Alexandre conviennent aux vastes ensembles : aussi les fresques de Raphaël et du Sodoma ont-elles, chez nous, une réplique dans les « Batailles d'Alexandre » de Lebrun, le peintre de Versailles. Les scènes en ont été maintes fois reproduites par la gravure et la tapisserie.

Ce n'est là qu'un aperçu de tout ce qu'a fait naître, dans les lettres et les arts, la réputation d'Alexandre. Qu'il suffise de signaler cet ample témoignage des hommes à l'égard du jeune roi d'un peuple paysan, que la brièveté de son destin plaça au nombre des héros, et qui marqua de sa forte empreinte une partie de notre terre, un moment de notre civilisation.



PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

ARRIEN. — Anabase.

QUINTE-CURCE. — Histoire d'Alexandre le Grand.

J.-C. DROYSEN. — Alexandre (*Bernard Grasset*). Paris, 1935.

U. WILCKEN. — Alexandre le Grand (*Payot*). Paris, 1933.

G. RADET. — Alexandre le Grand (*Artisan du Livre*). Paris, 1931.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE. — Les Campagnes d'Alexandre le Grand, 5 vol. Paris, 1891.

P. JOUGUET. — L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient (*Renaissance du Livre*). Paris, 1926.

ORJAN OLSEN. — La conquête de la terre. Tome I (*Payot*). Paris, 1933.

M. CARY ET E. WARMINGTON. — Les explorateurs de l'antiquité (*Payot*). Paris, 1932.

FR. SIEGEL. — Erân. (*Dümmler*). Berlin, 1863.

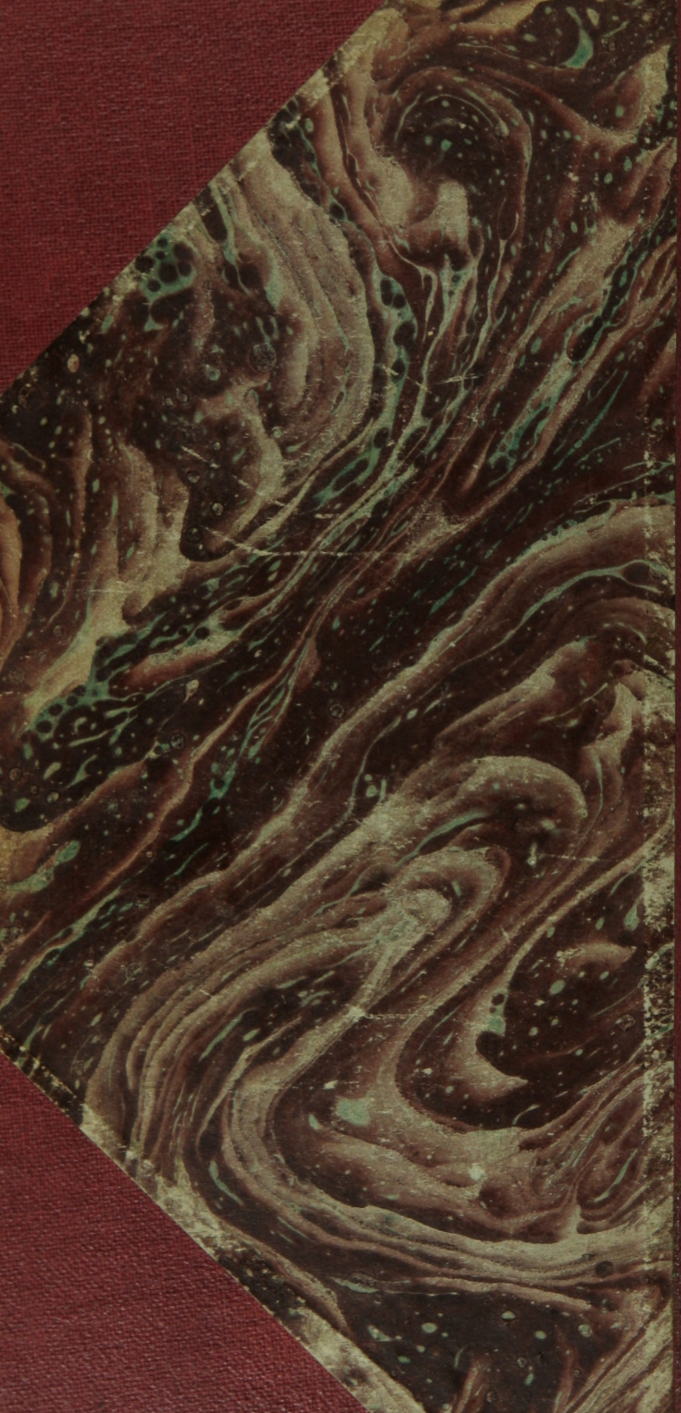
TABLE DES ILLUSTRATIONS

Carte de la côte et des villes grecques de l'Asie-Mineure. 9
Entrée des Dardanelles. 17
Le Site de Troie. 18
Officiers, soldats et armes des Troupes d'Alexandre. 23
La rencontre d'Alexandre et de Darius à la bataille d'Issus. 35
La mère de Darius implore Alexandre. 36
Plan de l'Ile et des environs de Tyr. 49
Babylone : La Porte d'Ishtar. 85
Ruines du Palais de Sémiramis. 86
Le Tigre aux basses eaux. 86
Persépolis : Site et aspect général des ruines. . . 103
Persépolis : Le Palais de Xerxès. 104
Darius. (Fragment de la mosaïque de Pompéi : *La Bataille d'Issus.*) 137
Alexandre au combat. (Fragment de la mosaïque de Pompéi : *La Bataille d'Issus.*) 138
Une vieille route de Perse. 155

La rivière d'Ispahan..... 155
Une vue de Samarcande..... 156
Une vue des plaines désertiques du Turkestan russe..... 205
Vallée du Turkestan..... 206
Passe de Khaïber..... 223
Ile d'Ormuz dans le Golfe Persique..... 224
Carte du tracé de l'expédition d'Alexandre..... 232
Plan des deux anciens ports d'Alexandrie..... 240

TABLE DES MATIÈRES

I. — *Les Grecs en Asie* 7
II. — *Les Rois de Macédoine, champions de la cause grecque* 19
III. — *La Conquête de l'Asie-Mineure* 29
IV. — *La rencontre des deux Rois* . 41
V. — *La marche vers l'Egypte. — La prise de Tyr* 51
VI. — *Alexandre aux Sanctuaires d'Egypte. — Fondation d'Alexandrie* 61
VII. — *Vers la Mésopotamie. — Arbèles* 69
VIII. — *Babylone et Suse* 77
IX. — *Vers le Plateau d'Iran* 87
X. — *Persépolis et Pasargade* 95

XI. — *La fin de Darius* 105
XII. — *Au bord de la mer Caspienne.* 113
XIII. — *Vers la Bactriane par l'Hindou-Kouch* 121
XIV. — *La Campagne de Sogdiane* .. 131
XV. — *Alexandre épouse Roxane. Dissensions dans l'armée et nouveaux projets* 143
XVI. — *Du Kafiristan au Pendjab* .. 151
XVII. — *La descente de l'Indus* 165
XVIII. — *Le retour par les déserts de l'Iran méridional. — L'exploration maritime de Néarque* 175
XIX. — *Suse retrouvée après six ans d'absence* 189
XX. — *Babylone. — Les derniers projets* 199
XXI. — *La fin du conquérant. — Les destinées d'un Empire* ... 209
XXII. — *Résultats scientifiques et géographiques. — Les villes alexandrines* 215
XXIII. — *Une nouvelle civilisation* ... 229
XXIV. — *La légende d'Alexandre* ... 241

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE DIX-SEPT AOUT MIL NEUF CENT TRENTE-SEPT.